

67e année, No 47

Montréal, 31 mars 1956

DANS CE NUMERO:

a-c,

- LA CHANSONNETTE FRANÇAISE AU CANADA, par GILLES POTVIN
- LA REINE ELISABETH EN NIGERIA
- LES VOLEURS DE VISAGE, roman policier par MAURICE LIMAT
- NOMBREUSES PHOTOS : TELEVISION CINEMA — ACTUALITES — SPORTS

PER
S-400
CON

e Samedi

GAZINE NATIONAL DES CANADIENS 10 cents



Gilbert Bécaud
(voir article à l'intérieur)

Les bougies Champion sont cannelées comme des isolateurs électriques afin d'accélérer vos démarrages!



CHAMPION

RECHERCHEZ LES 5 CANNELURES

Il vous suffit d'un coup d'oeil pour voir une des grosses différences entre les bougies Champion et toutes les autres.

C'est la construction exclusive à 5 cannelures qui vous protège contre les pertes de puissance dans le moteur de votre auto.

Comme les multiples cannelures que vous voyez chaque jour sur les isolateurs des lignes électriques à haute tension, ces 5 cannelures augmentent jusqu'à 20% la longueur de l'isolant par rapport aux isolants à paroi lisse.

Cette construction permet à des courants de tension plus élevée de passer jusqu'à l'extrémité de la bougie là où l'étincelle doit se produire—avant qu'il se produise des "étincelles périphériques". Les "étincelles périphériques" sont simplement dues à un court-circuit à l'extérieur de la bougie, causant de mauvais démarrages, des "ratés", un gaspillage d'essence et la dilution de l'huile dans le carter, sans parler de l'épuisement excessif de votre batterie.

Seules les Champion sont construites avec 5 cannelures—une caractéristique exclusive à vous rappeler quand vous aurez besoin de nouvelles bougies.

**CHAMPION SPARK PLUG COMPANY OF CANADA, LIMITED
WINDSOR, ONTARIO**

Aux 4 coins du monde

● Les trois-quarts des Américains de plus de 65 ans ont moins de mille dollars de revenu annuel. Un rapport récemment publié par la Fondation du XXe siècle, à New-York, révèle que près des trois-quarts des Américains de

plus de 65 ans n'ont pas de revenu propre ou un revenu inférieur à 1,000 dollars par an. Plus exactement, 36 pour 100 n'ont aucun revenu propre, 38 pour 100 un revenu inférieur à 1,000 dollars, 11 pour 100 un revenu compris

entre 1,000 et 2,000 dollars, et 15 pour cent seulement un revenu supérieur à 2,000 dollars. Ces revenus proviennent de diverses sources : 33 pour 100 bénéficient d'une pension de vieillesse versée par une caisse de retraite publique ou privée ; 30 pour 100 travaillent encore ou sont à la charge d'un conjoint qui travaille ; 20 pour 100 bénéficient de l'Assistance Publique ; 12 pour 100 tirent leurs revenus d'une assurance contractée, d'investissements antérieurs, de pensions d'anciens combattants, etc. 5 pour 100 enfin vivent dans des hospices ou des maisons de retraite.

● Des « Archives de l'Alcool » se sont constituées au cours des ans à Hindorf, dans le Schleswig-Holstein, dans un café de campagne réputé dans toute la région. Dans un catalogue de l'épaisseur d'un roman, on peut choisir notamment entre 106 sortes de rhum de la Jamaïque, 111 fines, 160 eaux-de-vie pures, 124 vins du Rhin et 55 variétés de champagne, sans compter la bière et les liqueurs.

● Durant les cinq dernières années, la population du Japon s'est accrue de 7,3 pour 100 et un rapport intérimaire du recensement d'octobre dernier révèle qu'elle s'établit aujourd'hui à 89,269,278 âmes, soit une augmentation de 2,069,641 sur celle de 1950. Elle se compose de 43,855,764 personnes du sexe masculin et 45,413,514 du sexe féminin. De cette population, 15,9 pour 100 sont concentrées dans six villes principales du pays, soit 6,966,499 à Tokyo, 2,547,321 à Osaka, 1,336,779 à Nagoya, 1,204,017 à Kyota et 1,143,287 à Yokohama. La ville de Kobe approche le million avec une population de 979,290 âmes. Le Japon occupe le cinquième rang en fait de population n'étant excédé que par la Chine, l'Inde, l'Union soviétique et les Etats-Unis. Du point de vue de la densité de la population, le pays se compare aux Pays-Bas et à la Belgique. Au Japon, cette densité est de 620 personnes au mille carré.

● Le vice-maréchal de l'air Guthrie, président de l'Association du CARC, a déclaré récemment, au cours d'une visite de la base aérienne de Sherbrooke, que la prochaine guerre mondiale ne durerait pas plus de sept heures. « C'est le temps qu'il faut, a-t-il expliqué, pour détruire complètement toute trace de vie sur un pays à l'aide de quelques bombes à hydrogène judicieusement réparties.

● Plus de 80,000 jeunes gens de 18 à 25 ans ont quitté la zone soviétique en 1955 pour se rendre en Allemagne de l'Ouest. — Un album de 50,000 photos d'enfants habitant dans l'Allemagne de l'Ouest ou de l'Est, et dont on ignore l'identité et l'adresse des parents, sera publié ce mois-ci par les Croix-Rouges de la République fédérale et de la zone soviétique.

● Il y a actuellement 87 millions d'autos enregistrées dans l'univers. Les Etats-Unis en possèdent, pour leur part, les deux-tiers, soit 57 millions. Le pays qui compte proportionnellement le plus d'autos, après les Etats-Unis, c'est le Canada avec 3,396,000 véhicules-automobiles.

● Le bilan de fin d'année dressé par Sir William Hildred, directeur de l'Association Internationale du Transport Aérien (I.A.T.A.), fait ressortir qu'en 1955 le trafic passagers et marchandises des services aériens internationaux et intérieurs a battu tous les records. Au total, 69,000,000 de passagers, soit dix millions de plus que l'année dernière, ont voyagé par air, chaque voyage représentant, en moyenne, un parcours de 559 milles. La distance totale parcourue cette année par les aéronefs des services réguliers se chiffre à quinze fois la distance de la terre au soleil ; les 62 milliards de passagers-kilomètres (38 milliards de passagers-milles) réalisés en 1955 par les compagnies aériennes équivalent au voyage d'un passager qui aurait fait 1,500,000 fois le tour de la terre. Fait particulièrement intéressant, le taux d'accroissement du trafic a été beaucoup plus élevé de 1954 à 1955 que de 1953 à 1954. C'est ainsi que le trafic marchandises s'est accru de 19 pour cent en 1955, contre 7 pour 100 en 1954, et que le nombre de passagers-kilomètres réalisés a augmenté de 18 pour 100, contre 13 pour 100 l'année dernière.

Promesses de l'électronique

- La télévision en couleurs sera introduite au Canada d'ici deux ou trois ans, et en 1960, la moitié des appareils de TV vendus seront de la nouvelle catégorie.
- Dans une dizaine d'années, des relais nous permettront de capter des émissions venant d'Europe.
- Des radio portatifs très petits seront en vente; grâce au transistor, on fabriquera des appareils émetteurs-récepteurs gros comme un paquet de cigarettes.
- Les aveugles pourront être équipés du radar.
- L'avion sans pilote sera possible d'ici dix ans.
- Les poêles et les réfrigérateurs seront électroniques. Des machines à laver et des sècheuses électroniques réduiront à cinq ou six minutes la corvée du lavage.
- Les grandes routes seront équipées de dispositifs qui rendront la conduite d'une automobile complètement automatique.
- Il y aura des bureaux de poste... électroniques. Une lettre sera transmise d'un bureau à un autre en quelques secondes et distribuée sur-le-champ.
- La Terre Promise de l'Electronique sera devenue une réalité...



Voici le cerveau le plus merveilleux du monde. C'est l'IBM-702, une réalisation de l'International Business Machine. Si le dispositif que l'on voit ici est impressionnant, les résultats que peut atteindre ce cerveau électronique le sont plus encore.

Le plus merveilleux cerveau du monde

par RICHARD WILSON

Les cerveaux électroniques modernes peuvent résoudre les problèmes scientifiques les plus complexes : débit d'un cours d'eau, variations des taches solaires, ainsi que des problèmes d'ordre technique tels que : table de tir, trajectoire de planètes, de neutrons ou d'engins téléguidés. Avec l'atome, l'électronique va transformer la vie de l'homme.

ON semble se méprendre sur la véritable portée de l'assertion selon laquelle « les cerveaux électroniques valent 100 cerveaux humains et même bien davantage ». Et pourtant voici les faits que j'ai recueillis et qui confirment sans aucun doute possible la suprématie de la machine pensante sur l'homme.

Un de ces cerveaux, le plus rapide et le plus puissant du monde, construit par l'International Business Machine pour la Marine américaine et identifié par les sigles N.O.R.C. peut, comme toutes ces machines, faire les calculs mathématiques de la même manière que les fait le cerveau de l'homme. Elle dira, par exemple : 9 plus 6 égale 5, et je retiens 1, exacte-

ment comme le fait l'écolier en classe. Oui, mais la machine, elle, exécute l'opération en un millionième de seconde. Voilà une des différences considérables entre l'homme et la machine qu'il a créée.

Il y a mieux encore. Le monstre d'acier a une mémoire, et une mémoire phénoménale. Il garde en réserve tous les résultats des opérations effectuées et les utilise au moment voulu. Or il faut savoir que cette machine peut effectuer les opérations mathématiques au rythme fantastique de 15,000 à la seconde soit, pour une journée de 24 heures, le total fabuleux d'un milliard d'opérations comptables. C'est-à-dire, en une seule journée, l'équivalent de 1,000 hommes travaillant une vie entière.

Voici un exemple de la rapidité de ce calculateur électronique. Il effectue la multiplication suivante en 1/31 millionième de seconde. Sans erreur. Sans faute de frappe. Sans omission. La voici :

```

2368.912941062
867124.0510296
-----
14213477646372
21320216469558
4737825882124
2368912941062
11844564705310
9475651764248
4737825882124
2368912941062
16582390587434
14213477646372
18951303528496
-----
2054141385.9901255052174352
    
```

Faites-en autant ! La simple lecture du produit de cette multiplication requiert un temps déjà assez long et un vocabulaire que la plupart d'entre nous ne possédons pas.

D'ailleurs, il nous est impossible de bien imaginer ce que peut représenter 1/31 millionième de seconde. Ce n'est pas mon but de diminuer la valeur du cerveau humain. Logé dans la boîte crânienne, le cerveau a la forme d'un ovoïde à face inférieure aplatie. Son poids, variable, [Lire la suite page 29]

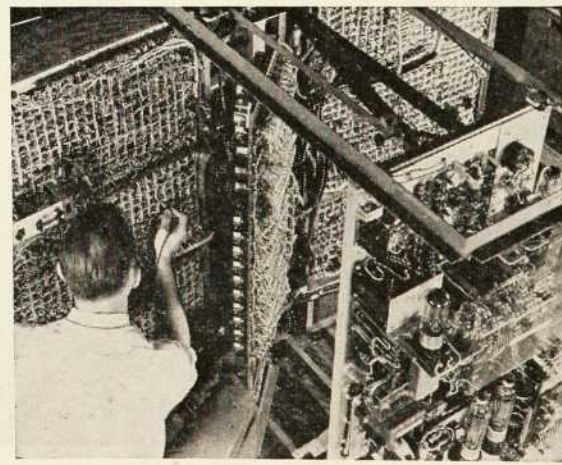
Ce quadrilatère de fils, qui ressemble aux cadres de cire qu'on utilise dans les ruchers, constitue la "mémoire" du cerveau électronique. Il retient une infinité de faits et les retrouve en une fraction de seconde.



On peut comparer, dans cette photo, deux modèles de lampes. Celle de gauche est l'ancien modèle ; celle de droite, de dimensions fort réduites, et beaucoup plus puissante, constitue une innovation précieuse.



On ne voit ci-dessous qu'une partie des "auxiliaires cachés" qui constituent le cerveau électronique. Leur nombre est incalculable et leur entretien exige des connaissances techniques fort spécialisées.



Charme et fantaisie**LA CHANSONNETTE F**

LUIS MARIANO



MOULOU DJI

ON DIT depuis toujours qu'en France, tout finit par des chansons. Et cela est vrai. Mais au Canada aussi, tout finit par des chansons! Nos gens aiment à chanter, nous conservons avec respect un folklore abondant, nous nous partageons entre le hit parade américain et la chansonnette française. C'est sur ce dernier aspect de la chanson que nous aimerions insister.

Il fut un temps de guerre où la radio ne pouvait faire mieux que nous rejouer interminablement les vieux succès de Maurice Chevalier, Charles Trenet, Tino Rossi, Pills et Tabet, etc. Aussi est-ce avec une sorte de rage qu'à la fin des hostilités on vit les Canadiens se jeter sur les nouvelles chansons, sur les vedettes récentes, qui avaient noms Georges Guétary, Edith Piaf, Yves Montand, Tohama. La T.S.F. recommença d'exploiter la chansonnette sur une haute échelle, combien de postes privés n'ont vécu que par elle!

Les vedettes du disque français profitèrent de l'après-guerre pour entreprendre des tournées chez nous: nous eûmes la visite de Lucienne Boyer, de Jean Clément, des toujours attendus Trenet, Chevalier, Rossi. Les nouveaux venus vinrent aussi faire connaissance avec le public de Montréal et de la province:

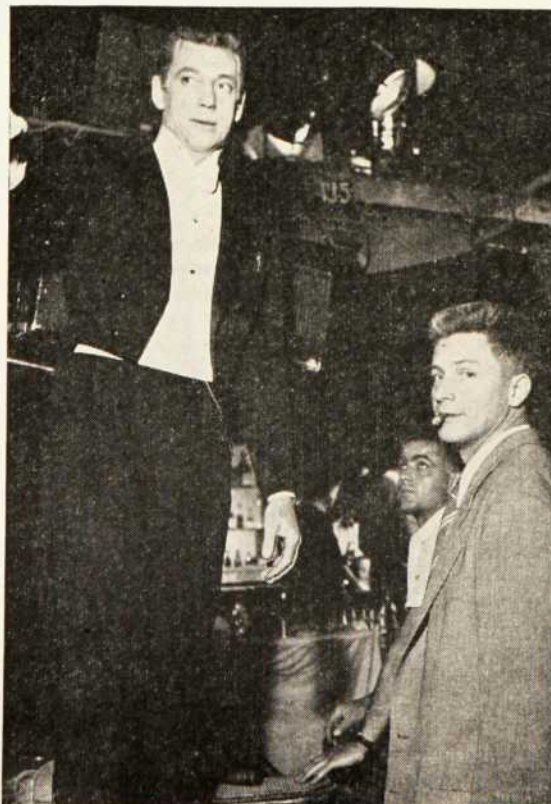
ce furent Bourvil, Andrex, Luis Mariano, Georges Guétary. Dans le domaine de l'opérette, Les Variétés Lyriques, organisme malheureusement disparu, nous donnèrent l'occasion d'applaudir André Dassary, Rudy Hérégoyen, Jacques Jansen. Durant quelques années, la plupart des artistes français de passage à Montréal s'exécutaient dans des salles de concert: au Plateau, au Saint-Denis et au His Majesty's. Les représentations duraient habituellement deux semaines et les assistances étaient nombreuses; à preuve les représentations données par Fernandel, par Georges Guétary, qui emplissaient le théâtre Champlain, pourtant assez vaste.

Le public avait été longtemps privé de chansonnette. Il en avait besoin. Et c'est avec un empressement mêlé de curiosité qu'il se déplaçait pour écouter les refrains de France.

Ce moment de ferveur extraordinaire passé, la chansonnette revint à un niveau satisfaisant, sans plus. En France, d'ailleurs, la situation était identique. On manquait de nouveaux styles, de nouvelles figures. La vogue était là-bas aux rythmes étrangers, à la samba, à la musique de danse américaine; cette situation n'aidait en rien la chansonnette française qui, pour devenir populaire, devait em-



EDDIE CONSTANTINE



YVES MONTAND



JULIETTE GRECO

FRANÇAISE AU CANADA

par GILLES POTVIN

prunter un exotisme de mauvais aloi. Le souffle de vitalité introduit, avant la guerre, par Charles Trenet, et, après, par Yves Montand et Edith Piaf perdait de son intensité.

C'est alors que surgirent de nouveaux chanteurs, qui bouleversèrent le monde de la chanson parisienne. Ce furent Georges Brassens, Mouloudji, Robert Lamoureux et surtout Gilbert Bécaud. Un élève d'Aristide Bruant, Léo Ferré, que nous connaissons assez mal au Canada, et Francis Lemarque furent aussi d'éclatants nouveaux venus. Cette renaissance était d'autant plus remarquable et louable qu'elle était faite à même les potentialités de la chansonnette, dans son territoire, et non à l'extérieur, à même des influences étrangères.

Cette transformation de la chanson en France se traduisit au Canada. Depuis deux ans, la situation de la chansonnette s'est améliorée. Et si les artistes français nous viennent en moins grand nombre, il faut en attribuer la cause à l'évolution que subit depuis quelques années le monde du spectacle, évolution causée en bonne partie par la télévision.

La T.V., en effet, a vidé les salles de concert. Les impresarios y pensent à deux fois avant de retenir les services d'un chanteur à

cachet élevé. C'est ainsi que la plupart des artistes français qui jouèrent à Montréal, ces dernières années, le firent dans des clubs de nuit. Les artistes de cabaret ne touchant pas les salaires les plus élevés, nous avons été privés de la visite de beaucoup d'artistes de grand renom. Un chanteur en grande demande en France, ne viendra au Canada que s'il a en vue, en même temps, les Etats-Unis.

Il n'en faudrait pas conclure que la popularité de la chansonnette française diminue au Canada. Loin de là. La télévision nous sert beaucoup de chansonnettes et nous offre, de temps à autre, des chanteurs de passage, ce qui nous a valu le plaisir de voir Bécaud, Trenet, Piaf. Sans compter les disques que nous fait connaître la radio, et la popularité moins grande, chez nous, de la chanson populaire américaine.

Il faut croire que la chanson française correspond bien à notre culture, à notre façon de vivre, puisque les Canadiens l'aiment, s'expriment avec facilité en dedans de ses cadres. Nommons Félix Leclerc, Aglaé, Guylaine Guy, Jacques Labrecque, Lionel Daunais. Pour terminer sur une note facile, remarquons que la France, qui a sa politique à se faire pardonner, y réussit par ses chansons.



GEORGES BRASSENS



LINE RENAUD



PATACHOU



TINO ROSSI



GILBERT BECAUD

TV - SÉLECTIONS

Le lecteur du *Samedi* aura sans doute apprécié la parution régulière de cette page où défilent les belles images de nos écrans. Par ses chroniques photographiques consacrées à l'Actualité, au Cinéma, à la Radio et à la Télévision, ainsi que par ses reportages, le *Samedi* apporte au foyer les échos du monde entier. (Photos Orssagh).



L'orchestre de *L'Heure du Concert*. PIERRE MORIN, le régisseur, donne le signal d'attaque. Cette émission est l'une des plus ambitieuses de notre réseau, et également l'une des mieux réussies.



Récemment, à l'émission *Noblesse Oblige*, on pouvait entendre la jeune chanteuse JEANNE BIANCHI.



Dans *14, Rue de Galais*, les amours tragiquement dénouées de GISELLE SCHMIDT et MAURICE GAUVIN.



PAUL GAUTHIER dans la récente série de *Quatuor* de Robert Choquette.



LISE ROY dans un rôle de composition de la précédente série de *Quatuor*.



BEATRICE PICARD et JEAN COUTU incarnent deux personnages fortement campés du *Survenant*.

La Métropole du Nouveau-Brunswick

LA VILLE MODERNE DE SAINT-JEAN, sise au confluent de la Baie de Fundy et de la rivière Saint-Jean, est riche d'histoire et de traditions.

Son nom lui vient de la rivière sur laquelle elle est construite, laquelle fut ainsi baptisée pour avoir été découverte le 24 juin de l'année 1604, c'est-à-dire en la fête de saint Jean-Baptiste, par Samuel de Champlain.

De 1604 à 1783.

Lors de sa découverte, la région n'était parcourue que par quelques sauvages Micmacs. Mais entre cette date et celle de l'arrivée des Loyalistes américains 179 ans plus tard — le 18 mai 1783 — ce territoire a été le lieu de bien des événements historiques souvent fort savoureux.

Les Indiens s'y réunissaient pour leurs consultations tribales, les coureurs de bois français y établirent des postes de traite, et les autorités françaises y construisirent des places fortes. Ce fut un vrai pageant historique.

Madame La Tour.

De tous les personnages de la région dont l'histoire a retenu la légende, le plus célèbre est certainement Madame La Tour. Son mari, Charles La Tour, avait construit un fort à l'entrée du havre. De ce fort, il entretenait des relations commerciales avec les sauvages et faisait la traite des fourrures. Dans la pratique de ce commerce, il entra en compétition avec le chevalier d'Aulnay Charnisay de Port-Royal en Nouvelle-Ecosse, son plus puissant rival.

Par deux fois, Charnisay assiégea la place forte de La Tour. La première fois, La Tour réussit à s'échapper et revint avec des renforts pour déloger l'agresseur. Mais la seconde fois, Charnisay fit le siège pendant l'absence de son rival. Madame La Tour, entourée de quelques fidèles, mena une résistance acharnée pendant quelques jours mais la trahison d'un garde suisse livra finalement le fort à son agresseur.

Charnisay fut impitoyable. Il fit pendre tous les habitants du fort, forçant Madame La Tour à assister à leur exécution. L'héroïque femme mourut de chagrin quelques jours plus tard. Mais après la mort de Charnisay, survenue en 1650, La Tour put reprendre possession de son domaine... en épousant la veuve du meurtrier de sa femme. Trois ans plus tard, le fort tombait aux mains des Anglais, comme du reste l'Acadie entière.

Saint-Jean, la plus vieille cité du Canada.

Ce n'est là qu'un épisode d'une histoire fort mouvementée. En 1783, on se trouvait dans un autre tournant de l'histoire. Le 18 mai de cette année, un groupe de 3,000 personnes s'établissaient dans le havre de Saint-Jean. Ces nouveaux colons étaient les Loyalistes qui avaient quitté leurs foyers durant la Révolution Américaine afin de s'établir en territoire anglais. 1,200 autres vinrent les rejoindre au cours de l'année.

L'établissement porta d'abord le nom de Parrtown, en l'honneur du Gouverneur Parr de la Nouvelle-Ecosse. Le 18 mai 1785, Parrtown et l'établissement voisin de Carleton furent nommés par décret royal Ville de Saint-Jean, devenant ainsi la première ville du Canada à être officiellement incorporée.

Saint-Jean aujourd'hui.

Du modeste établissement de 1783, formé de 3,000 Loyalistes, Saint-Jean s'est transformée en une ville moderne de plus de 60,000 habitants. La ville et ses banlieues offrent de grands attraits touristiques.

Ville riche en témoignages historiques.

Saint-Jean regorge de souvenirs historiques. Le touriste se doit de visiter les vieux coins de la ville : la tour Martello, qu'on avait érigée pendant la guerre de 1812 pour défendre la ville ; Market Slip, au bout de King Street, où débarquèrent les Loyalistes ; County Court House au King Square ; le cimetière loyaliste en face du Court House ; le monument de Champlain ; les monuments historiques de King Square Park et le Musée du Nouveau-Brunswick, l'un des plus importants musées du genre au Canada.

Le Musée possède de nombreux documents et objets relatifs aux ressources naturelles de la Province, ainsi que de nombreux témoignages historiques des époques indienne, française, anglaise, qui ont marqué l'évolution du pays. La Collection Webster de portraits historiques est fort riche et ne le cède en importance qu'à celle des Archives Publiques d'Ottawa.

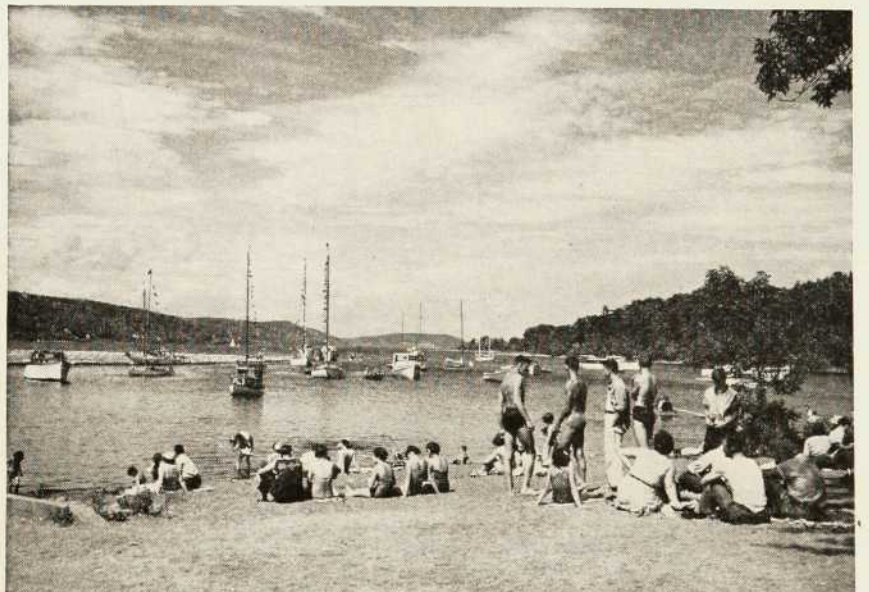
Les Armoiries Royales de l'église de la Trinité.

Cet important souvenir de l'époque coloniale avait sa place, avant la Révolution, dans la Salle du Conseil de la Colonie du Massachusetts. Le 17 mars 1776 Edward Winslow, douanier en chef du port de Boston, décrocha les Armoiries et les emporta à New-York avec d'autres documents officiels que les Anglais retinrent jusqu'à la fin de la guerre. [Lire la suite page 29]

Ci-contre, en haut. Le centre commercial de la ville de Saint-Jean, métropole du Nouveau-Brunswick. Saint-Jean compte 60,000 habitants. — En bas. Un coin vieillot de la ville. — Ci-dessous. Dans la campagne environnante, des plages magnifiques. Les plages marines de la Baie de Fundy ou les plages d'eau douce des rivières Saint-Jean et Kennebecasis.



Le monument Champlain au Parc de la Reine.



LA REINE EN NIGERIA

Le voyage de la Reine Elizabeth en Nigeria, territoire qui a été pendant plusieurs siècles le centre du trafic des esclaves, doit tout à la fois stimuler l'aspiration des Africains à l'indépendance et encourager le resserrement des liens entre la Couronne britannique et un pays appelé à recevoir bientôt le statut d'un nouveau dominion. *Le Samedi* publie ici quelques-unes des meilleures photos prises au cours de cette visite triomphale.



Quand les Rois rencontrent les Rois



Festivités pittoresques - Divertissements Royaux



DANS LE MONDE SPORTIF

PAR OSCAR MAJOR

OU NAQUIT LE SPORT FAVORI DES NOMBREUSES ETOILES DU CANADIEN ?

Nous approchons d'une fin de saison où le hockey, dans deux semaines, perdra ses droits, ses évolutions.

Il n'est pas sans intérêt de mentionner la vive polémique qu'engagent les Russes. Ces derniers prétendent que le hockey sur glace naquit dans la presqu'île de Crimée, au sud de la Russie, sur la mer Noire, célèbre par la lutte que la Russie y soutint jadis l'honneur d'avoir vu le grand poète mont, de 1854 à 1856.

De même que plusieurs cités grecques se disputèrent jadis, l'honneur d'avoir vu le grand poète Homère courir, enfant, dans leurs ruelles, plusieurs villes canadiennes revendiquaient l'honneur d'avoir servi de berceaux à notre sport national d'hiver.

En réalité, deux villes seulement pouvaient, avec de sérieuses preuves à l'appui, se prétendre les mères... spirituelles de ce sport rapide hivernal : Halifax et Kingston. Après controverse, on a accordé la priorité à la ville de Kingston, Ontario.

Lorsque la guerre de Crimée fut terminée, on forma un régiment spécial avec les vétérans britanniques, qui avaient participé à cette campagne. Après avoir stationné quatre ans, en Angleterre, ce régiment fut expédié au Canada. On le divisa en deux tronçons, en 1860. Une partie prit ses quartiers, à Halifax, Nouvelle-Ecosse. L'autre partie alla s'établir à Kingston, sur les bords du lac Ontario, dont une rive appartient au Canada et l'autre aux Etats-Unis. Les soldats du Régiment Royal d'Artillerie canadienne montée, privés de distractions pendant les dures périodes hivernales, inventèrent un sport qui se jouait sur glace.

Mais presque en même temps, en 1861, les autres soldats casernés à Halifax prirent la même initiative.

De leur côté, les Russes prétendent que leur pays est la patrie de ce sport, bien avant la guerre de Crimée. Qui croire ?

Une remarque restrictive, cependant : les vétérans de la guerre de Crimée avaient, avant de partir pour le Canada, parcouru le Royaume-Uni. C'est vraisemblablement le *shinty* d'Ecosse et le *curling* pratiqué en Irlande, qui leur donnèrent, plus tard, l'idée de créer un nouveau type de sport.

Cette controverse a provoqué des recherches à l'effet de savoir quels engins étaient, au début, utilisés par les joueurs. On a constaté qu'ils employaient des cannes, comparables à celles qui servaient à l'époque pour pratiquer le hockey sur gazon. Une de ces cannes archaïques est conservée au musée de Kingston. Elle est légère et facilement maniable d'une main.

N'oublions pas de signaler que les premières règles codifiées, et adaptées ensuite dans tout le Canada, furent établies en 1870, à Halifax.

Est-ce tout ? Non ! Une question se pose encore : le hockey sur glace a-t-il vraiment été joué, pour la première fois, à Halifax ou à Kingston ?

La grave Encyclopédie Britannique assure que le hockey sur glace était pratiqué, sur le vieux continent, depuis de nombreuses générations, avant la guerre de Crimée, gagnée par les armées franco-anglaises, qui imposèrent aux Russes le traité de Paris, en 1856.

Dans ce cas, le problème de l'origine du hockey sur glace demeure entier. Heureusement, ce problème n'intrigue aucunement nos étoiles du Canada de 1956 !

CHOSSES ET AUTRES

■ Nos autorités municipales ont nettoyé ou presque la Montagne du vice à ciel ouvert, durant la saison chaude. Mais voilà qu'en hiver le ski y mène un bal surprenant. Un tas de jeunes filles, dont l'âge varie de 13 à 17 ans, se donnent des allures de dévergondées. Nous ne disons pas que toutes les jeunes filles se rendant à la Montagne pour faire du ski sont des dévergondées. Loin de là. Notre confrère Marc Provoost, de *Samedi-Dimanche* écrit, à ce sujet : « Cette visite-éclair à la Montagne, mais combien révélatrice, m'a fait réaliser tout le drame de cette jeunesse mont-réalaïse, qui fréquente cet endroit. Bien sûr, plusieurs jeunes filles fréquentent le chalet et ses abords, même parmi celles qui affichent des dispositions pour le dévergondage, sont attachées à de bonnes familles de Montréal. Mais ces pucelles sont assez habiles pour cacher à leurs parents le but de leurs randonnées à



JACQUES PLANTE, gagnant du trophée Vézina, doit exécuter des mouvements de contorsionniste pour défendre son patelin, à la suite de l'attaque du rusé Ted Lindsay, du Détroit, l'un des plus grands trouble-fête du hockey majeur... Il y a quelques jours, durant une joute Détroit-Chicago, au vestiaire du Détroit qui n'était pas surveillé, un voleur s'empara de son portefeuille contenant la jolie somme de \$155. La personne chargée uniquement de cette surveillance dut s'absenter, deux minutes seulement.

Ci-dessous : MARCEL PRONOVOST, au centre, le robuste bloqueur du Détroit, a failli déjouer JACQUES PLANTE, qui débaya la rondelle, d'une manière prodigieuse, après qu'elle eut pris la direction de la cage, comme on le voit sur cette magnifique photo. Marcel semble se demander comment son ami Jacques a manié son bâton pour chasser le disque dans un coin de la patinoire. A gauche, DOUG HARVEY a tenté vainement de mettre en échec l'athlète canadien-français du Détroit, que le gérant-général Frank Selke voudrait obtenir, si la famille Norris ne demande pas la lune, bien entendu. Il y a parfois de ces surprises !...





Les citoyens de Los Angeles, Californie, peuvent faire du ski, durant toute l'année, sur les pentes enneigées de hautes montagnes, situées à 50 milles de cette grande ville américaine. Des milliers de sportifs et sportives en profitent à qui mieux mieux. Voilà, toutefois, quelque chose d'extraordinaire ! MADAME BLANCHE NELSON, de Los Angeles, pratique son sport favori, deux fois par semaine, quoiqu'âgée de plus de 80 ans. Elle avoue n'être pas encore centenaire ! Va sans dire qu'elle ne s'adonne pas au slalom !

la Montagne... Aux parents, il serait donc à conseiller de surveiller d'un peu plus près les agissements de leurs jeunes filles qui, par les beaux après-midi de fin de semaine, se dirigent vers la Montagne, supposément pour y faire du ski. Ce spectacle de dévergondage est tout à fait dramatique ! Il faut faire quelque chose pour enrayer ce mal. En tout premier lieu, les parents doivent se montrer sévères. Pour les aider, la Police doit ouvrir l'oeil. Et, s'il le faut, prendre les jeunes écerveillées par le chignon du cou et les reconduire chez elles ».

Vu la présente température, loin de se prêter au beau sport du ski, ici et là, les autorités n'ont qu'à être aux aguets, l'hiver prochain. Il n'est jamais trop tard, pour bien faire, comme le veut un dicton populaire, millénaire !

■ Le gardien de buts des Leafs de Toronto pour la saison 1956-1957 sera Eddie Chadwick, qui a brillamment remplacé le cerbère Harry Lumley, pendant quelques joutes, le mois dernier. Ce Chadwick est un officier de police de la petite ville de Kedkewick, Ontario, durant la saison morte pour les joueurs de hockey, d'avril à octobre. Eddie est bien vu des gens de son patelin, même par ceux qui n'aiment pas à suivre nos lois, qu'il amadoué à sa manière... Les mogols du baseball organisé homologuent les records des ligues majeures seulement. Toutefois, il ne faut pas laisser de côté certains exploits, accomplis par des joueurs des ligues mineures. Ils sont dignes d'une mention honorable : Joe Hauser cogna 69 coups de circuit, au cours de 1933, portant les couleurs du Minneapolis, de l'Association Américaine, classe 3A. Evar Swanson ne prit que 13 3/5 secondes pour courir les buts, une distance de 360 pieds, en 1931. En juillet 1902, le club Corsicana vainquit au pointage de 51 à 3 l'équipe Texarkana, de la Ligue du Texas, classe A d'alors, aujourd'hui classe 2A. A cette joute, Justin « Nig » Clarke réussit à cogner huit coups sûrs sur autant d'apparitions au marbre. De plus, il compta huit points et fit entrer huit coéquipiers au plateau, à la suite de ses coups sûrs, tous des simples. Tous les joueurs du club Newark de 1937, même les deux receveurs, sept lanceurs et leur gérant, passèrent de la Ligue Internationale aux ligues majeures, en 1938. Nous croyons que cette ascension ne se répètera plus. Le plus long calendrier de joutes régulières en une saison, soit 225 joutes, fut agencé par les officiels de la Ligue de la Côte du Pacifique, en 1904, classe AA d'alors, aujourd'hui classe AAA. Cette saison-là, George Van Haltsen fit 941 visites au bâton.

■ Dans le petit village de Schaffhausen, en Alsace, il y a 713 habitants, qui forment une petite commune sportive. En effet 335 d'entre eux appartiennent au club de football de Schaffhausen, soit 57 joueurs de football de différentes catégories, 19 adeptes de la course de vitesse, 59 francs-tireurs, 17 joueurs de ballon-au-panier et 183 membres honoraires. Qui dit mieux ?

■ En Angleterre, comme partout ailleurs, il y a des resquilleurs, des gens qui s'ingénient à assister aux évé-

nements sportifs sans payer. Tous les prétextes sont bons, à ce qu'ils pensent. Présentement, le sport le plus à la mode, à Londres, consiste à assister aux grandes réceptions mondaines, sans y être invité.

Autour des maisons particulièrement sévères, des hôtesse trient leurs convives sur le volet. Elles veulent s'opposer à l'invasion du laisser-aller et du bon-garçonisme moderne, qui trouble l'étiquette d'Albion. Autour de ces maisons, se nouent mille conspirations, mille intrigues, s'engagent des paris, dont les Anglais sont friands. Tout cela est extrêmement sportif.

C'est pour un enjeu de \$25 ou \$35 qu'une charmante jeune fille du meilleur monde, se glisse, par exemple, sous les traits d'une femme de chambre, dans une grande maison, où une réception se prépare. La stricte toilette grise dissimule une robe de bal. Du petit bonnet blanc ou bleu s'échappe une folle coiffure à cent boucles et une jolie danseuse de plus se perd dans la foule des nombreux invités. Quel culot !

Une hôtesse indignée révélait, récemment, dans un quotidien londonien, qu'à sa dernière soirée plus de 155 personnes non conviées s'étaient glissées, parmi les 1,535 invités légitimes.

On a beau ordonner aux majordomes de ne laisser passer que les gens dûment munis d'une carte, il y a bien des moyens de tourner la consigne. Ces moyens sont fournis par la désinvolture, le bluff, l'habitude du monde, etc. Tel dit avoir oublié sa carte, tel autre chipe celle d'un ami, assez connu pour n'en avoir pas besoin. Tiens, nous emploierons cette ruse, la prochaine fois que l'on oubliera de nous inviter à des agapes fraternelles du monde sportif !

■ Il y a une chose curieuse, entre autres, à la boxe et à la lutte libre qui ressemble grandement à la boxe. C'est de voir les poids-lourds de 190 à 250 livres livres rapidement essoufflés, alors que les pugilistes et les lutteurs de petites catégories mènent leurs rencontres à folle allure.

Serait-il plus difficile à un boxeur à gros tonnage de calmer les battements de son coeur ? Oui, certes. Chaque mouvement exige-t-il plus de déploiement musculaire dans le cas de l'athlète poids-lourd ? En vérité.

Les joueurs de hockey professionnels et de football, parfaitement entraînés, tiennent bien de 25 à 30 minutes, à chaque joute de 60 minutes. Et ce, durant près de 90 parties, en six mois, comprises. Pourtant, l'effort est sensiblement proche de celui de l'arène de boxe et de lutte libre. Périodes tumultueuses, efforts de poussée, de choc, de blocage, suivies d'un bref repos. Avec les règlements actuels, la vitesse étant souveraine, certains joueurs s'essoufflent, plus rapidement, depuis une quinzaine d'années, à cause d'un cafoillage presque continu, dont ils doivent sortir sans trop de dommages.

La conclusion ? Chaque sport professionnel réclame son souffle particulier, comme son entraînement particulier. Quand l'athlète y met du sien, l'organisme s'adapte à la fonction.

[Lire la suite page 30]



Oh, la jolie petite patineuse à roulettes !... Cette gracieuse et joyeuse enfant, GLORIA HINKLE, n'est âgée que de dix mois et déjà roule son petit bonhomme de chemin. Son professeur n'est autre que son petit frère Frankie, 4 ans. Veut-il en faire une Gloria Nord ? Tout porte à croire que "... petite patineuse deviendra grande..." Ces deux gosses, qui n'ont pas attendu de savoir marcher pour pratiquer le patinage à roulettes, sont les enfants de M. et Mme Frank Hinkle, de Toledo. Le père, machiniste, a fabriqué lui-même ces patins à roulettes de 4 pouces. Cet autre papa n'a pas cette routine de timorés, qui fait pousser les hauts cris à des gens chez qui le sentiment étouffe la raison.

Le Samedi a choisi cette semaine :

IT'S A DOG'S LIFE

Une adaptation à l'écran du roman bien connu de Richard Harding Davis, le livre de chevet de tous les véritables amis du chien. En vedette : Wildfire, un chien terrier et son entraîneur Jeff Richards. On y voit également Yarma Lewis, Dean Jagger, Edmund Gwenn et Sally Fraser.



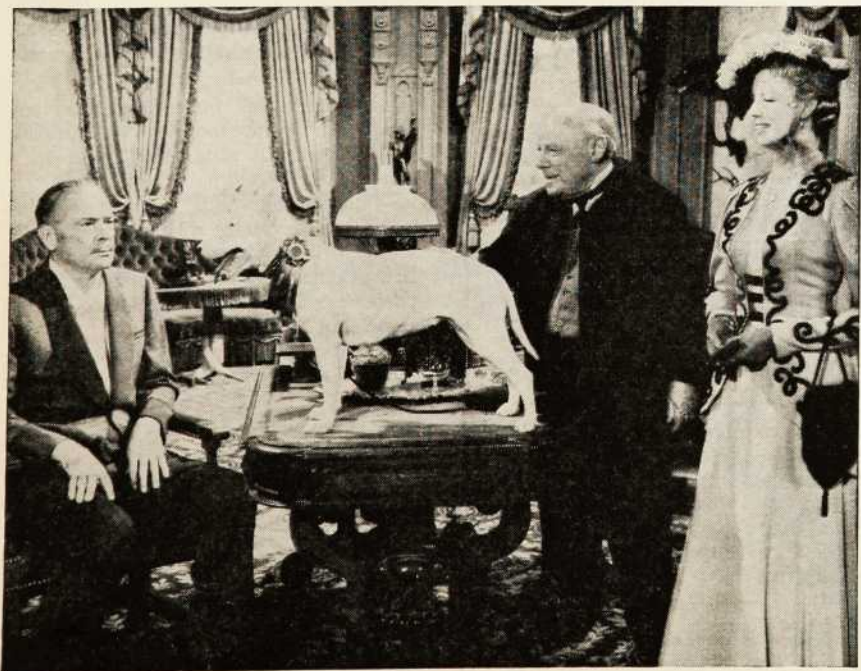
Patch McGill (Jeff Richards) est un entraîneur de chiens de combat. Il vient d'acheter sur le marché de New-York un chien terrier dont se moque Mabel Maycroft (Yarma Lewis). La jeune fille lui reproche d'avoir gaspillé son argent. — Patch ne tarde pas à être largement remboursé par la victoire de Wildfire, c'est le nom de son nouveau chien. Nolan (Edmund Gwenn) assiste



avec désapprobation à ce genre de transaction. — Mais le malheureux Wildfire ne peut pas être toujours vainqueur. A la suite de ses défaites répétées, la peu sympathique Mabel se brouille avec son amoureux et lui annonce qu'elle va épouser un sergent de ville. Elle ne veut pas être la femme d'un type ruiné. — Patch découragé s'est décidé à vendre son chien. Il a été acheté par Nolan qui le présente à son riche maître, monsieur Wyndam (Dean



Jagger). Ce dernier est loin d'être enthousiasmé par cette acquisition. Heureusement que sa fille Dorothy (Sally Fraser) prend la part de Nolan... et du chien. — Wyndam qui est propriétaire d'un important chenil s'est décidé à envoyer Wildfire à l'exposition annuelle de chiens de race, et cela uniquement pour faire plaisir à sa fille. A la joie générale, le chien se voit décerner une coupe et un honorifique ruban bleu.



Roman policier

Les voleurs de visages

par MAURICE LIMAT

A MOI!... Au secours!... Dans le brouillard nocturne, le cri se répercutait à travers les rues désertes. Guy Farnèse, qui arpentait le boulevard Victor, s'arrêta net, une sourde angoisse étreignit son cœur. Il se retourna dans la direction des appels; rien n'apparut.

Les boulevards extérieurs offraient un aspect lugubre. La bruine faisait luire l'asphalte, qui reflétait les falots jaunâtres et clignotants des becs de gaz. L'air était calme. Il était deux heures du matin.

L'inspecteur revint sur ses pas, voulant en avoir le cœur net. Il revenait de Boulogne, après une filature sans intérêt. Ayant manqué le dernier métro, Guy Farnèse rentra à pied. Maintenant, dans cette nuit froide et dénuée de caractère, l'aventure se dressait devant lui, inattendue et tentatrice.

Vers Paris, rien d'anormal, vers Issy, le désert. Alors?...

Un gémissement passa dans la brume. Cette fois, Farnèse eut l'impression que la personne qui se plaignait était proche. Il discerna nettement une voix féminine. Tout à l'heure, il avait pu en douter, tant les accents étaient déformés par l'épouvante qui semblait s'être emparée de la malheureuse.

Le policier, guidé par la voix, avançait dans le brouillard, qui devenait de plus en plus dense. Enfin, grâce à la complicité d'un réverbère, il aperçut une ombre sous les platanes du boulevard. Une femme, certes, enveloppée d'un manteau jeté hâtivement sur ses épaules. Ses cheveux flottaient sans ordre. La brume les humidifiait, les collant en mèches disgracieuses sur le visage. L'inconnue semblait en proie à une grande fatigue. Farnèse, demeurant un instant dans l'ombre pour observer, remarqua qu'elle luttait contre l'épuisement et poursuivait sa route dans la nuit, marchant comme au hasard, comme pour échapper à un danger invisible.

« Cette femme est poursuivie, assurément, pensa l'inspecteur de la P. J. Une agression?... Je ne le pense pas... A-t-elle été attirée dans quelque guet-apens, dont elle ne s'est enfuie qu'à grand-peine. C'est plus logique ».

L'inconnue, à bout de souffle, s'appuyait au tronc d'un arbre pour reprendre haleine. Guy Farnèse choisit ce moment pour apparaître.

Elle jeta un cri douloureux en voyant cet homme et chercha encore à fuir. D'une main douce, mais ferme, il lui saisit le bras. Parlant vivement, Guy lui dit :

— N'ayez crainte... Je ne vous veux pas de mal... Je vais vous aider... Qu'y a-t-il donc ?

Rassurée par la voix chaude et persuasive de l'inspecteur, la jeune femme leva son visage vers lui. Il vit qu'elle était jolie, qu'elle pouvait avoir vingt-cinq ans, mais que ses traits étaient empreints d'une indicible épouvante, lui donnant une expression malade.

— Pourquoi avez-vous si peur ? Quels ennemis vous menacent ?

D'une voix sans timbre, haletante, elle jeta :

— Dois-je croire vos paroles?... Etes-vous sincère ? Ne venez-vous pas de sa part, à elle?...

— Qui cela, elle ? s'étonna Farnèse.

Une lueur d'effroi et de haine passa dans le regard de l'inconnue :

— Elle... Reyna... Celle qui veut me prendre mon visage!...

Ces singulières paroles stupéfièrent l'inspecteur. Mais, avant qu'il ait répondu, la fugitive reprenait :

— Mais je me suis débattue... J'ai lutté... J'ai arraché le masque... Oh! cela me brûlait..., mais je me suis sauvée à temps... Maintenant, j'ai peur... Ils me poursuivent... Reyna veut mon visage...

De nouveau, elle sembla terrorisée et fit un mouvement pour fuir :

— Du calme, dit Farnèse, expliquez-vous...

Mais la jeune femme se débattait :

— Ils me suivent... Ils vont me reprendre... Laissez-moi fuir!...

Elle se dégagea de son étreinte, fit quelques pas dans la nuit, dut s'arrêter encore près d'un banc, sur lequel elle se laissa tomber. Farnèse était déjà près d'elle :

— Allons, soyez raisonnable... Vous voyez bien que je suis un ami... Et si vous restez bien tranquille, ni Reyna ni ses complices ne pourront rien contre vous...

Elle ne répondit pas, assise maintenant, écrasée de fatigue et de terreur. Dans le mouvement, son manteau avait glissé. Farnèse constata avec surprise que la jeune femme était nue sous le vêtement dans lequel elle avait dû s'envelopper en hâte pour échapper à la mystérieuse Reyna.

— Ne restons pas là, dit-il. Vous allez prendre froid... Venez!

La jeune femme se leva, obéissant machinalement. A ce moment, des pas se firent entendre. Farnèse tressaillit légèrement, tandis que l'étrange femme jetait un cri d'effroi :

— Ce sont eux!... Mon visage!... Ils veulent me le prendre!

Elle s'enfuit, serrant sur son corps nu son unique vêtement :

— Bon sang! Elle est folle, grogna l'inspecteur.

Il s'élança à sa poursuite. Elle fila comme une flèche. Au détour d'une rue, elle lui échappa...

— Diable! Il ne faut pas la perdre!

Mais de véritables hurlements parvenaient jusqu'à lui. La femme nue

criait d'une voix suraiguë, tandis qu'une grosse voix grondait :

— Allez! Allez! pas de rouspétances!... Qu'est-ce que c'est que ces manières ?

Farnèse arrivait pour voir son inconnue se débattre sous la poigne d'un robuste sergent de ville, allant prendre un service nocturne, et surpris de voir courir cette femme échevelée à une heure aussi indue.

La venue de l'inspecteur mit les choses au point :

— Merci, agent! Mais cette femme ne semble pas une délinquante, plutôt une victime. Il suffit qu'elle entende des pas dans la nuit pour piquer une crise!

L'agent, surpris, regardait alternativement Farnèse et l'inconnue. Il constatait, ahuri, que sa singulière prise était parfaitement nue sous le manteau. Farnèse se nomma. Sa réputation était assez grande pour rassurer l'agent.

— Allons au commissariat de Vaugirard, dit Farnèse. Là, nous aviserons!

Au commissariat, où ils amenèrent cette femme hurlante, on essaya un premier interrogatoire. L'inconnue refusait de se nommer et d'indiquer son adresse, encore plus de fournir des éclaircissements sur son aventure. Des mots sans suite montaient à sa bouche. Le nom de la mystérieuse Reyna y revenait souvent. Et toujours cette phrase ahurissante :

— Elle veut me prendre mon visage!

Si bien que Farnèse se pencha un peu plus sur la jeune femme et détailla ce visage, objet d'aussi singulière convoitise. Elle cria, en voyant qu'il examinait ses traits, et les agents durent l'immobiliser. Mais Guy Farnèse découvrait au cou, aux tempes, sur le front, les ailes du nez, de bizarres marques de brûlures au premier degré, semblait-il. Un pli barra le front du policier :

— On veut lui prendre son visage... Et on a voulu brûler ce visage... Quelle énigme!

Cependant, une crise de larmes secouait la jeune femme. Maintenant, elle ne résistait plus. Elle pleurait, à bout de forces.

— Que faisons-nous, inspecteur ? demanda le secrétaire du commissariat.

— Elle a besoin de soins, avant tout. Et d'urgence. Où peut-on la faire transporter?... L'hôpital le plus proche est Boucicaut ?

— Oui... Mais il y a une clinique dans le quartier. Le médecin est un ami de M. le commissaire.

— Très bien. Voulez-vous téléphoner ?

On appela la clinique. Diligence fut faite. Comme c'était à deux pas, les agents emmenèrent la malheureuse sur une civière. Elle avait retrouvé son calme.

Le docteur avait été mandé immédiatement. Devant Farnèse, il examina la mystérieuse jeune femme sans retard.

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

4	6	2	7	5	3	6	8	2	7	5	3	6	4	2	5
P	V	V	B	L	D	O	C	O	O	A	O	U	R	U	C
8	6	4	7	5	2	8	6	3	7	5	2	7	6	4	7
O	S	A	U	H	S	N	N	U	R	A	E	S	E	T	E
5	4	6	2	7	5	3	6	8	2	7	5	7	3	6	4
N	I	P	S	M	C	C	E	Q	P	I	E	E	E	N	Q
5	4	6	3	7	5	2	6	4	8	3	5	2	6	4	7
V	U	S	Q	U	O	E	E	E	U	U	U	R	Z	Z	X
6	4	7	2	5	6	4	3	8	6	2	7	5	3	6	4
Q	L	R	E	S	U	E	I	E	A	Z	E	S	E	L	C
7	6	3	5	4	8	2	6	7	4	3	5	2	6	4	5
M	A	T	O	O	T	T	R	P	N	U	U	R	G	O	R
6	4	7	2	5	3	6	7	4	8	5	3	6	7	2	4
E	M	L	O	I	D	N	I	I	E	T	E	T	E	P	E

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945 par William J. Miller, King Features, Inc.

— Eh bien, docteur ? demanda l'inspecteur, quand l'examen parut terminé.

— Rien d'anormal, inspecteur. Sinon ces brûlures à peine perceptibles que vous avez relevées vous-même sur le visage...

— Ce qui semblerait confirmer les dires de cette malheureuse, dit le policier, presque pour lui-même. C'est au visage, et au visage seul qu'on en veut. Et que pensez-vous de son état mental ?

— Difficile à dire... On va lui faire une piqûre de chlorhydrate, pour la faire dormir. Demain, vous pourrez l'interroger, je pourrai l'examiner. Il est possible qu'elle soit très normale, mais qu'une terreur, d'origine inconnue, ait passagèrement troublé sa raison...

— Bref, rien de possible avant demain ?

— Rien avant demain, inspecteur ! Guy Farnèse prit congé et regagna son domicile. Il était quatre heures du matin. Ginette Farnèse, sa femme, était dans les transes. Ils étaient encore de jeunes mariés, après deux ans d'un bonheur sans nuages. Et Ginette, que le métier passionnant et dangereux de son mari faisait trembler, n'avait jamais pu s'accoutumer à ces rentrées tardives :

— Ma folle chérie, dit l'inspecteur, est-il possible que tu ne puisses te faire au fait qu'un inspecteur de police n'est pas un petit employé qui rentre de son bureau à heure fixe ?

Farnèse jugea bon de remettre au lendemain pour conter son aventure, afin d'éviter une nuit de cauchemar à Ginette. Ils dormirent jusqu'au matin. La sonnerie du téléphone les réveilla :

Ginette, qui avait pris le récepteur, s'étonna :

— ... De la part de qui ? Le docteur ?... Comment ?... C'est bien pour mon mari ?

— Oui ! Oui ! coupa Guy. Donne le récepteur, chérie...

Il porta l'appareil à son oreille, écouta, pâlit.

— Bien... Oui... Bon... Par la fenêtre ? Un carreau enlevé ! Découpé au diamant ! C'est le truc classique. Mais l'infirmière n'a rien entendu ?... Chloroformée ! Oh ! Oh ! c'est grave... J'arrive !

Il s'habilla à toute vitesse. Ginette était anxieuse et grillait de savoir :

— Je te raconterai cela en déjeunant !

En réalité, il avait mesuré ses paroles, ne voulant pas parler de crime à sa femme. Le coup de téléphone était cependant angoissant. La clinique avait appelé Farnèse pour lui signaler que des inconnus avaient pénétré nuitamment, découpant un carreau. L'infirmière de service avait été chloroformée, et la malheureuse jeune femme étranglée dans son lit, avec un fil de soie.

Farnèse arriva à la clinique, écarta les curieux qui commençaient à se presser. Le commissaire était déjà là. Le médecin et son personnel se montraient désespérés.

Farnèse se précipita au chevet de la victime. La mort était récente. Le

crime avait été perpétré au petit matin. C'est-à-dire que les mystérieux ennemis avaient suivi Farnèse, repéré la clinique, et agi sans délai, sans doute pour empêcher des révélations gênantes de la part de la victime.

On interrogeait l'infirmière. La pauvre femme pleurait à chaudes larmes, en songeant au danger auquel elle avait échappé. Si les inconnus ne l'avaient pas étranglée, elle aussi, c'était par pure indulgence. A l'aube, heure des lassitudes, après la nuit mouvementée, elle s'était assoupie, n'avait pas entendu le diamant qui rayait la vitre. Un peu de mastic permettait l'enlèvement du carreau. Une main avait tourné l'espagnolette. L'infirmière s'était réveillée à ce moment. Deux hommes se précipitaient dans la chambre... Un tampon d'ouate imbibé de chloroforme était appliqué sur le visage de la malheureuse, qui perdit connaissance. Les inconnus pouvaient alors mettre leur sinistre projet à exécution.

Devant le corps de l'inconnue, Guy Farnèse réfléchissait. Aucun indice, sinon le manteau, un vêtement de confection très banale, difficile à identifier. La jeune femme, on s'en souvient, ne portait aucun autre vêtement. La strangulation avait laissé une marque hideuse, autour du cou délicat. Les cheveux, humides la veille au soir, étaient secs à présent. L'inspecteur les écarta, tressaillit.

Sous la chevelure, des petits points roses apparaissaient :

— Qu'est-ce donc ? On dirait du mastic...

Examinées de plus près, les traces révélèrent leur véritable nature :

— De la cire... C'est de la cire... Et une cire que l'on a fait fondre !

Farnèse demeura songeur. Il évoquait la folle terreur de l'inconnue, la mystérieuse et redoutable Reyna, ces traces de cire, ce meurtre atroce, ces criminels incompréhensibles qui tuaient celle dont ils avaient voulu ravir le visage...

II — La maison des masques.

La chambre était quelconque, semblable à toutes les chambres meublées que le goût d'une midinette arrange aussi gentiment que possible.

Guy Farnèse avait retrouvé la piste de Germaine Lacroix. La photographie de l'assassinée, communiquée au service anthropométrique, avait permis de retrouver les traces de la jeune femme dans le milieu des modèles. Germaine Lacroix, jolie et bien faite, était assez connue, posant pour les peintres de Montparnasse.

L'inspecteur soupira. Se lancer à la recherche des assassins, cela supposait une enquête assez longue, dans les milieux artistiques ou soi-disant tels. Nuits de Montparnasse, dancings, bars,

tout un monde interlope où Farnèse ne se sentait guère à son aise, préférant à cette vie factice et fiévreuse les heures calmes et tendres que lui procurait Ginette et son sincère amour.

Ce fut vraiment par hasard qu'il trouva le petit papier. Un porte-carte traînait. Farnèse l'ouvrit : tickets de métro perforés, cartes de ravitaillement, lettre d'un peintre demandant le modèle, des vers adressés par un vague amoureux. Et une coupure découpée dans un journal, à la rubrique des petites annonces : *Demande modèle jeune femme, traits réguliers, visage oval, Docteur Bassetti, 2, rue Adolphe-Chérioux, à Issy-les-Moulineaux.*

« Tiens, se dit Farnèse, voilà un peintre, ou un sculpteur qui n'est pas précisément dans le quartier des rapins. D'autant plus que j'ai retrouvé Germaine Lacroix boulevard Victor, précisément sur la limite de Paris et d'Issy. Si j'allais faire un petit tour par là... ! »

Il revint chez lui en sifflotant. Al-lons, il n'avait pas perdu son temps ! L'affaire du visage volé commençait à le passionner. Il se jurait bien de retrouver Reyna et ses complices, et de leur arracher leur secret !...

Entrant chez lui, il fut tout surpris de voir Ginette songeuse.

— Un nuage, chérie ? Tu as des chagrins ?

Elle soupira :

— Des chagrins... Non, un seul suffit...



*Le docteur Bassetti,
crapule sans conscience,
se sert de son étonnante invention
pour voler les visages
d'honnêtes gens.*

— Qui est le vilain qui fait de la peine à ma Ginette ?

— Je ne sais pas !

— Comment tu ne sais pas ?

— Non, il n'a pas signé...

Une seconde, Farnèse hésita, puis il comprit :

— Tu as reçu une lettre anonyme, toi ! Des menaces ?

Un gros soupir. Ginette sortit la lettre de son corsage.

— On ne peut rien te cacher, policier de mon cœur... Je ne voulais pas te le dire, mais...

— C'est comme ça que tu ouvres mon courrier !

— Pardon, la lettre est adressée à Mme Farnèse !

Guy Farnèse lisait :

Déconseillez à votre mari la poursuite de l'affaire actuelle. Il a suffisamment d'influence à la P. J. pour la faire classer. On vous en tiendra compte. Sinon, il pourrait vous arriver malheur à tous deux. Avertissement d'ami.

— Tonnerre ! gronda le policier. Ils vont fort, ceux-là...

L'enveloppe était neutre. L'adresse et le texte tapés à la machine. Le cachet de la poste venait du centre de Paris. Aucun indice.

— Que vas-tu faire, chéri ? demanda Ginette.

— Mon devoir, tout simplement.

— Guy ! !

Elle s'élançait vers lui, toute pâle. Il l'attira contre sa poitrine :

— Mais oui, ma Ginette. Je ferai tout mon devoir. Crois-tu que je ne me sente pas, plus que jamais, le désir de punir les misérables qui osent se livrer envers toi à un chantage aussi abominable ? Ils le paieront cher...

— Guy ! ils sont affreusement redoutables. N'oublie pas la malheureuse qu'ils sont venus étrangler à la clinique... Et puis, cette histoire incompréhensible de rapt de visage !

Mais Ginette avait beau faire... D'ailleurs, elle connaissait assez son mari pour savoir qu'il mènerait son enquête jusqu'à ce que l'énigme soit déchiffrée.

L'inspecteur partit dans la nuit. Il emportait un revolver et une lampe électrique, accessoires indispensables. Quelques clés perfectionnées permettant d'ouvrir les serrures les plus rebelles avaient rejoint l'arme dans sa poche. Ainsi équipé, il se mit à la recherche de la maison du docteur Bassetti. Dans les rues mal éclairées de la petite banlieue, il repéra une maison à un étage, à toit plat, de modeste apparence. C'était l'heure de la sortie des cinémas, et Farnèse se mêlait à la foule. Bientôt les passants devinrent rares. Les derniers autobus se perdaient dans l'ombre. L'entrée du métro éteignit ses fanaux. Dans la nuit frissonnante et froide, le policier se retrouva seul, face au mystère.

Il avait fait à plusieurs reprises le tour du pâté de maisons, profitant du mouvement de foule. A présent, il mesurait ses pas, pour ne pas être repéré. Mais il ne pouvait oublier le meurtre de Germaine Lacroix, si rapidement réalisé. Reyna et consorts étaient gens bien informés. S'ils ignoraient la présence de l'inspecteur, peut-être la devinaient-ils ?

Il y avait une grande demi-heure que Farnèse était recroquevillé dans un coin d'ombre, rêvant au moyen de pénétrer chez le docteur Bassetti, friand de jolis modèles, lorsqu'un fait nouveau se produisit. De la maison à toit plat, une cheminée se mettait à fumer d'importance. Dans la nuit, Farnèse ne l'eût peut-être pas remarquée, sans la profusion d'étincelles qui en jaillissait :

— Oh ! Oh ! Que se passe-t-il donc ? Brûle-t-on des documents ou des papiers compromettants... Ou pire encore ?

Mais Farnèse eut bientôt l'impression que ce feu inattendu n'avait rien de particulièrement sinistre. Si une odeur lui parvenait ce n'était pas un relent de chair brûlée. Il aspira les effluves, chercha à déterminer la nature de ce singulier parfum, comprit tout à coup et il tressaillit :

— De la cire... On fait fondre de la cire...

Brusquement, la Providence le confirmait dans ses soupçons. Il était dans la bonne voie. Il essayait de mettre de l'ordre dans les idées qui l'assaillaient en foule :

— Germaine Lacroix, un modèle... Joli visage... Le docteur qui exige des modèles de telle sorte qu'elle semble correspondre à son désir... La cire dans les cheveux... La cire que l'on fait fondre, à dix pas de moi... Mais pourquoi ce meurtre ? Et pourquoi tout ce mystère ?... Il est vrai que des gens qui veulent voler un visage !...

Il s'aperçut que, tout en soliloquant intérieurement, il était sorti de sa cachette. Evitant les flaques de clarté, Farnèse se rapprocha de la demeure. Il songeait que, peut-être, d'une de ces fenêtres aveugles, quelqu'un l'épiait. Reyna ? Le docteur ? Quelque complice ? Dans tout cela, il semblait y avoir une bande organisée. Mais quel but étrange poursuivaient-ils ? De grands intérêts sans doute, puisqu'ils ne reculaient pas devant le crime pour s'assurer le silence.

Les étincelles montaient toujours dans le ciel noir, Farnèse fut contre la porte, écouta. La maison paraissait silencieuse.

Maintenant, Farnèse grimpait le long d'un pan de mur. Il se retrouva sur le toit plat, s'approcha des cheminées, prêta l'oreille.

— Tiens ! il semble y avoir joyeuse compagnie, là-dedans... On rit, on choque les verres... Qui mène l'orgie ? Reyna ?

Cette fois il n'y avait plus à douter. Il était bel et bien sur la voie de la vérité. Coûte que coûte, il fallait pénétrer dans la maison du docteur.

Le policier examina les cheminées. Aucune n'était assez vaste pour donner passage à un homme.

A plat ventre sur le toit, il se pencha audacieusement vers les fenêtres. La maison, nous l'avons dit, était à couverture plate. Un savant tour de reins permettait donc à l'inspecteur de voir, la tête en bas. Cramponné à la gouttière il examina, en quatre fois, quatre fenêtres. Il fut déçu. Les volets étaient fermés. De plus, à l'intérieur, des rideaux opaques étaient tendus, d'un noir absolu, semblables probablement à ceux qui occultent la lumière dans les chambres de radiographie.

Un coup d'oeil circulaire lui fit noter que le quartier était désert. Il était maintenant deux heures, pour le moins.

— Je ne risque rien... Allons-y !

Il avait repéré un vasistas, soigneusement camouflé intérieurement, comme les fenêtres, et, maintenant, aplati contre une cheminée, il travaillait à son ouverture :

— Pourvu qu'il ne soit pas verrouillé !

Il ne l'était pas. Vraisemblablement, le docteur Bassetti n'avait jamais envisagé qu'on pût pénétrer chez lui par cette voie originale.

Avec mille précautions, Guy Farnèse ouvrit le vasistas. Un léger grincement se fit entendre. Il retint sa respiration, prêtant l'oreille.

Des rires vinrent jusqu'à lui. Il respira. La bande mystérieuse était probablement à cent lieues de soupçonner la menace qui pesait sur sa tête.

Farnèse écartait le rideau noir, plon-

geait par l'ouverture. Il découvrait un palier, un escalier menant au rez-de-chaussée, différentes portes.

A la force des poignets, il se laissait glisser, se trouvait dans la place. Il se repéra :

— Cette porte... au-dessous de la cheminée qui fume... C'est là qu'on faisait fondre de la cire... Le laboratoire du docteur Bassetti ? Peut-être...

Il eut la tentation de pénétrer dans cet antre d'horreur, d'où Germaine Lacroix avait dû s'enfuir, nue et affolée.

— Cette autre porte... Je les entends... On festoie, on chante... Ils sont occupés... Tout va bien... Une troisième entrée... Une clé... Hé, ma foi, si j'entraînais...

Un coup d'oeil au trou de la serrure. De l'autre côté, le noir. Délibérément, Guy fit tourner le bouton de la porte, pénétra à pas de loup.

Dans l'escalier, il y eut un pas. Il n'eut que le temps de refermer la porte derrière lui puis, de l'intérieur, regarda le palier par le trou de la serrure. Une femme montait du rez-de-chaussée, portant un plateau supportant des tasses fumantes et des bouteilles de liqueur :

— Voilà le café, songea Guy. Voyons la soubrette de ce lieu bizarre !

Comme elle passait à deux pas de lui, bien loin de soupçonner sa présence, ce qu'il découvrit le stupéfia :

— Masquée... Elle porte un loup... Quelle maison fantasmagorique !

La singulière femme de chambre entra dans la salle à manger et disparut. Guy faisait jouer sa lampe électrique, examinait le lieu où le jetai son extraordinaire enquête.

— Ça n'a pas l'air très gai, là-dedans... Tout est sombre. Qu'est-ce que c'est que ça, une table ? Une commode... Oh ! un drap noir est posé dessus. Et quels sont ces objets blancs ? On dirait des porcelaines...

Dans le halo de la lampe électrique, il découvrait, en effet, un meuble entièrement recouvert d'une tenture noire. Posés à plat, une série de douze objets qu'il distinguait mal. Il se pencha, tressailli :

— Des visages humains... Des visages de cire...

Il les toucha du doigt, tressaillit, évoquant Germaine Lacroix. Les paroles de la pauvre démente lui revenaient : « J'ai lutté, j'ai arraché le masque... »

— Ce sont des moulages, songeait-il. Comme ceux que l'on coule sur les visages des hommes illustres, à leur lit de mort. Singulière opération qui ne se pratique pas sur des vivants... Hommes ou femmes ?

Apparemment, les visages appartenaient aux deux sexes. L'idée lui vint que les traits de la pauvre Germaine Lacroix étaient peut-être là. Mais aucun des visages exposés ne lui ressemblait.

Maintenant, Farnèse brûlait d'envie de continuer son exploration.

Il entendit le pas de la soubrette passer devant la porte et descendre l'escalier. Il se glissa sur le palier et, allant vers la salle à manger, chercha à voir par le trou de la serrure. De l'autre côté, il distingua une table recouverte d'une nappe brodée, éclatante. Des flambeaux de cristal étincelaient. Plusieurs personnes entouraient la table. En face de la porte, semblant présider, une femme était assise, en robe de velours noir, très décolletée, exhibant de beaux bras et de magnifiques épaules. Mais Farnèse ne put voir son visage. Elle était masquée.

Son voisin de droite, un homme, se pencha vers elle, pour quelque compliment, sans doute. Le mouvement l'amena dans le champ visuel du policier :

— Masqué... Lui aussi... Parbleu. Ils le sont tous... Damnée maison !

A ce moment, un pas retentit dans l'escalier. De l'intérieur on dut l'entendre car une voix s'écria :

— Je crois que j'entends le docteur... Il se décide à nous rejoindre... Ce n'est pas trop tôt...

La présidente de cette étrange assemblée prononça, d'une voix musicale :

— Le docteur Bassetti travaille pendant que nous nous amusons... Que voulez-vous ? Il trouve que ses inventions ne sont pas encore au point. Et il veut perfectionner, améliorer sans cesse... Ainsi, il nous rendra des visages !

— ... Et vous serez la plus belle, Reyna, dit un homme.

Farnèse exultait de ces révélations, bien qu'il n'en comprit pas encore le sens. Déjà, il s'élançait vers le cabinet aux moulages et s'y enfermait. Le docteur Bassetti montait l'escalier. Choqué étrange, il avait le visage à découvert ! Sur le palier il hésita, jeta un regard circulaire puis, au lieu d'aller vers la salle à manger, revint vers le cabinet où Farnèse venait de disparaître.

Brusquement, le docteur tira un revolver de sa poche, entra en coup de vent et tourna un commutateur en criant :

— Haut les mains !

Il demeura stupéfait. Personne ! L'intrus avait disparu. Seuls, les visages de cire luisaient sinistrement sur la table noire, à la clarté électrique. Le docteur se tourna alors vers une autre porte, faisant communiquer le cabinet avec son laboratoire. Il s'élança.

Farnèse avait eu la présence d'esprit de se jeter dans le cabinet du docteur. Là, dans la clarté de sa lampe, il découvrait des cornues, des éprouvettes, tout un attirail de chimiste ou d'alchimiste. Surtout, il repérait un singulier appareil.

En dépit de l'instant critique, il l'examina rapidement. C'était une sorte de casque de métal, bâti avec des tubes nickelés. Cela semblait assez propre à emboîter une tête humaine. Une plaque concave surplombait l'emplacement où se fût trouvé le visage. Farnèse constata que cette plaque cachait un moule, affectant grossièrement la forme d'une physionomie humaine. Et, dans ce moule, adhéraient encore des traces d'une cire impalpable, très rose, très malléable, semblable à celle qui avait maculé les cheveux de la pauvre Germaine.

Cet examen faillit être fatal à Farnèse, en lui faisant perdre une demi-minute. La porte s'ouvrit, le docteur Bassetti entra. Un vigoureux direct au menton fit chanceler l'infatigable praticien. Il jeta un cri en tombant, lâchant son revolver.

Il y eut aussitôt, dans la sombre demeure, un certain remue-ménage, Farnèse, bondissant vers la fenêtre, l'ouvrit, poussa les volets, sauta du premier étage dans la rue, prit ses jambes à son cou et disparut dans la nuit.

De la salle à manger, Reyna et ses convives s'étaient rués vers le laboratoire. Six personnes masquées entouraient le docteur. Encore étourdi, l'étrange personnage leur montra la fenêtre ouverte, balbutiant :

— Si c'était Farnèse ! dit quelqu'un.

— Un homme... Il m'a assommé... Il a sauté...

Reyna parut réfléchir sous son masque. Un des hommes prononça :

— Il nous a repérés, il va alerter la police. On viendra !

— Du calme, dit la femme au masque. D'ici une demi-heure, toute trace aura disparu. Cachez immédiatement les moulages, le casque à empreinte, et la cire. Le reste n'est pas compro-

mettant. Partez tous par la porte du garage. D'ailleurs, je serais surprise que Farnèse agisse tout de suite. Il se doute de ce que nous allons faire. Il reviendra plus tard, croyez-moi. Moi, je n'attendrai pas... Allez, faites ce que je vous dis!

Tous obéirent sans discussion. Déjà, Reyna se dirigeait vers le téléphone et, sans paraître offrir la moindre trace d'émotion, composait un numéro...

III — Le cabinet du docteur.

REYNA était très forte. Farnèse, fuyant à travers Issy désert, songeait qu'ayant été surpris il avait raté son expédition. Les voleurs de visage allaient faire disparaître toute trace de compromission. La police viendrait mais ne trouverait rien. Tout serait à recommencer. La bande était de taille à ne pas se laisser prendre maintenant de la même façon.

Ainsi, la femme au masque avait prévu à l'avance les étapes de l'enquête du policier. Lui, pour le moment, n'avait qu'une chose à faire. Rentrer chez lui à pied, à moins qu'il trouve un taxi, ce qui eût été surprenant à cette heure tardive.

Il fallait compter une heure et demie de marche.

— Bon, se dit-il, marchons, ainsi je réfléchirai...

Il reprit la direction de Paris, remonta la rue de Vaugirard. Il allait bon pas, mais sans nervosité. Il songeait :

— Le casque avec le masque... Les moulages... La cire... Il est hors de doute que le docteur Bassetti prend des empreintes de visages... Mais que diable veut-il en faire? Le procédé n'est pas nouveau, mais il est vraisemblable qu'il l'a perfectionné... Reyna a parlé : « Il nous rendra des visages... » Ainsi, ces gens bizarres sont masqués pour dissimuler... Pour dissimuler quoi? Ils n'ont donc plus de physiologie... Même la femme de chambre... Et pour se faire des visages, ils en prennent à autrui, comme à la pauvre Germaine. Elle s'est évadée, et a payé sa fuite de la vie... Mais qui prouve que, même si elle avait été consentante, on ne l'aurait pas tuée, après...

Il pensait encore, avec horreur :

— D'ailleurs, comment obtenir un moulage sur le visage d'un vivant sans l'étouffer, puisqu'il faut boucher toutes les voies respiratoires... Et puis Germaine portait des traces de brûlures... Le procédé fonctionne peut-être électriquement... Etrange aventure!

La solution? Farnèse n'était pas éloigné de croire qu'il l'aurait eue peut-être rien qu'en soulevant le masque de Reyna ou d'un de ses acolytes. Mais après son échec, toute la bande allait s'enfuir. Les preuves allaient disparaître. Et si le docteur Bassetti demeurait, il ne serait sans doute qu'un honnête praticien, jouissant de la considération publique :

— J'ai agi comme un écolier...

Alors qu'il arrivait près de son domicile, un timbre argentin sonna dans la nuit. Une ambulance filait dans les rues désertes. Farnèse ne lui accorda qu'un regard distrait.

S'il avait pu soupçonner qui emportait la voiture sanitaire!

Enfin, il fut devant la porte de son appartement et, comme la minuterie de l'escalier venait de s'éteindre, il chercha la serrure à tâtons. A sa grande surprise, la porte chassait sous sa main. D'un bond il entra :

— La porte est ouverte! Que se passe-t-il? Ginette!!

Pas de réponse!

Il se rua vers la chambre, fit la lumière, pâlit et dut s'adosser au mur pour ne pas tomber. Ginette avait disparu.

PEAU DE SATIN, BARBE D'AIRAIN? PHILISHAVE VOUS RASE VITE ET BIEN.

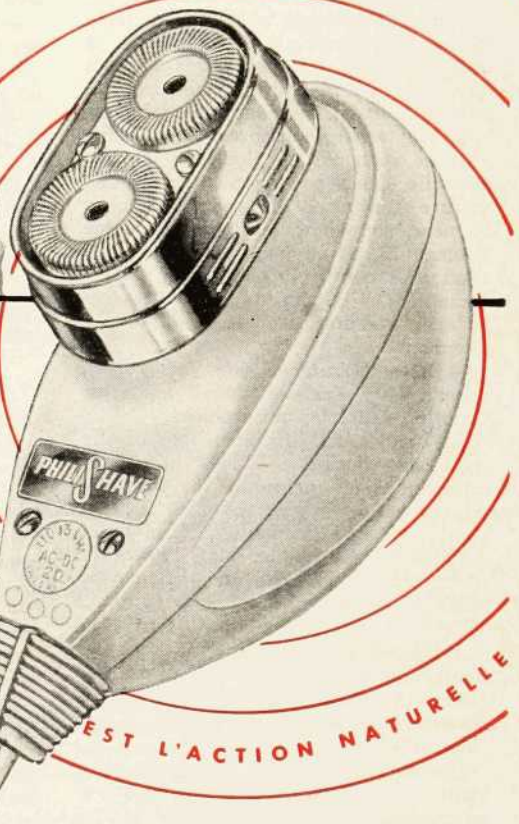
UNE BARBE RUGUEUSE, UN MENTON ENDOLORI? EMPLOYEZ PHILISHAVE, VOTRE ÉPIDERME SERA RAVI.

VOUS RASER EST UNE VÉRITABLE CORVÉE? GRÂCE À PHILISHAVE VOUS COMMENCEZ BIEN LA JOURNÉE!



VOUS ALLEZ VOUS RASER? SUIVEZ MON CONSEIL: AVEC PHILISHAVE... UN RASAGE SANS PAREIL!

DEUX FOIS PAR JOUR VOUS POUVEZ VOUS RASER AVEC PHILISHAVE VOUS N'ÊTES JAMAIS IRRITÉ.



Quel que soit le genre de votre barbe, rien n'est aussi doux que l'action rotative du PHILISHAVE. Ses douze lames rotatives effacent la barbe proprement et radicalement sans le moindre tiraillement. Sauvegardez votre épiderme grâce à l'action rotative du PHILISHAVE. (Fonctionne sur C.A./C.C.—25 et 60 cycles) Demandez l'essai GRATUIT à domicile pendant 15 jours!

L'ACTION ROTATIVE

EST L'ACTION NATURELLE

CELUI QUI DU PHILISHAVE FAIT USAGE POUR MOI PRÉSENTE LE PLUS DOUX VISAGE.



rasage efficace...doux! ultra-rapide!

PHILISHAVE
ACTION ROTATIVE DES LAMES

PHILIPS INDUSTRIES LIMITED
Télévision • Radio • Haute Fidélité • Tourne-disques et Changeurs • Éclairage

Le lit en désordre, les tapis bouleversés, disaient assez la violence qui avait dû être faite à la malheureuse jeune femme. Guy Farnèse râla :

— Ils l'ont enlevée... Ah! les misérables!

Un instant il demeura ainsi, comme une bête blessée, hoquetant, cherchant à libérer son crâne du cercle de flamme qui l'étreignait. Enfin, sur la coiffeuse, il aperçut un papier, posé bien en évidence. Il lut :

Vous êtes trop curieux, inspecteur Farnèse. Votre femme avait été prévenue. Abandonnez l'affaire et votre femme

vous sera rendue. Sinon, elle perdra à la fois et son visage et sa vie. En attendant votre tour.

Guy Farnèse s'écroula. Cet homme si fort, qui avait traqué des criminels sans nombre, ce pilier de la société organisée, qui risquait journellement sa vie pour la défense de l'humanité, pleura comme un enfant :

— Ginette... Ma toute petite!

Puis il se reprit, se redressa :

— Soit... Ils me tiennent. Et surtout, ils tiennent Ginette... Je ne puis donc agir avec la P. J. Je dois paraître me soumettre. Un policier, ce n'est pas

toute la police, mais ça peut faire du bon travail tout de même. J'agirai seul!

Et Guy Farnèse, sans perdre de temps, sans prendre la peine de se reposer, s'élança vers son bureau, ouvrit un petit coffret. C'était une boîte à maquillage. Il s'installa devant une glace, commença à étudier son visage...

— C'est pour la consultation...

— Attendez par ici.

Une grosse femme ouvrait la porte du docteur Bassetti, sur laquelle une plaque de cuivre indiquait :

Consultations de 1 à 3.
Tous les jours sauf dimanche.

Un ouvrier venait de sonner à la porte. C'était un métallo, probablement un travailleur des usines d'aviation qui environnent le champ d'Issy-les-Moulineaux. Il était sans âge, assez crasseux, l'air gauche. La grosse femme le poussait dans une sorte de salle à manger où attendaient déjà trois personnes. Elle demandait :

— Vous êtes aux assurances sociales ?

— Moi ? Heu... oui, pourquoi ?

— Vous avez votre carte ? Votre dernière fiche de salaire ?

Il faisait mine de se fouiller.

— Bon ! Bon ! dit la femme. C'est pas pour moi. C'est pour le docteur. Il ne faut pas perdre de temps...

Elle disparut. L'ouvrier soupira. Il eût été bien embarrassé de fournir les pièces en question, pour la bonne raison qu'il n'était autre que Guy Farnèse. Il avait imaginé ce stratagème. Venir tout bonnement en consultation chez le docteur Bassetti. Il se plaindrait d'un mal quelconque. Sur place, il verrait. Il fallait tout risquer pour sauver Ginette.

Il songeait à Reyna. C'était elle, assurément, le chef de la bande. La femme au masque avait dû agir dans la nuit, quelques minutes après le saut qu'il avait exécuté, du cabinet du docteur à la rue. Un coup de téléphone pour alerter des complices. Tandis que Farnèse regagnait, à pied, son lointain domicile, des gens arrivaient, avec une voiture sanitaire. Ils montaient chez Farnèse, sonnaient, alertaient la jeune femme. Et on se jetait sur elle. Il y avait une courte lutte. C'était l'enlèvement. On déposait sur la coiffeuse la lettre que Reyna avait dû dicter par téléphone.

— Cette ambulance que j'ai croisée, pensait Guy Farnèse, devait emporter Ginette... Ah ! les misérables...

La bande était décidément merveilleusement outillée. Et le rapt avait sans doute été prémédité et soigneusement préparé, pour que les bandits aient eu immédiatement sous la main un matériel semblable. Mais l'ordre de Reyna avait déclenché une action sans délai.

Le faux ouvrier se disait tout cela dans le cabinet du docteur. Les patients défilaient. Bientôt il fut seul à attendre ; quand la porte s'ouvrit de nouveau, Bassetti allait apparaître, l'appeler.

Que dirait-il ? Et si le docteur exigeait les feuilles d'assurances sociales, auxquelles Farnèse, dans son désarroi, n'avait pas songé ?

— Je suis un gamin... Un vrai gamin... La perte de Ginette me tourne la tête ! Ah ! les monstres... Ils savaient bien ce qu'ils faisaient en me la ravissant...

La consultation se poursuivait paisiblement. Et, la nuit, cette honnête maison de la médecine devenait un antre où se poursuivaient des expériences incompréhensibles et hallucinantes. Farnèse songeait aussi à la soubrette masquée. Aucun rapport avec la grosse femme de charge qui recevait.

— Ils ont pris toutes leurs précautions. Une descente de police ne donnerait rien. Et mon incursion de cette nuit est sans valeur, puisque je n'avais aucun mandat en règle et que, de plus, j'ai agi entre le coucher et le lever du soleil...

La porte s'ouvrit, Farnèse, la démarche un peu raide, cherchant à jouer l'ouvrier maladroit, entra chez son ennemi.

Bassetti, assis derrière son bureau, prenait une feuille de papier et un stylo :

— Qu'est-ce qu'il y a qui ne va pas ?

Le pseudo-métallo, d'une voix neutre, expliqua qu'il ressentait des malaises après les repas, essayant d'indiquer les

symptômes d'une affection de l'estomac. Bassetti prenait des notes, sans regarder le malade. Il ordonna :

— Défaites votre veste et votre chemise... Etendez-vous sur ce lit...

Farnèse obéit, résolu à jouer la comédie jusqu'au bout. A la dérobée, il jetait des regards sur le cabinet de travail. Mais cette pièce, comme la salle d'attente, se trouvait au rez-de-chaussée. Un intérieur de petit bourgeois. Rien de commun avec la fantastique installation du premier étage.

Bassetti palpa l'épigastre du soignant malade :

— Je vous ai fait mal ?... Là, comme ça ? Bon ! Rhabillez-vous !

Il revenait à son bureau, tandis que Farnèse rajustait ses vêtements, en songeant :

— Se doute-t-il qu'il vient d'examiner son agresseur de cette nuit ? Hum ! Il ne m'a même pas regardé en face. Il a l'air de faire son métier machinalement... Voyons son menton... Hé ! Hé ! j'ai frappé un peu fort. Une ecchymose ! Bon ! Si j'avais su, pour Ginette, je lui aurais brisé le crâne tout de suite !...

Bassetti rédigeait une ordonnance. Il leva soudain la tête :

— Vous avez vos feuilles d'assurances sociales ?

L'ouvrier d'occasion feignit d'ouvrir un portefeuille crasseux :

— Excusez-moi, docteur... Je... Je les ai oubliées...

— Ce n'est pas malin !

Farnèse, malgré son sang-froid, tressaillit. Qui avait parlé ? Le docteur Bassetti ? Mais non, c'était une voix de femme, venant d'un autre angle de la pièce. Le faux métallo leva les yeux dans cette direction, mais ne vit rien.

Bassetti, maintenant appuyé sur son bureau, le regardait fixement :

— Docteur... bafouilla le patient.

— Allons, monsieur Farnèse, cessez cette comédie !

Ce n'était pas une illusion. Une tapisserie fort médiocre, qui masquait une entrée, se souleva. Une femme entra, fort élégamment vêtue. Mais Guy ne put voir ses traits qu'un loup noir occultait. Il gronda :

— Reyna !

— Elle-même ! prononça la femme au masque, démasquant une dentition éclatante, qui tranchait sous le velours noir de son loup.

Farnèse porta la main à sa poche. Alors, le docteur Bassetti fit un simple geste. Le sol se déroba sous les pas du détective, au moment où il tirait son revolver. Le rire de Reyna sonna haut et clair. Farnèse, trois mètres au-dessous, roulait sur un sol dur.

Il tenta de se relever, mais trois hommes, masqués comme l'étrange femme, se ruèrent sur lui.

IV — Le laboratoire d'épouvante.

L'INSPECTEUR, encore étourdi de sa chute, était maintenant plongé dans les demi-ténèbres. Des liens entraient dans sa chair et meurtrissaient ses bras et ses jambes. On n'avait pas jugé utile de le bâillonner. Il était vraisemblable que tout appel au secours était condamné à l'avance à demeurer sans écho.

Il revoyait la face impénétrable du docteur Bassetti, songeant :

— Cet homme ne porte pas de masque. Mais il est aussi énigmatique que Reyna elle-même...

Le docteur, vraisemblablement, avait fait jouer une trappe au moment où l'inspecteur avait voulu prendre son revolver. La maison d'Issy-les-Moulineaux était vraiment machinée comme une boîte à surprises. Farnèse, du rez-de-chaussée, était donc tombé dans la cave, tandis que le rire cruel et moqueur de Reyna fusait sous le masque noir.

Dans le sous-sol, on guettait Farnèse, on attendait la chute. Trois agresseurs

masqués l'avaient mis promptement hors d'état de nuire. Maintenant, ils s'étaient retirés, éteignant la lumière. Farnèse, étendu sur une sorte de lit de camp, soigneusement ligoté, ne recevait de clarté qu'à travers un spirail très haut, soigneusement grillé et hermétiquement fermé par une glace dépolie.

« Que vont-ils faire de moi ? songeait le détective. Et Ginette ? »

Question angoissante entre toutes. Ginette, enlevée par les sbires de Reyna, était-elle prisonnière dans la maison mystérieuse, à quelques mètres seulement de son mari ? Ou bien, craignant que Farnèse n'ait alerté la police, l'avaient-ils conduite dans quelque autre repaire ?

— Mais non, se disait Farnèse. Si j'avais donné l'alarme, on aurait perquisitionné... Certes, ils avaient dû cette nuit faire disparaître les moulages et les instruments... Mais, voyant que je suis venu seul, ils reprennent confiance. En m'enlevant Ginette, ils s'assuraient de mon silence... Et, naturellement, j'ai donné dans le panneau. Je suis venu me jeter dans la gueule du loup... Mais tout n'est pas fini...

Tant qu'il était en vie, l'inspecteur Farnèse jugeait que rien n'était désespéré. Il en avait vu bien d'autres et s'était tiré de maint mauvais pas.

Farnèse évoquait l'étrange installation. Ginette allait-elle subir les malédictions du docteur ? Voudrait-il lui voler son visage ?

De longs instants passèrent. Le captif était fort mal à l'aise. La faim et la soif commencèrent à se faire sentir, et l'engourdissement le faisait cruellement souffrir. Une angoisse sans nom planait sur la maison mystérieuse. L'ombre frêle de Ginette se débattait parmi les spectres sans visage, qui voulaient lui voler le sien.

Le soupirail cessa de répandre sa clarté douceâtre. La nuit venait.

A plusieurs reprises, Farnèse crut entendre des pas, des craquements. Puis, ce fut le silence... Mais ce n'était plus une illusion : on venait ; la porte de la cave grinça, s'ouvrit. Une main tourna un commutateur. La lumière se fit, aveuglant le prisonnier. Plusieurs personnes entrèrent.

Farnèse, clignant des yeux, finit par reconnaître Bassetti, accompagné de quatre hommes, tous masqués. Le détective les fixa sans aménité. Mais le docteur demeurait neutre, impénétrable. Il se pencha sur le prisonnier, examina son visage, fit un signe.

— Que vont-ils me faire ? se demandait l'inspecteur, qui sentait son cœur s'arrêter de battre.

Il fut ahuri ; on avait amené simplement de quoi le laver.

L'inspecteur, on s'en souvient, pour parfaire son déguisement de métallo, avait jugé bon de paraître d'une propreté douteuse, comme un individu qui sort de l'atelier sans avoir pris le temps de se nettoyer. Mais les inconnus avaient avec eux un gant de toilette, de l'eau tiède et du savon. Ahuri, Farnèse subit cette singulière toilette.

Bassetti, impassible, assistait à l'opération. Farnèse, qui avait du savon dans l'oeil, trouvait l'opération infiniment désagréable et humiliante :

— Avez-vous fini, protesta-t-il. Et voulez-vous me dire ce que signifie cette comédie, et ce que vous comptez faire de moi ?...

Aucune réponse. Ni Bassetti, ni les hommes masqués ne prenaient la peine d'écouter les dires de leur prisonnier. Penchés sur le visage maintenant bien propre, ils l'examinèrent à tour de rôle.

— Alors ? demanda Bassetti. Qui veut lui ressembler ?

Deux des hommes s'avancèrent :

— Moi ! firent-ils ensemble.

Le docteur prononça :

— Mettez-vous d'accord. Je ne peux

donner son visage qu'à l'un d'entre vous !

Les deux masques échangèrent un regard dénué d'aménité.

— Soyons raisonnable, reprit le singulier praticien. Vous, baron, vous êtes le dernier venu parmi nous, cédez votre place de bonne grâce... Votre tour viendra bientôt.

L'inconnu appelé « baron » approuva muettement. L'autre eut un petit rire et vint de nouveau se pencher sur Farnèse :

— Et voilà donc ce que je vais paraître ! l'entendit murmurer le policier.

Une impression terrible saisit Farnèse :

— Mon visage ! Vous voulez me prendre mon visage !

Ses cris ne faisaient aucun effet. Les étranges personnages se concertaient :

— Quand opérez-vous ? demandait l'homme qui voulait ressembler à Farnèse.

— Demain dans la nuit... Ce soir, nous allons travailler pour Reyna !

Et ils disparurent, laissant le patient dans la nuit complète, en proie à la plus folle des angoisses :

— Me prendre mon visage... Est-ce une folie ? Une invention diabolique... Pourtant ces figures de cire... Cet appareil...

Et puis, une autre idée lui vint :

— Il a dit qu'il allait travailler cette nuit pour Reyna. S'il vole un visage, ce sera un visage de femme... De qui Reyna veut-elle voler les traits ?...

Il n'osait répondre à l'horrible question. Mais de nouveau l'image de Ginette s'imposait. La douleur du policier fut immense. Cette nuit, dans une heure, dans quelques minutes peut-être, on allait infliger un supplice atroce à la petite épouse bien-aimée. Il se tordit dans ses liens et ce geste eut un résultat inattendu. Il lui sembla que ses mains, ligotées derrière son dos, se libéraient partiellement.

Une corde a-t-elle craqué ?

Un fol espoir envahit l'âme du détective. Dans cet antre d'horreur, la Providence veillait et ne l'abandonnait pas. Une confiance nouvelle l'envahit. Et, petit à petit, faisant mouvoir avec difficulté ses doigts gourds, il sentit l'étreinte de la ficelle qui se desserrait.

De longues minutes lui furent nécessaires pour libérer ses poignets. Enfin il y parvint, étira ses bras. Mille pointes d'acier le harcelèrent. La circulation reprenait ses droits. Travaillant dans l'ombre, il libéra ses jambes et se trouva enfin debout. Un instant étourdi, il fit quelques mouvements de gymnastique pour retrouver son équilibre, se souvint que ses ennemis ne l'avaient pas fouillé, puisqu'ils s'étaient emparés de son revolver. Dans sa poche, le trousseau de fausses clés était toujours là. S'en saisir, crocheter la porte de la cave lui demanda quelques minutes. Puis, silencieusement, il gagna le rez-de-chaussée.

Tout y était ténèbres et silence. Mais des bruits de voix venaient du premier étage. Farnèse, assurant les clés dans son poing serré, en guise d'arme offensive, commença à monter doucement.

Il parvint sans encombre jusqu'au palier. Mais il se méfiait. Là était la plaque tournante de la maison infernale. Il écouta aux portes. Personne dans la salle à manger. Le silence dans le cabinet aux moulages. Les voix venaient du laboratoire. Guy Farnèse sentit son cœur s'arrêter de battre.

Le docteur Bassetti « travaillait » pour Reyna. Etait-ce sur le visage de Ginette ?

Il eut l'intuition qu'il fallait agir sans perdre une minute, jeter la panique dans la maison, y mettre le feu au besoin, faire un esclandre pour arrêter l'expérience.

Il mit un oeil au trou de la serrure et fit un bond en arrière. Des hommes

en blouse blanche s'agitaient dans le laboratoire et l'un d'eux venait vers la porte. Farnèse n'eut que le temps de se plaquer contre le mur. L'homme sortit, referma la porte. Le poing de Farnèse se leva, étreignant le troussseau de clés, s'abattit d'un seul coup sur le crâne de l'inconnu. Mais la victime ne tomba pas. La poigne solide de l'inspecteur la saisit par le bras, la retint, la posa doucement sur le sol. Puis vite il dépouilla l'homme de sa blouse blanche, enfila le vêtement, saisit le masque pour le poser sur son visage, prenant ainsi l'aspect de tous ceux qui hantaient l'horrible demeure.

Quel frémissement saisit Guy Farnèse. Le visage apparut sous le masque. Pouvait-on appeler visage cette face aplatie, couturée de cicatrices, aux paupières purulentes, physionomie que quelque accident avait changé d'aspect pour en faire un objet d'horreur. En une fraction de seconde, l'inspecteur crut comprendre. La maison était habitée par des monstres. Et, par un procédé diabolique, le docteur Bassetti prétendait voler des visages pour rendre à ses complices un aspect humain.

Mais l'heure n'était pas aux réflexions. Farnèse résolut d'entrer dans le laboratoire. Une douce odeur de cire chaude venait jusqu'à lui. Sans doute préparait-on l'expérience. Il hésita, écoeuré à l'idée de jeter sur ses traits le loup qui dissimulait ce faciès horrible. Mais l'idée de Ginette qu'il fallait sauver emporta cette dernière hésitation. Il n'avait pas le choix. Il fouilla l'homme, trouva un revolver. Vêtu de la blouse, masqué du loup, il entra.

On ne fit guère attention à lui. Bassetti allait et venait dans le laboratoire. Des hommes masqués, au nombre de trois, l'aidaient, ainsi qu'une femme dans la silhouette de laquelle Guy Farnèse crut reconnaître la femme de chambre. Immobile au fond de la pièce se tenait Reyna.

En blouse, le médecin et ses aides se penchaient sur un corps humain. Farnèse, avec une indicible émotion, aperçut une femme étendue sur une table d'opération. Elle était inerte, comme endormie. Un drap recouvrait son corps qui semblait nu. Et l'inspecteur reconnut sa femme.

Cependant, les infirmiers improvisés amenaient un singulier appareil. Guy Farnèse découvrit le casque incompréhensible. Sous une lampe éblouissante, ils l'ajustèrent au-dessus de Ginette endormie, branchèrent des contacts sur un tableau électrique.

— Prêt? demanda le docteur.

— Oui, fut-il répondu.

— La cire?

— Liquefiée à point.

— Versez-la dans le moule.

Un creuset, contenant la cire liquide et fumante, fut renversé dans le casque, tenu horizontalement.

— Cette fois, prononça Bassetti, je crois réussir. Ce visage — il montrait Ginette — s'imprégnant dans la cire, y laissera non seulement son empreinte, mais aussi son épiderme, sous l'action du courant électrique et de la préparation mêlée à la cire, et qui réagit au voltage. Et un visage humain, que nous modifierons à notre gré, deviendra celui de notre chère Reyna... Un instant, et la cire serait assez refroidie pour ne plus couler... Préparons-nous...

Le masque infernal se renversait au-dessus de Ginette. Effectivement, la cire, encore molle, mais non liquide, ne coula pas. L'appareil allait s'appliquer sur le visage de la victime.

— Haut les mains!

L'ordre claqua, bref et net comme un coup de fouet. Le docteur Bassetti, Reyna et leurs trois complices demeurèrent cloués sur place. Quant à l'infirmière, elle jetait un petit cri et s'évanouissait.

Ils n'avaient pas pris garde au retour

[Lire la suite page 34]

GENDARMERIE ROYALE DU CANADA



Ceux qui portent cet insigne



Servent tout le Canada

LA GENDARMERIE LANCE UN DÉFI À TOUS LES JEUNES GENS QUALIFIÉS QUI RÉPONDENT AUX CONDITIONS QU'EXIGE UNE CARRIÈRE DANS L'APPLICATION DE LA LOI.

Un membre de la Gendarmerie royale du Canada doit être d'abord intelligent, loyal, intègre et courageux. Les exigences du service comportent souvent de longues heures de travail, d'inconfort et de danger, mais aussi un certain prestige individuel, de la bonne camaraderie, un peu d'aventure et la satisfaction de servir le Canada.

Si une carrière dans la Gendarmerie vous intéresse voici quelques-unes des conditions requises d'un candidat:

Age: de 18 à 30 ans.

Taille: 5'8" à 6'5",

Il doit être citoyen canadien ou sujet britannique,

Célibataire,

En excellente santé,

Il doit être en mesure de réussir en examen

d'instruction basé sur la dixième année scolaire.

Si vous croyez remplir ces conditions fondamentales, veuillez vous présenter au poste de la Gendarmerie le plus rapproché ou écrire au:

COMMISSAIRE DE LA GENDARMERIE ROYALE DU CANADA À OTTAWA

NOTRE FEUILLETON

LE COEUR S'ÉGARE

par LISE DE CÈRE

No 3

NON! Ce n'est pas possible! Mon Dieu! Dites-moi que ce n'est pas possible! Ce serait trop affreux, je n'ai pas pu me tromper à ce point... J'éprouve une telle honte que je désire mourir... Je n'ai plus qu'une hâte: quitter Paris, revenir à Blauzac et m'y terrer comme une bête blessée... oublier...

Au lieu de cela, il faut visiter Paris, sourire, donner le change.

Isabelle a la charité de ne rien dire. Elle ne triomphe pas. A tel point qu'elle n'a pas voulu me mettre elle-même au courant. C'est Jacques qui...

Hier, très gentiment, il nous a offert, à sa soeur et à moi, de nous conduire à un petit salon de thé célèbre pour ses glaces et ses gâteaux. Isabelle a prétexté une course urgente, quelque part vers le Faubourg Saint-Honoré. Je dis bien: *prétexté*, car j'ai eu, par la suite, l'impression qu'elle avait voulu éviter d'être là!

J'avais rêvé de noter ici l'enchantement de cette nouvelle sortie. Paris m'envoûte de plus en plus.

«*Envoûtement*» est peut-être un terme excessif, car il y a une part de volonté dans ce sentiment passionné où je me jette violemment. Il n'en reste pas moins que la fascination de Paris, sa puissance de séduction à la fois profonde et frivole, reste entière. Nulle autre ville au monde ne me charmerait assez pour que puisse s'y noyer cette détresse qu'il me faut dissimuler.

Nous avons pris le métro jusqu'à la Concorde parce que Isabelle désirait s'acheter des gants, rue Royale.

J'aime le métro. Le Paris souterrain est aussi pittoresque, aussi vivant que l'autre. Sa vie fivreuse n'est même pas monotone, tant elle est hallucinante. Ce que la lumière artificielle lui donne de factice est compensé par la profondeur des réflexions qu'elle suggère.

Je n'ai pas à noter ici, par le menu, toutes ces impressions, neuves pour moi, usées et banales sans doute, comme la vie...

J'aime le métro. Grand-mère, qui a toujours eu en horreur «la vulgaire promiscuité qu'il impose», nous avait fait promettre de l'utiliser le moins possible et, à cet effet, avait grossi ma bourse d'une somme supplémentaire «pour les taxis».

Je ne dédaigne pas l'auto qui permet de voir, mais nous ne l'utilisons que pour les longues flâneries, «les vues d'ensemble». Chaque fois que nous avons un but précis, nous avons sans scrupule pris le métro.

Donc, sortis dans Paris à Concorde, Isabelle nous a entraînés très vite vers le magasin où elle avait vu les gants de son choix, et nous a déclaré:

— Inutile de m'attendre. Je vous rejoindrai. J'ai affaire Faubourg Saint-Honoré.

Cinq minutes plus tard, j'étais en face de Jacques, devant une tasse de chocolat parfumé, au premier étage

Commencé dans l'édition du 17 mars 1956.

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres — Les noms de personnages et de lieux de nos romans, feuilletons, contes et nouvelles sont fictifs et choisis au hasard.

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Marie-Josèphe, enfant de Gérard, fils unique de Mme Régine d'Arteuse, passe des années d'enfance merveilleuses auprès de sa grand-mère et aime tout particulièrement se confier à l'abbé Jean Gerlys, curé de Blauzac. Un jour ce dernier est nommé curé de Prelhac et tous ses amis pleurent son départ. Pour satisfaire un désir de famille, Marie-Josèphe devra, plus tard, épouser Jean-Claude de Saint-Géran qui lui est indifférent bien que ce sentiment soit aussi partagé par ce dernier. Marie-Josèphe fait bientôt la connaissance d'un nommé François Casteldieu et en tombe follement amoureuse mais le séjour de sa cousine Isabelle de Kervillys à Blauzac lui cause des inquiétudes qu'elle confiera à son ancien curé et ami sincère, le Doyen Jean Gerlys.

d'un petit salon de thé discret où, à cause de l'heure sans doute, nous étions seuls.

Mon cousin, comme toujours, était charmant. Je suis avec lui un peu timide et je n'avais, jusqu'à présent, jamais osé le regarder longtemps. Un jeu de glaces me permit, hier, de le faire à loisir.

Il ressemble à Isabelle par la structure du visage, la pureté antique d'un profil extrêmement régulier, mais ses yeux bruns sont plus tendres que ceux de sa soeur, et leur expression, à la fois énergique et rêveuse, tempère l'énergie virile de son menton volontaire. Il est grand, svelte et souple.

Malgré moi, s'établissait en mes songes une comparaison tout à son avantage. Celui-ci n'a pas la raideur «de l'Est», mais ses yeux câlins n'ont pas, non plus, l'attirance de ce reflet smaragdine, glané au fond des prunelles glauques et lumineuses qui me hantent...

Et je soupirai...

— Joselyne, entendis-je alors, ma petite cousine Joselyne, buvez cet onctueux chocolat, et dégustez cet incomparable chou à la Chantilly... Mais écoutez-moi... Nous avons décidé, Isa et moi, de vous mettre au courant de soupçons graves... Cela ne concerne, il est vrai, qu'une connaissance de fraîche date, mais...

Mon cousin resta une minute rêveur. Quant à moi, délaissant mon chocolat, j'essayai de rire:

— Ce préambule m'a déjà coupé l'appétit, dis-je, et la Chantilly n'est plus aussi parfumée. Je vous en prie, Jacques, ayez pitié de la curiosité d'Eve que l'épithète de grave affole plus qu'elle n'excite.

Très simplement, il commença:

— Il me faut remonter à l'an dernier, aux vacances de 1938. Nous étions, quelques camarades et moi à Friedrichshaffen dans un hôtel assez cosmopolite où nous avons lié connaissance avec des jeunes gens anglais et allemands, et deux ou trois Italiens qui projetaient en bande un circuit au coeur de l'Allemagne. Inutile que je détaille. Parmi eux un Londonien très chic, Lord Godcastle, tranchait autant pas sa remarquable beauté physique que par une distinction peu commune.

«Il fut, au début, assez distant avec nous tous et avec moi en particulier, je ne sais pourquoi, puis, vers la fin de mon séjour, brusquement plus aimable, il en vint à me faire quelques allusions discrètes sur sa vie à Londres, et à tenter un «sondage» habile sur ma situation, mes relations, etc... Mais je

suis, par tempérament et par métier, assez «secret» et il ne tira rien de nos conversations.

«Grand-mère et Isa débarquèrent un jour à Friedrichshaffen, et nous en partimes le lendemain.

«Sur le quai de la gare où trois amis nous avaient accompagnés, j'eus juste le temps de présenter lord Godcastle à Isabelle. Visiblement, il l'admira.

«Avec nous, repartait un de mes camarades, Raymond Courlande, attaché à l'ambassade de France à Copenhague. Incidemment, nous vinmes à parler du lord anglais et j'avouai ne pas comprendre sa soudaine sympathie.

«— Quel jour, me dit Raymond, s'est effectué ce rapprochement qui t'étonne?»

«— Jeudi dernier.

«— Bon. C'est mercredi qu'incidemment je lui ai dit que tu étais promu capitaine d'Etat-Major... Ce noble fils d'Albion me paraît suspect. Il serait né sur les bords de la Sprée que je n'en serais pas autrement surpris.

A quoi Isa répondit en boutade:

«— Vous voyez réellement des espions partout. C'est de la déformation professionnelle.

«Nous ne parlâmes pas plus avant. Mais je m'étonnai par la suite de ne pas voir surgir lord Godcastle à un tournant de ma route. Déformation professionnelle ou non... je pensais absolument comme Raymond Courlande...»

J'écoutais Jacques, le coeur battant, mais je n'arrivais pas à comprendre. Je n'osais pas interrompre mon cousin, et pourtant, que m'importait ce lord Godcastle?

Quelque chose de mon incompréhension perçait sans doute dans mon attitude, car Jacques, doucement, insista:

— Joselyne, dit-il, prenez simplement la peine de décomposer ce nom qui ne vous dit rien et de le comparer à un autre, qui, j'en ai peur, vous dira trop!

Je balbutiai:

— Comment?

— Francis Godcastle: François Casteldieu.

«...Hasard, direz-vous... Sans doute... mais troublant, surtout maintenant que vous n'ignorez pas que François Casteldieu est, sur les bords du Wallenstadt, aussi inconnu que la ville de Shafensen...»

Je n'arrivais pas à réaliser l'atroce vérité. Je restais sans voix... Heureusement, car Jacques eut le temps de conclure:

— Ne vous exclamez pas, surtout, ma

petite José! Il ne faut pas qu'on entende.

J'eus un «Oh!» rauque qui traduisait mieux mon émoi que les protestations les plus véhémentes. Je devais être très pâle. Mes oreilles bourdonnaient, un cent d'aiguilles perçaient le bout des gants que je n'avais pas quittés et je regardais sans voir se former sur mon chocolat refroidi une épaisse couche de crème ridée que je ne «réalise» qu'à présent... une crème ridée comme mon âme soudain éveillée.

Horreur! un espion!

Mes pensées en tumulte me cognaient aux tempes et au coeur... Pensées contradictoires dont une fulgurait...

«Et si ce n'était pas vrai?»

Brusquement, il me vint à l'idée qu'il fallait absolument limiter mes manifestations, aussi discrètes fussent-elles, pour que Jacques ne soupçonnât rien, car Isabelle n'avait pas dû lui dire... oh! sûrement Isabelle ne lui avait pas dit que ce François... de cauchemar... et de rêve, me tenait si fort au coeur! Isabelle était trop délicate pour...

Je tentais de me ressaisir d'un violent effort quand Jacques me dit, très simplement:

— Finissez de goûter, petite cousine, je vous dirai par la suite ce qu'il convient de faire et ce que nous attendons de vous.

Ah! quelle délivrance! Isabelle n'avait rien dit... Sans quoi, Jacques n'eût pas parlé ainsi!

Je parvins enfin à me «défiger». Je pus remuer les doigts et, en tremblant, porter ma tasse à mes lèvres.

Il y eut un brouhaha. Des clients entrèrent, s'installèrent.

— Accepterez-vous une glace tout de suite, Joselyne, ou attendrons-nous Isa?

— Attendons Isa, dis-je.

Un peu remise, je me risquai à «renouer» le plus naturellement que je pus la conversation interrompue:

— C'est effrayant! Qui eût pu penser à une chose pareille?

— Hélas! Le deuxième bureau en voit bien d'autres et j'ai l'impression que, bientôt, tout le monde verra pire. Mais il y a maintenant trop d'oreilles. Chut! Je n'ai pas voulu parler à la maison à cause d'Annick, trop fille d'Eve, toujours aux écoutes et qui pourrait mal comprendre. Ici, jusqu'à cette heure, c'était désert, je le savais. Maintenant...

Il avait dit les dernières phrases à voix très basse. Isabelle entra juste à ce moment.

Elle s'installa gaiement, commanda une tasse de thé, et se tournant vers moi:

— Tu es au courant? Tu as compris?

— Hélas!

Ce fut tout ce que je pus dire. Jacques orientait déjà la conversation vers des sujets plus frivoles...

Nous sommes rentrés Boulevard Saint-Germain en taxi. Jacques nous quitta très vite pour des questions de service.

Quand nous fûmes seules, Isabelle, très affectueuse, m'embrassa et dit:

— Ma pauvre chérie!... Tu as compris? Tu as compris pourquoi je l'ai laissé croire à des accordailles? Pourquoi je ne l'épouserai jamais? Pourquoi je n'ai pu tout te dire?... Tu ne l'aimais pas vraiment, dis?

J'ai rougi, et simplement j'ai demandé:

— Et toi?

Elle est restée quelques minutes silencieuse et, très doucement, a murmuré:

— Qu'est-ce qu'aimer? Il est attirant... étrangement. Pourquoi ne t'avouerais-je pas qu'il m'a troublée et que j'ai dû lutter... Mais je n'aimerai jamais qui je ne peux estimer. Ne me crois pas si différente de toi.

D'un élan, je lui sautai au cou. Puis:
— Tu l'as reconnu tout de suite?

Elle hésita un peu et finit par avouer:

— Non... Lord Godcastle était blond... Et pourtant, je n'ai jamais douté, depuis le jour où brusquement j'ai vu clair...

— C'est-à-dire?

— Le 11 Avril, en haut de la tour du château Saint-Etienne...

— Et si ce n'était pas vrai?

— Pourquoi la ville de Schafensen est-elle un mythe et le nom de François Casteldieu inconnu?

Je n'ai pas répondu. Que dire?

Sans aucune preuve, j'aurais eu, de même, la certitude odieuse que mon coeur s'était fourvoyé.

Nous n'avons plus rien dit. Une pendulette Louis XVI grignota quarante minutes sans mesure, et la vieille Annick vint annoncer que « Mademoiselle était servie » juste comme tinta le téléphone. Le capitaine Kervillys, au bout du fil, s'excusa de ne pas dîner avec nous et nous apprit que M. Casteldieu lui demandait un rendez-vous pour le lendemain.

— J'aurai, dit-il, quelques instructions à vous donner, à Joselyne surtout.

Je me suis couchée très tôt et je n'ai pas dormi une heure. A demi consciente, je regardais ricaner un visage trop beau et briller d'étranges prunelles vertes...

Maintenant, j'écris en attendant Jacques et ses instructions. Il est onze heures. C'est au déjeuner qu'il parlera...

Que va-t-il me demander?

Vais-je le revoir?

Je l'ai revu. Il est parti.

C'était bien un espion...

Je voudrais mourir...

Je ne suis pas morte. Je ne désire plus mourir. Je ne désire pas vivre non plus.

Je ne suis qu'une épave au fil de la vie...

Mon Curé prétend que je me remettrais un jour de cette épreuve à nulle autre pareille.

Je sais bien que ce n'est pas vrai, que Marie-Jo l'ancienne est morte, Marie-Jo la nouvelle aussi. De leur rencontre inattendue est né qui?

Le sais-je?...

Grand-mère me répète:

— Comme tu es changée! Décidément « leur » Paris est toxique! Isabelle aussi est changée, mais, elle, c'est à son avantage. Elle ne s'intéressait à rien, ici, maintenant, elle s'intéresse à tout! Toi, c'est le contraire!

— C'est à croire, dit Isa, que nous avons échangé nos âmes!

— Un peu... Après tout, c'est peut-être un bien...

Et grand-mère, de nouveau, s'affaire à ces mille riens qui font la trame de son existence.

Mon Curé, lui... mon Curé sait tout. A lui seul, j'ai ouvert mon coeur et confié mon journal.

Quand je l'ai revu, le lendemain de notre retour, il m'a ouvert les bras et m'a dit:

— Parie, ma petite enfant. Parle... si tu veux.

Et j'ai parlé.

Nous sommes allés très loin, dans le Bois des Fades que j'aime, et pour mon vieux maître j'ai évoqué ces heures si pénibles où j'ai « servi » moi aussi, de cette façon odieuse — et sublime! — qui consiste à tromper un trompeur.

Un trompeur: lui.

Le capitaine Kervillys en avait décidé ainsi: Marie-Jo, sa timide cousine provinciale, devait seule paraître devant François Casteldieu. J'avais des instructions très précises.

Je garderai toute ma vie le souvenir de ce salon parisien de grâce désuète un peu fanée.

Un rayon de soleil jouait à cache-cache sur un Gallé où mouraient des oeilletons grenat sombre. Par une fenêtre entrouverte, entraient les bruits du Boulevard. Assise devant un vieux clavecin fragile, je pianotais distraitemment la sonate en la à variations de Mozart... mi, fa mi, mi mi si...

Ces quelques notes évocatrices d'un passé en dentelles et brocarts resteront à jamais liées en mes rêves à ce regard vert si troublant qui m'enveloppa dès que la vieille Annick l'eut introduit.

Mes yeux allèrent de ces prunelles attirantes à quelques papiers éparés sur le petit bureau Louis XV. Et, comme j'en avais reçu l'ordre, je me précipitai vers les papiers que je feignis de dissimuler sous un large sous-main, mise-en-scène d'une tragédie où je devais jouer un rôle si bref... et si douloureux!

— On me dit, Mademoiselle, que le capitaine Kervillys n'est pas encore rentré et que Mlle Isabelle est absente, mais je suis bien heureux en les attendant, de pouvoir vous présenter mes hommages.

Je m'étais assez ressaisie pour répondre à peu près naturellement:

— Croyez, Monsieur, que j'ai moi-même beaucoup de plaisir à vous revoir.

C'était si vrai!... Si vrai, en dépit de la voix glacée qui s'appliquait à répéter en moi:

« Un espion! Un espion! »

Quelle joie m'eût inondée si une preuve péremptoire m'était brusquement apparue qui me permit de crier à cette voix:

« Mensonge! »

Le scénario se déroula comme l'avait prévu mon cousin. Lorsque j'eus, d'un geste, offert un fauteuil à François Casteldieu et que nous fûmes assis l'un en face de l'autre, il entama, avec nature, une conversation banale et cependant « unique » — et pour cause!

Il est plus simple de noter ici, comme en une pièce de théâtre, les répliques qui tissèrent « l'apparence » de cette heure cruelle. Elles sont en moi aussi nettes que si j'eusse été simplement un appareil enregistreur.

Les voilà. Il me semble entendre encore et ma voix et la sienne en cet étrange duo où l'essentiel n'était pas dit:

Lui. — Est-ce votre premier voyage à Paris, Mademoiselle Joselyne? Quelle impression en avez-vous?

Moi. — Je n'avais jamais vu Paris. Je reste éblouie. Je connais Bordeaux, Lyon, quelques autres villes secondaires... Rien de comparable. Ici les pierres parlent. Paris est plus qu'une ville.

Lui. — Oui, c'est une âme. Une âme avec ses grandeurs, ses faiblesses, ses vices, ses vertus... Une âme un peu frivole qu'on aimerait guider vers les hauteurs...

Moi. — Ne croyez-vous pas qu'en tentant de « hausser » l'âme de Paris, on ne lui enlèverait de la grâce et du naturel? Paris moins frivole, serait-ce Paris? Sa frivolité n'est qu'une apparence.

Lui. — Vous avez raison sans doute, et c'est votre jeunesse qui raisonne le mieux. Je suis un fervent de Paris et voudrais le voir parfait.

Moi. — Simplement vous avez été élevé hors de France.

J'avais dit cela sans songer à rien, ayant oublié à la fois son identité vraie et peut-être mon émoi, entraînée dans une conversation d'abord nécessaire, devenue naturelle et irrésistible un peu. Un éclair coupant des yeux si beaux me ramena en moi-même.

Un éclair...

Puis, les prunelles charmeuses se firent très douces tandis qu'il affirmait:

— Hors de France... mais imprégné de cette idée essentielle dont s'accroche si bien l'âme ancestrale qui vit en moi, que la France est ma seconde patrie... Vous savez bien: Chaque homme en a deux. Et les Suisses sont Français de coeur.

Et rompant les chiens:

— Dites-moi comment, vous, si éprise des beautés agrestes, goûtez-vous si intensément les grâces citadines?

Moi. — Mettons que mon Cantal aux monts bleus est une des images de Dieu. Paris est l'expression la plus heureuse des beautés créées par l'homme. L'amour de Dieu n'a jamais nui à l'amour du prochain, au contraire.

Un silence. Le regard vert, cette fois, s'est égaré vers le bureau. La conversation un peu pédante se prolongeait trop. Il la ramena à des confidences plus personnelles, plus immédiates:

— Mademoiselle Isabelle est presque Parisienne, elle; quant au capitaine, il a, je crois, toujours résidé ici.

— En grande partie.

Un silence encore.

Un malaise grandissait en moi; mais j'avais pour mission d'être naturelle et d'attendre.

Lui. — Vous êtes pour longtemps à Paris?

Moi. — Quelques jours encore. Tout dépendra de ma cousine. Et vous, Monsieur, vous recevra-t-on bientôt dans le Cantal?

Lui, brusquement mélancolique. — Je ne sais pas, je ne sais même pas si j'y reviendrai; pour moi aussi, tout dépend de... ce que je remporterai d'ici.

A cette réponse ambiguë, je me sentis frémir. A quoi faisait-il allusion? Au coeur d'Isa ou à quelque chose de plus secret?

Il me parut soudain plus lointain. Je ne le regardais pas et cependant, je voyais, je sentais ses yeux fixés toujours sur les papiers éparés sur lesquels se distinguaient très nettement les entêtes militaires d'où se détachaient en lettres majuscules, les mots: ETAT-MAJOR.

Et, discrètement, je me levai et me dirigeai vers la porte, je lui dis:

— Excusez-moi, mais il me semble extraordinaire que ni ma cousine, ni mon cousin ne soient rentrés. Je vais voir.

Je disparus par la porte donnant sur le vestibule, vivement je traversai le petit salon attenant au grand et me précipitai vers la chambre d'Isabelle qui communique avec le salon par une porte condamnée dont les glaces bisautées sont voilées d'une étamine opaque. Derrière cette porte, par une fente imperceptible des rideaux tendus, persiennes closes pour qu'on ne puisse distinguer son ombre, Isabelle se tenait aux aguets.

Elle fit un geste impératif. Je m'immobilisai, comprimant instinctivement de mes mains jointes mon coeur insupportable qui battait la chamade.

Puis, doucement, j'approchai, moi aussi, et je vis...

Durant quelques secondes, François Casteldieu, aussi inerte qu'une statue

COUPABLE ou NON-COUPABLE ?

CHRONIQUE JUDICIAIRE

par ROBERT MILLET, B.A.



L'individu trouvé sur les lieux d'un cambriolage avec effraction peut-il bénéficier d'un doute et être acquitté ?

Peu après dix heures, le soir. Un individu a rencontré un ami. Celui-ci invite le premier à l'accompagner. Il doit aller chez un parent quérir du bois de chauffage.

Parvenu près d'un clos de bois, le second individu entraîne le premier dans la ruelle et le prie de l'attendre là. Il a préféré, explique-t-il, entrer chez son parent par la porte arrière, afin de ne pas salir la maison avec ses pieds.

Alors que le second individu est encore absent, la police survient tout à coup et arrête celui qui attendait dans la ruelle. Le second individu a attiré l'attention du propriétaire, alors qu'il venait de pénétrer par effraction dans la cour à bois. Le propriétaire a immédiatement alerté la police. Le second individu a été arrêté sur les lieux mêmes de son méfait. La police a également cueilli celui qui attendait dans la ruelle.

Les deux suspects sont alors accusés de vol avec effraction. Le second individu, celui qui a été surpris dans le clos de bois, admet sa culpabilité et est condamné.

L'autre accusé a protesté de son innocence. Il a déposé en Cour pour affirmer qu'il ne connaissait rien des projets de son compagnon et n'avait nullement l'intention de participer à un vol. Le condamné affirme la même chose.

L'accusé est-il COUPABLE ou NON de vol par effraction ?

NON-COUPABLE! a décidé le Président du Tribunal dans un jugement rendu à Montréal, aux Sessions de la Paix, en date du 24 janvier 1956. Il convenait dans ce cas d'accorder le bénéfice du doute à l'accusé.

"Maman, qu'est-ce que les chaussures Sisman ont de particulier?"



"Eh bien, mon petit, dans six semaines, tes pieds peuvent être plus grands de toute une pointure. Il te faut des souliers qui donnent pleine liberté à tes pieds. Et les chaussures Sisman sont étudiées de façon à fournir la liberté et le soutien nécessaires aux pieds en croissance."

"Est-ce que c'est pour ça que les Sisman sont il confortables?"

"C'est une des raisons... il y en a d'autres... Les chaussures Sisman, par exemple, sont fabriquées de façon scientifique de matériaux de la plus haute qualité."

"Pourquoi sont-ils fabriqués de façon scientifique?"

"C'est pour protéger les pieds en croissance, pour fournir un redressement parfait et pour assurer un développement naturel pendant des années à venir."



Sisman
LA CHAUSSURE POUR LES JEUNES

T. Sisman Shoe Co., Ltd.
Aurora, Ontario

de bronze, resta à la place où je l'avais laissé, puis, après un regard circulaire en apparence indifférent, il se leva, examina la pièce, se pencha sur deux tableaux, se rapprochant de plus en plus du bureau.

Rassuré sans doute par le silence absolu, il se risqua à feuilleter les papiers, mais, dans la crainte d'être surpris, il le fit, tendu tout entier vers une reproduction de « l'indifférent » de Watteau, placée en face de lui. La position de son visage pouvait très bien donner le change, mais ses yeux baissés guidaient les gestes de ses mains, l'une négligemment posée sur le buvard, l'autre tirant doucement la feuille blanche qui dépassait.

Le silence, de plus en plus dense, le convainquit sans doute qu'il pouvait servir le tout pour le tout.

Très vite, presque fiévreusement, il feuilleta tout à fait, eut un tressaillement, subtilisa une feuille qu'il glissa sans même la plier dans la poche de son veston, remit le reste en place et, très naturellement, s'approcha de la fenêtre et parut regarder le Boulevard. Non moins naturellement, il jeta un coup d'oeil à son poignet, reprit avec un soupir sa place dans le fauteuil qu'il avait quitté et dont il tambourina le bras sculpté de ses doigts impatients gantés de fauve.

Isabelle et moi, sans bouger, échangeâmes un regard, et je sentis deux larmes brûler mes paupières et couler lentement sur mes joues soudain blêmes.

Ma cousine saisit ma main, qu'elle serra sans un mot...

M. le Curé, qui avait écouté jusque là mon récit sans l'interrompre, me dit :

— Tout cela était évidemment de faux documents ; néanmoins, ils ne se méfient pas assez, ces espions ! Il est

probable qu'à l'accoutumée, un capitaine d'Etat-Major ne laisse pas ainsi traîner dans un salon des papiers importants...

— Il peut bien une fois par hasard travailler chez lui... Moi, je ne sais pas... Enfin ! le stratagème a réussi... si l'on peut dire !...

— Comment était-il lorsque tu revins à lui ?

— Je n'eus pas besoin d'y revenir. Comme convenu, ce fut Jacques qui parut. Et nous avons pu entendre leur conversation.

En termes émus, François Casteldieu parla de l'impression profonde qu'il gardait d'Isabelle. Sans s'avancer à parler mariage, il demanda à Jacques d'être son allié. Jacques promit de parler à sa soeur sérieusement et l'éventuel fiancé dit alors qu'il reviendrait le soir même...

— Et il n'est pas revenu ?

— Mais si, il est revenu... Isabelle l'a reçu, et Jacques, en rangeant ses papiers, a retrouvé la pièce volée un peu froissée, mais intacte. On avait trouvé le moyen de la remettre en place après l'avoir copiée, sans doute.

« Comme je m'en étonnais, Jacques m'a dit :

— Ce n'est pas tout à fait cela qu'il cherchait. C'est pour cela qu'il prolonge le jeu. Cela ne me contrarie pas, du reste. Nous prolongerons du même coup la comédie des accordailles. Ce qui ne vous obligera du reste pas à rester à Paris. Au contraire, par lettre, le rôle sera plus facile à jouer.

« Ce qu'il voulait, c'est m'approcher. Maintenant que je l'ai démasqué, tout ira. En apparence, je le traiterai en fiancé éventuel de ma soeur, en réalité... Tel est pris qui croyait prendre. Il se croit si bien caché ! Il a même changé sa teinte de cheveux. Lord Godcastle était blond... Il pense que je

ne l'ai pas reconnu... Et il est tant de sosies de par le monde !

J'ai dit à Jacques :

— Mais que suis-je venue faire là, moi ? Isa eût aussi bien suffi...

Et c'est Isa qui m'a répondu :

— Il était nécessaire que tu fusses convaincue.

...Voilà, Monsieur le Curé. C'est tout...

— Et c'est assez, ma pauvre enfant ! Mon vieux maître a soupiré et conclu :

— Je te sais courageuse. Tourne la page et oublie...

— Comme c'est simple à dire ! Qu'entendez-vous par oublier, du reste ? Oublier quoi ? Lui ? Ah ! certes ! Et de quel coeur j'oublie l'espion qui a osé prendre la figure de mon rêve ! Mais mon rêve lui-même ? Nul ne pourra l'incarner après semblable aventure ! Satan est fort quand il sait charmer... Quelque chose est mort, Monsieur le Curé !

— Laisse couler le temps. Plus tard, tu sauras qu'il est le plus grand guérisseur. A ton âge, on l'ignore. Je devrais peut-être te parler plus fortement, au nom de Dieu, qui permet toutes choses. Mais Dieu connaît son heure...

Il soupira.

— Quelle histoire ! Du vrai mauvais roman ! L'espionnage !... C'est à peine si j'y croyais. Vois-tu, Joselyne, dans nos campagnes la vie est si calme que tout nous semble mélodrame...

— Ce n'est pas du mélo, Monsieur le Curé, c'est du drame pur. Osez donc regarder la vérité en face ! Marie-José d'Arteuse éprise d'un espion ! D'un Allemand ! Quelle horreur ! Ah ! comment expier ?

— Tu n'as pas à expier ! Tu n'es coupable que d'un emblement inconscient. Le mal serait que, connaissant

l'horreur de cet amour, tu l'entretins.

A l'orée du bois des Fades, sous les monts bleus si purs dans l'été lumineux... une brise légère passait, impalpable et parfumée, des clarines proches tintinnabulaient.

— C'est le Cantal qui chante, dis-je.

Et « mon » Curé gravement :

— C'est la France !...

Isabelle Kervillys à Geneviève Métissier.

28 Juillet 1939.

Gina chère,

Non, il ne m'est pas possible de vous donner des détails par lettre. A voir votre curiosité tellement excitée, à bon droit, je le reconnais, j'ai vivement regretté de vous avoir tenue au courant des événements peu ordinaires qui se sont déroulés secrètement depuis mon arrivée en Auvergne.

J'espérais vous voir à Paris et, justement vous veniez d'en partir. Nous n'y sommes restées, d'ailleurs, que quinze jours. J'ai trouvé néanmoins une solution qui satisfera à la fois votre impatience et le grand désir que j'ai de vous voir. J'ai demandé à tante Régine si cela la contrarierait que je fasse venir une amie, elle m'a affirmé qu'au contraire elle serait bien heureuse de me faire ce plaisir. Considérez donc la présente lettre comme une invitation à partir du 15 Août (les réparations seront finies) et annoncez-vous vite, vous avez juste le temps de prendre quelques dispositions.

Pour que vous ne soyez pas trop dépaysée à l'arrivée, voici un tableau de la situation au château de Blauzac, ces derniers temps :

L'Eglantine et l'Orchidée fusionnent très tendrement, elles n'ont plus rien de caché l'une pour l'autre.

Isabelle Kervillys est « officieusement » en « instance de fiançailles » avec François Casteldieu (dont je vous ai fait le portrait).

Jean-Claude de Saint-Géran est très mélancolique parce que Joselyne d'Arteuse n'arrive décidément pas à voir autre chose en lui qu'un ami d'enfance, et Isabelle Kervillys, amicalement, tente de le reconforter et de consoler Joselyne qui frôle la neurasthénie, tant elle se désole d'être elle-même!

« Notre » Curé apporte le plus souvent possible son rayonnement et sa sainteté à tous, à Marie-José surtout, dont la santé l'inquiète.

Mme d'Arteuse virevolte en tous sens. Olivier Le Heurloup, silencieux et ironique, surveille tout, enregistre tout, soupire ou sourit.

Le comte de Saint-Géran surgit parfois, un rouleau de musique à la main et découvre un baïleiro jusque dans un bruit de moteur, et enfin, Jacques Kervillys, capitaine d'Etat-Major, s'annonce pour la mi-Août.

Faites-en autant, Gina très chère, je vous en prie.

Très affectueusement vôtre,

ISA.

Jean-Claude de Saint-Géran au Docteur Castaing. (Fragment)

2 Août 1939.

...J'avais promis de te tenir au courant, mais que pourrais-je te dire? Je n'ai rien su de précis sur le séjour à Paris. Joselyne est triste à faire peur, mais énergique et fière, elle s'efforce de n'en rien laisser paraître. Ce François maudit a disparu de la circulation, on n'en parle pas plus que s'il n'avait jamais existé, cependant Isabelle Kervillys est en correspondance avec lui. Mme d'Arteuse m'a dit, l'autre jour, qu'il y a eu demande en mariage, mais qu'il ne fallait rien ébruiter avant que sa soeur en ait connaissance. J'ai failli lui faire part des remarques et des renseignements que tu m'as donnés, car enfin, Isabelle est charmante et il serait bien dommage qu'elle se fourvoyât à ce point! Heureusement, j'ai préféré tenir ma langue et j'en ai parlé à l'abbé Gerlys, qui m'a dit:

— Ne vous mêlez de rien avant que le Capitaine Kervillys, qui est au courant, nous ait donné des instructions. Et pour ce qui vous occupe personnellement, laissez faire le temps... et Dieu.

A quoi j'ai répondu un peu vivement:

— Eh! Monsieur le Curé! Il est recommandé de s'aider soi-même pour que le Ciel vous aide.

Il m'a regardé avec douceur et a murmuré:

— Mon pauvre enfant! Vous vous aidez mieux en n'agissant pas encore. Je ne vous demande qu'un peu de patience.

Hélas!... C'est la patience qui me manque le plus...

Isabelle Kervillys au capitaine Jacques Kervillys, son frère.

Blauzac, le 14 Août 1939.

Frère Jacques,

Je ne peux pas attendre ton arrivée pour te donner connaissance du mot ci-joint... Est-ce que je rêve? Arrive vite.

Je ne sais plus...

Je n'ai pas le temps de t'écrire plus longuement. Joselyne va bien.

Affectueux baisers,

ISA.

P.S.— Si tu ne viens pas tout de suite, donne-moi ton avis, je t'en supplie.

Lettre jointe à celle d'Isabelle.

Impossible de vous écrire à loisir, Isabelle, ma trop chère, je suis très pris par des courses indispensables, dont une, surtout, me tient à coeur. J'ai fait hier connaissance de lord Godcastle, un très sympathique gentleman, qui m'a dit vous connaître un peu. Chose curieuse, il me ressemble en blond. Il doit me conter ce soir un séjour qu'il fit en Allemagne, où il vous a rencontrés, Jacques et vous.

Je vous répéterai fidèlement notre conversation.

Respectueusement et fidèlement vôtre,

FRANÇOIS.

Le Capitaine Jacques Kervillys à Isabelle Kervillys, sa soeur.

20 Août 1939.

Ma petite Isa,

Je crois pouvoir affirmer que je n'irai pas à Blauzac. Il se passe des choses extrêmement graves et, à l'heure où tu recevras cette lettre, la rumeur publique t'aura sans doute renseignée.

J'ai reçu, moi aussi, une lettre extrêmement troublante dont je te mets une copie.

Qu'est-ce à dire? Tactique suprême d'un as en fourberie? Erreur de notre part en dépit des apparences? L'avenir, un avenir proche, nous l'apprendra...

Je ne suis pas sans courage, certes, mais ma jeunesse éperdue se débat ce soir...

Ce que je t'écris est indigne d'un soldat. Brûle ce mot. Reste en Auvergne, surtout. Je télégraphie à grand-mère de ne quitter l'Angleterre sous aucun prétexte.

Au revoir, Isa... Peut-être à Dieu... mais c'est toujours un « au revoir » dans ce monde ou dans l'autre...

Frère JACQUES.

P.S.— Donne de ma part le mot ci-joint à Joselyne. Je ne m'adresserai à sa grand-mère que plus tard... si sa réponse m'est favorable. J'enverrai mon adresse le plus tôt possible.

Copie de la lettre de François Casteldieu au capitaine Kervillys, adressée à Isabelle.

... Jacques, à l'heure qui va sonner, faites-moi la grâce de vous traiter comme le frère que vous serez un jour, je l'espère.

Hélas!... Quand, ce jour?

Je pars demain rejoindre le régiment où je vais servir ma vraie Patrie. Je ne suis pas Suisse en réalité; comme vous, je sers en secret, mais je n'ai pas porté l'uniforme jusqu'à présent. Je le porterai désormais, quelque part... dans l'Est.

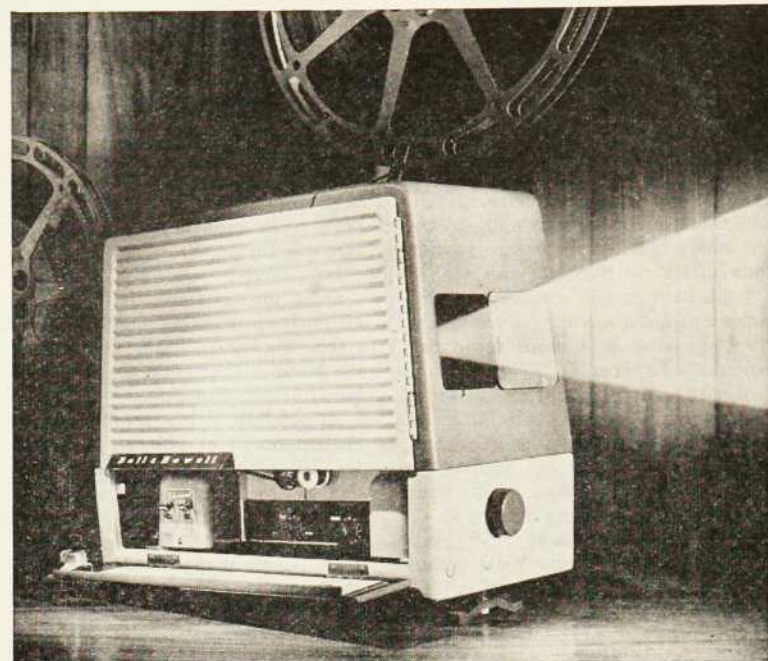
Excusez-moi de n'avoir pas parlé plus tôt, vous êtes mieux placé que quiconque pour savoir que la plus grande discrétion vous est recommandée.

J'écirai à Isabelle dès que je pourrai lui donner une adresse.

Au revoir, Jacques, en des temps meilleurs.

Que vive, forte et grande, notre Patrie, la seule, la Patrie Universelle et Eternelle!

François CASTELDIEU.



Remarquez les lignes profilées, pratiques du nouveau Filmosound 135 Bell & Howell

LE PROJECTEUR AVEC SAPHIRS pour une plus longue durée

Tous les projecteurs Filmosound ont des saphirs pour protéger les pièces mobiles délicates. Par conséquent, ces pièces durent quatre fois plus longtemps que celles d'autres projecteurs cinématographiques. Et le Filmosound est fait exactement suivant vos besoins avec des accessoires spéciaux et le haut-parleur que vous préférez — avec ou sans amplificateur.

Si vous désirez faire des enregistrements sonores directement sur le film, il y a le modèle Filmosound pour enregistrement magnétique — idéal pour l'entraînement industriel.

L'expérience mène à BELL & HOWELL

BELL & HOWELL CANADA LTD.

88 INDUSTRY STREET

TORONTO 15, ONTARIO

FABRICATION CANADIENNE PAR DES CANADIENS

Etes-vous déprimée? Nerveuse? Sans énergie?

Si vous manquez de vigueur; si vous êtes fatiguée et irritable; si vos nerfs et vos muscles ainsi que les tissus de votre corps n'ont pas le soutien qui devrait leur être fourni par le bon fonctionnement du système, vous avez besoin d'un tonique tel que mon SANO «A» qui contient les ingrédients reconnus par leurs valeurs toniques dans de telles conditions.

LES TABLETTES SANO "A"

Avec l'usage du bienfaisant tonique SANO «A», votre digestion devient plus facile, votre repos est plus réparateur et une meilleure détente s'opère dans vos nerfs et vos muscles. Votre appétit devient meilleur et l'assimilation des aliments se faisant mieux, votre santé et votre vigueur devraient s'améliorer. Un envoi de cinq sous suffit pour recevoir un échantillon de nos tablettes SANO «A».

Correspondance strictement confidentielle.

LES PRODUITS SANO Enrg.,

(pour le Canada seulement)

Mme CLAIRE LUCE,

Case postale 1281 (Place d'Armes), Montréal, P. Q.

Ci-inclus 5c pour échantillon des Tablettes SANO "A"

Ecrivez lisiblement ci-dessous:

Votre nom.....

Votre adresse.....

Ville..... Prov.....

Lettre de Jacques à Joselyne, transmise à celle-ci par Isabelle.

Joselyne, je ne vous aurais pas écrit encore, si l'heure n'était si grave, mais il me semble que dans les circonstances actuelles, me taire serait une faute.

Depuis que nous avons oeuvré ensemble, je ne peux oublier vos yeux tendres et votre clair sourire. Notre cousinage est assez lointain pour n'être pas un obstacle à ce rêve que je fais de vous offrir de partager ma vie, si Dieu veut bien me la conserver dans les dures années qui vont suivre. J'aurais tant de courage si vous me disiez seulement : « Espérez ».

M'autorisez-vous à parler à tante Régine ? Je sais qu'elle avait fait pour vous des projets à lointaine échéance, mais je sais aussi que ces projets ne vous enthousiasment pas, c'est pour cela que j'ose « tenter ma chance »...

Mon Dieu ! j'avais tant rêvé vous revoir ces jours-ci, et me voilà réduit à confier au papier ce rêve qui m'illumine et me transfigure.

Ma Joselyne, si je meurs, je vous aurai, au moins, par ce possessif impérieux, faites mienne en un songe d'une seconde ! Ma Joselyne, je vous aime et j'attends en tremblant votre verdict. S'il est ce que je souhaite, je suis sûr que je reviendrai... Et s'il ne l'est pas, qu'importera la vie ?...

Pardonnez-moi. Je suis ce soir un peu fou... d'angoisse... et d'espoir.

Votre

JACQUES.

Isabelle au capitaine Kervillys, Etat-Major, S.P. 175.

5 septembre 1939.

Frère Jacques,

Je reçois ce matin seulement ton adresse.

Donc, c'est fait. Nous sommes en guerre. Que Dieu nous protège tous et que vive la France !

Joselyne te fait dire d'espérer, c'est moi qui lui ai conseillé d'attendre pour te répondre, c'est une petite fille en tutelle encore que bouleversent depuis quelques mois des sentiments trop forts pour son âme ingénue. Elle a pleuré d'émoi en te lisant, sur mon épaule, en gémissant :

— Jacques, Jacques ! Est-il possible ! Oh ! ce serait si bon d'être protégée par lui... de la vie... de moi-même...

Tu le vois, espère... Pour l'instant, elle n'aspire qu'à être protégée, mais elle serait heureuse que ce soit par toi. L'idée de Jean-Claude ne lui vient même pas... Pauvre Jean-Claude, si touchant ! Il y a des heures où j'aimerais le consoler. Il est parti, lui aussi. Tous les hommes sont partis.

Je n'ai pas montré à Joselyne la lettre de François Casteldieu. J'attends la suite... non sans trouble.

Si c'est bien là le fameux espion, quel cynisme ! Mais si ce n'est pas lui ?...

Enfin ! nous avons vu pourtant !... Mais s'il n'est pas coupable de la façon que nous croyons !... Dans quel jeu dangereux me suis-je engagée là !

Je m'applique à ne penser qu'à toi, à Jean-Claude et au grand « tout » anonyme qui oeuvre pour nous... quelle part en France.

Courage et espoir, mon Grand.

ISA.

Journal de Joselyne.

25 Septembre 1939.

Est-ce un point final que je viens mettre à ce journal ? Qu'y écrirais-je désormais qui ne soit décevant ? J'ai tant besoin de mon courage !

La guerre a fondu sur nous comme une malédiction. Ici, nous y croyons mal encore.

Ah ! ce vendredi 1er septembre !... Un siècle pèse sur nous depuis.

Depuis plusieurs jours, nous l'attendions. On la sentait flotter, inéluçable, fatale, comme si elle venait de Dieu !

Elle ne vient que des hommes, pourtant, mais Dieu la permet comme Il permet le mal dont elle est la plus terrible forme.

La guerre !

C'est moi qui ai cueilli la nouvelle au poste de radio ! J'étais seule dans le salon. J'ai glané quelques mots :

« Mobilisation générale », troupes allemandes en Pologne...

Et soudain, il m'a semblé avoir franchi un océan et voir au loin disparaître les côtes fleuries d'une île heureuse.

Nous partions, nous étions partis dans la tempête...

Et pourtant, au fond de chacun, gîtait un espoir. Qui donc avait dit vingt-cinq ans plus tôt : « La mobilisation n'est pas la guerre ». Et, l'an dernier, les mobilisés ne sont-ils pas revenus ?

Mais oncle Oli, le comte, M. le Curé, tous ceux qui ont « fait 14 », répétaient à satiété :

— Ce n'est pas la même chose... Il fallait en arriver là !

Cependant, aujourd'hui ressemble à hier, rien ne semble changé au château. On n'y voit plus Jean-Claude et c'est tout.

Jean-Claude !... Il m'a dit simplement :

— Pense à moi, Mie-Jo chérie, et prie pour moi, il me semble que ta prière me préservera.

Puis, il m'a embrassée comme une soeur.

Il a été presque aussi ému avec Isabelle.

Ces quelques jours d'angoisse, le secret qui nous lie, ont cimenté une telle affection entre ma cousine et moi que je n'imagine pas la vie sans elle.

Elle est encore ici pour longtemps, ne songe plus à s'ennuyer. L'orchidée est complètement acclimatée dans le terrain sauvage de l'églantine. Nous sommes toujours ensemble.

Serai-je un jour sa soeur ?

Jacques m'aime.

J'ai été si bouleversée à cette incroyable découverte que j'ai éclaté en sanglots.

Ma première pensée a été :

— Comme ce serait bon d'être protégée par lui !...

Mais très vite, j'ai réagi :

— Ah ! dis-je, je ne suis pas digne de lui, je ne suis digne de personne, et je ne pourrai plus jamais aimer...

Isabelle a eu un petit sourire mélancolique que je n'ai « réalisé » qu'après coup.

— On est toujours digne d'aimer, a-t-elle dit, quand on est loyal et sincère. Le coeur peut, hélas ! se fourvoyer sans, pour cela, démériter. Laisse couler le temps... Et, toutes les deux, remettons l'amour à plus tard... après la guerre.

— Après la guerre... J'ai l'impression que nous serons vieilles...

Car, depuis ce jour de Septembre où la paix s'est effacée dans l'Autrefois, il semble à chacun qu'il porte le poids de l'Eternité... Jacques... Jean-Claude...

Et, derrière eux, la silhouette d'une ombre, belle comme Satan, attirante et odieuse, un visage d'homme trop beau, où flambent des yeux verts comme un espoir défendu...

Les yeux d'un Allemand !...

Non ! Oh ! non !...

Mon Dieu, venez à mon secours !

Très courte lettre recommandée du capitaine Kervillys à Isabelle, sa soeur.

3 Octobre 1939.

Le lieutenant François Casteldieu, enregistré né à Strasbourg, sert dans le Ne Régiment d'Infanterie française depuis le 20 septembre.

Pas d'imprudences ! N'écris pas ! Attends ! Rien à Joselyne.

Tout va pour l'instant.

JACQUES.

Une carte postale parvenue à Blauzac le 20 Octobre 1939.

Ma chère Isabelle,

Affecté au Ne R. I. Je n'ai que le temps de vous assurer de la fidélité de mon attachement.

Je pense à vous.

FRANÇOIS.

DEUXIEME PARTIE

« OUI, Monsieur le Curé, Jean Vézol, Louis Farnier et Pierronnel de la ferme sont menacés par le S. T. O. Demandez à Joselyne ! Dans le village, il n'y a que ces trois de la classe 41, mais ailleurs ! Et le Maréchal qui ne bouge pas ! Après deux ans d'armistice « dans l'honneur et la dignité... », nous en sommes là !

— Bel honneur et belle dignité !

Olivier Le Heurloup ayant ainsi manifesté son opinion que nul n'ignore, car il ne la cache guère, sort du salon en grogmelant.

Mme d'Arteuse, d'un mouvement familier, hausse les épaules et prend à témoin de sa patience M. le curé Gerlys, bien habitué à ses mimiques.

On est au 8 Novembre 1942. Trois ans ont passé sans beaucoup modifier leurs visages, qui paraissent figés en une vieillisse sereine.

Pourtant, ce furent trois ans terribles...

1939... 1942...

Il y eut la « drôle de guerre », où seuls les Polonais se sont battus en désespérés. Puis, il y eut Mai-Juin 1940, la « guerre éclair » fulgurante qui jucha Hitler triomphant sur un pavois de lauriers.

Et depuis, la France pillée, exsangue, prête ses flancs au martèlement des bottes teutoniques. Par un raffinement spécial, les vainqueurs l'ont coupée en deux. Il y a la zone occupée avec Paris et la zone dite « libre » où la présence occulte de l'ennemi crée une telle atmosphère de suspicion qu'on y respire aussi mal que dans l'autre. N'empêche que les Allemands sont parvenus à leurs fins et que les Français du Nord s'aigrissent en songeant à la relative liberté des Français du Sud.

Vichy, capitale de cette France sois-disant libre, est devenue pour les Parisiens un symbole de collaboration.

Années douloureuses entre toutes !

Pourra-t-il y avoir pire ? On ne le croit pas, mais on le redoute en s'efforçant de ne pas trop songer à l'avenir... quand l'Allemagne définitivement victorieuse aura instauré « l'Europe nouvelle ». On sait trop ce qu'il en sera. On le sait tellement que l'on sent l'impossibilité absolue de pareilles réalisations. Ce serait trop affreux, il vaudrait mieux ne plus vivre !

C'est de cette certitude qu'est née l'idée de la Résistance.

Elle a commencé par être une idée sourde, imprécise, une révolte secrète contre ce qu'on redoutait être l'inéluçable. Elle s'incarnait en la majorité des Français, impassible, inconsciente même à elle-même.

Dès le début, Olivier Le Heurloup fut un de ces résistants irréductibles, avant la lettre. Alors que sa soeur, candide et confiante jusqu'alors, suivait scrupuleusement les directives du Maréchal, qui ne pouvait pas être mauvais Français, il se cabrait contre toute ombre de complaisance ou de sympathie envers le vainqueur.

Montoire avait, malgré tout, consterné Mme d'Arteuse, — avec tant d'autres ! — mais obstinée, elle affirmait :

— Il nous dira plus tard : c'est une tactique.

La fameuse tactique du double jeu. Depuis, elle avait évité — comme tant d'autres encore ! — de s'attarder sur les événements.

Mais la persécution de l'Occupant, devenue de plus en plus serrée, de plus en plus sournoise depuis Avril 42 — Laval et les Milices — on commençait à « grincer » sérieusement.

Le curé Gerlys écoutait distraitemment Mme d'Arteuse. Il soupire. Le S. T. O. est son cauchemar. A Prehac, il a déjà aidé à camoufler plusieurs jeunes. En son âme et conscience, il doute du

QUE répondriez-vous ?

Q. — Combien de livres de beurre par année peut fournir une vache ?
R. — 168 livres.

Q. — Où se trouve le plus gros orgue du monde ?
R. — A Liverpool, en Angleterre. Il a 10,934 tuyaux.

Q. — Que savez-vous de Pamphile Lemay ?
R. — Poète canadien ; il publia « les Gouttelettes ». Mort en 1918.

Q. — Quels sont les emblèmes de l'Ecosse et de l'Irlande ?
R. — Le chardon et le trèfle.

Q. — Quand et par qui fut proclamé le dogme de l'Immaculée-Conception ?
R. — En 1854, par le pape Pie IX.

Q. — Qu'indique le pavillon en berne ?
R. — Un deuil.

Q. — Qu'est-ce qu'un croquant ?
R. — C'est un paysan quelconque, un homme sans valeur. Sous Henri IV, il y eut la révolte des croquants.

Q. — Pourquoi appelle-t-on « cuir » une faute de prononciation ?
R. — Parce que le mot est écorché, comme on le fait à l'animal pour en avoir le cuir.

maréchal, non qu'il se risque encore à le croire coupable de collaboration, mais il est si vieux! Ne risque-t-il pas d'être un « homme de paille », un paravent, pour ceux qui, cyniquement, exploitent une gloire restée pure depuis Verdun? Quatre-vingt-sept ans!... C'est un âge! Le curé Gerlys, qui n'en compte que soixante-huit, les sent peser si lourdement.

Tandis que sa vieille amie se lamente verbeusement, il laisse sa pensée s'attarder à des soucis, à des angoisses qu'il partage avec tous.

Il profite d'une pause pour glisser :
— Et Joselyne ?

— Joselyne! Ne m'en parlez pas! C'est à peine si je les vois, Isabelle et elle. Secours National, colis aux prisonniers... Elles sont presque toujours à Aurillac. C'est vous dire qu'elles vont bien l'une et l'autre.

— Il y a bien longtemps que je ne les ai vues. Le mois dernier, elles n'étaient pas là. Il m'est difficile de venir maintenant avec la pénurie d'essence. On est forcé de limiter les déplacements.

— A qui le dites-vous, mon ami! Nous sommes si privés de vous depuis que l'auto est en panne!

— Les temps sont durs! Que Dieu nous protège pour ceux à venir...

L'évocation d'un « Demain » lourd d'angoisse semble avoir tari le flux de paroles chez Mme d'Arteuse, et l'entrée véhémement d'Olivier ne prend que plus d'importance dans le silence pesant. Olivier le flegmatique est transformé. Il exulte, semble-t-il, d'une joie qui sent l'Autrefois, une joie presque insolite. Il crie :

— Les troupes alliées ont débarqué en Afrique!

— Les troupes alliées?... Non!... Mme d'Arteuse suffoque :

— Où as-tu pris ça? Quel bobard! Encore la B. B. C. Elle nous bourrera le crâne jusqu'au bout!...

— Non, ma chère, riposte Olivier, ce n'est pas la radio anglaise, c'est la radio de l'Etat Français...

Et souriant, ironique, il continue :

— Quelle émotion tu dois avoir pour employer ainsi une expression d'argot.

— Comment, d'argot? Bourrage de crâne? Mais c'est devenu classique!

M. le curé n'a rien dit, mais ses yeux pétillent, et après quelques secondes de réflexion, il constate :

— C'est ce soir qu'il faudra prendre Londres! Car, en somme, si c'est officiel, Vichy a certainement minimisé...

— Et comment! jubile Olivier Le Heurloup. Oh! il va y avoir du nouveau!

Effectivement, « il y a du nouveau... »

Chacun le sent dans l'air. Un immense espoir allège les âmes et, dirait-on, les corps. Chacun plus vivement s'affaire aux tâches quotidiennes, et le soir, penché sur le poste de radio, tente de déchiffrer un avenir brusquement moins sombre.

Le crépuscule gris ramène vers 18 heures Isabelle et Joselyne sur des bicyclettes étincelantes parce que neuves.

— Bonsoir, Monsieur le curé. Je suis contente de vous voir, déclare Isabelle, toujours semblable à elle-même.

Elle se hâte d'aller quitter son imperméable et revient dans une élégante robe de Jersey d'avant-guerre.

— Alors? Vous savez la nouvelle? Un beau prélude au final que j'espère... que nous espérons tous!

— Hélas! tu crois qu'ils arriveront à prendre pied? demande Mme d'Arteuse. Moi, je le désire, mais je préfère ne pas me leurrer. Et puis, en Afrique?... Qu'est-ce que cela nous donnera?

Olivier jette à sa soeur un regard

dépourvu d'aménité, tandis que Joselyne vient tendre son front à son vieux maître.

Elle est étrangement mince et diaphane, Joselyne, en sa robe de fibrane écossaise, elle a néanmoins un air de santé en dépit de la mélancolie intense qui noie ses yeux noisette. Elle ne dit rien. On dirait que l'extraordinaire événement qui provoque une houle dans la torpeur quotidienne se passe en dehors, au-dessus d'elle-même.

— Eh bien! ma petite enfant, comment vas-tu?

— Très bien, Monsieur le curé.

— Quoi de nouveau?

— En ce qui me concerne, rien. Mais Mme de Saint-Géran et Isa espèrent parvenir à avoir une lettre de Jean-Claude et Isa espère parvenir à avoir un message-radio d'Angleterre. Mais je vous demande une minute pour aller faire un brin de toilette. Vous restez bien à dîner?

— Je suis ici pour quelques jours.

— Que je suis contente! A tout à l'heure. Vous viendrez avec moi chercher le lait aux Fades. Je vais prévenir Nanon.

— Bien volontiers.

S'étant ainsi ménagé un tête-à-tête avec le curé Gerlys qu'elle n'a pas vu depuis longtemps, Joselyne sort et revient très vite, rafraîchie d'un nuage de poudre et vêtue d'un chaud manteau d'une belle fourrure rousse.

— Oh! comme tu es belle!

— Confortable, tout au plus...

— Cette fourrure est magnifique...

— Vous trouvez, Monsieur le curé!

Je dis à tous les curieux que c'est du renard d'Amérique; en réalité, regardez bien, c'est du veau de Salers!... Un veau de la ferme! Deux, même...

— Je vois que c'est très bien, et c'est tout... Éléance de guerre... Tu vas peut-être lancer une mode...

Elle a un geste d'innérence, et changeant de sujet, tandis qu'ils sortent par les communs :

— Notre petite course n'aura pas le charme d'une flânerie d'été, Monsieur le curé, mais regardez, c'est beau tout de même!

— Toutes les saisons sont belles, répond-il machinalement.

Il contemple avec émoi ce paysage familial. Le ciel bas et gris, toute la journée, s'est brusquement nettoyé. Les nuages s'enfuient, découvrant un ciel métallique où scintillent les premières étoiles. La croix du calvaire se détache en noir sur le violet des monts. Un vent froid entraîne les dernières feuilles des peupliers qui tourbillonnent en détresse.

Joselyne marche silencieuse. Et soudain :

— Monsieur le curé, que pensez-vous de ce débarquement?

— Mais... j'espère que c'est le prélude, le commencement d'une fin que je n'ose envisager mauvaise. L'espérance est une vertu essentielle. Ne pas la pratiquer, c'est douter de Dieu.

— Hélas!... Je ne sais plus... Je me laisse entraîner, « rouler » dans le quotidien. Ces dures années sont terribles! La troisième est commencée.

— A ton âge, il faut espérer toujours. La vie t'attend...

— La vie!...

Elle a dit cela d'un tel accent désabusé que l'abbé l'immobilise et s'écrie :

— Eh oui! la vie! La vie qui est toujours belle par quelque côté! La vie, don de Dieu!

Et, sans transition :

— As-tu des nouvelles de Jacques?

— Non, ni de Jacques, ni de...

— Ne parle pas de celui-ci, veux-tu?

— Pourquoi? En 1940, il était officier français.

— Mais inconnu en Suisse... Tu ne veux pas me faire croire que tu penses toujours à lui?

[Lire la suite page 25]



Les meilleures pour votre moteur

avec le **BOUT CHAUD** exclusif

restent propres plus longtemps
... donnent un lancement plus rapide
... accroissent l'énergie

et voici pourquoi:

Dessin exclusif d'isolant à **SOMMET ANTI-CRACHEMENT!**

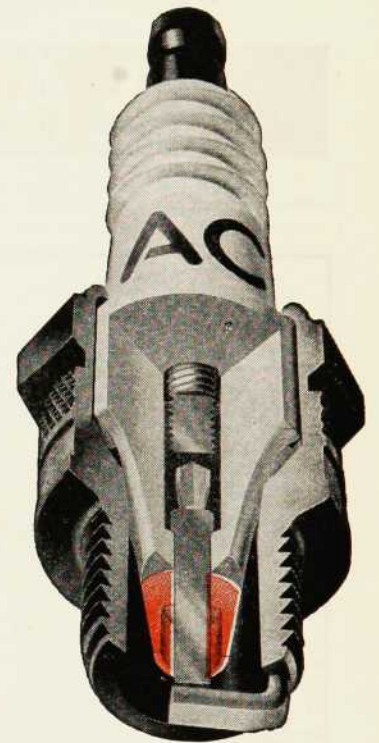
Offre une plus longue ligne de résistance que toute autre marque de bougie aux fuites d'électricité. Dans les conditions anormales de saleté ou d'humidité, ce dessin à bourlets réduit considérablement les "courts-circuits" ou "crachements".

Joint **CUIVRE-VERRE** exclusif!

L'électrode centrale de la bougie AC est scellée dans l'isolant au moyen d'un joint breveté de cuivre et de verre. Ce joint est étanche aux gaz, et le lien mécanique est plus que suffisant pour résister à toute condition d'usage. Le joint résiste au choc de chaleur et à la vibration bien plus longtemps que la durée normale de la bougie.

Caractéristique exclusive de **BOUT CHAUD!**

Non seulement AC a-t-elle produit la substance de l'isolant céramique moderne qui a rendu la porcelaine désuète — mais les techniciens AC ont trouvé le moyen de former un isolant à bout long, mince et en retrait. Ce bout chauffe plus rapidement pour brûler les sous-produits de combustion qui encrassent les bougies ordinaires. Ces bouts refroidissent aussi très rapidement, pour prévenir l'allumage prématuré ou le "cognement" du moteur.



Équipement d'usine standard sur plus de la moitié des autos, camions et tracteurs construits aujourd'hui.



FILTRES À HUILE AC

Pour une protection absolue installez un filtre AC neuf tous les 4,000 à 6,000 milles.



POMPES À ESSENCE AC

Si votre pompe à essence sert depuis quelques saisons, il serait sage de la remplacer par une pompe à essence AC neuve.

UNITED MOTORS SERVICE — DIVISION AC
GENERAL MOTORS PRODUCTS OF CANADA, LIMITED, OSHAWA, ONT.

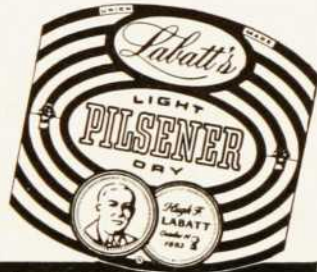


Soif?

... GÔTEZ DONC
UNE PILSENER

Enragez-vous de soif comme un lion qui ne peut trouver de lieu où s'abreuver? Ne rugissez pas, mais clamez bien fort pour un grand verre de Pilsener Labatt bien froide. Ce breuvage plus léger que les uns... éteint vite la flamme qui vous consume le gosier. Plus sec que les autres... il est vraiment délectable. Quand vous avez le gosier sec, pensez à la Pilsener Labatt—dégustez-la chez vous ou demandez-la à l'hôtel et chez l'épicier.

La seule bière au monde approuvée par les maîtres brasseurs de sept autres brasseries. Faite d'après la formule originale de Pilsen, avec de la levure transportée spécialement d'Europe par avion. Voir au DOS de l'étiquette.



LABATT
N'Y A RIEN QUI LA BATTE!

Vous vous sentirez MIEUX! VOUS PARAITREZ MIEUX!

Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses.

Les Pilules MYRRIAM DUBREUIL

améliorent l'état général, vous aidant ainsi à vous sentir MIEUX et à paraître MIEUX.

Les Pilules Myrriam Dubreuil sont un reconstituant et un excellent tonique qui améliore le sang, stimule l'appétit, soulage l'épuisement nerveux quand celui-ci s'insinue dans l'organisme et, conséquemment, aide à reprendre le poids perdu. Les Pilules Myrriam Dubreuil constituent un produit d'heureux résultats. Sa formule pharmaceutique a été établie, il y a de nombreuses années, après des recherches sérieuses, par des chimistes qualifiés.

GRATIS: Envoyez 5¢ en timbres et nous vous adresserons gratis notre brochure illustrée, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE:
Les jours de bureau sont:
Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

REMPLISSEZ CE COUPON

Mme MYRRIAM DUBREUIL
Case Postale, 1391, Place d'Armes,
Montréal, P. Q.
6880, rue Bordeaux.

(POUR LE CANADA SEULEMENT)

Ci-inclus 5¢ pour échantillon des Pilules Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom.....

Adresse.....

Ville..... Province.....

Mes Recettes de Cuisine

par Madame ARMELLE BRAULT-MASSICOTTE
Chroniqueuse du SAMEDI et de LA REVUE POPULAIRE

PUREE DE TOMATES ET DE RIZ

- 1 oignon émincé
- 1 c. à tb. de persil haché
- 2 c. à tb. de beurre
- 1 branche de céleri
- 1 boîte de crème de tomates
- 1 c. à thé de sel
- 3 tasses d'eau
- 1/8 de c. à thé de poivre
- 1/3 de tasse de riz
- 1 pincée de cayenne (poivre rouge)

Chauffer une casserole, fondre le beurre et y faire dorer délicatement les oignons. Ajouter tous les autres ingrédients, couvrir la casserole et cuire durant 30 minutes environ. Passer le tout au tamis pour obtenir une purée. Assaisonner.

ESCALOPES DE VEAU

Acheter des tranches de veau très minces prises dans le cuisseau et les battre pour les aplatir. Passer dans la farine, puis dans un oeuf battu avec 1 c. à tb. de lait salé et poivré. Passer ensuite dans de la chapelure fine. Faire frire à la poêle dans de la graisse de bacon bien chaude jusqu'à ce que les escalopes soient bien dorées. Garnir chaque escalope d'une tranche de citron et d'un filet d'anchois.

TIMBALES D'EPINARDS

- 2 tasses d'épinards cuits, hachés finement
- Quelques gouttes de jus d'oignon
- 2 c. à thé de vinaigre
- 2 c. à tb. de beurre

- 8 tranches de pain taillées avec un emporte-pièce rond et dorées dans le beurre
- 2 oeufs légèrement battus
- 1 tasse de lait
- 1/2 c. à thé de sel
- 8 tranches de tomates
- 1/8 de c. à thé de poivre

Mélanger les 8 premiers ingrédients. En remplir des moules à timbales ou des petits pyrex beurrés. Cuire à four doux 300° F. dans une lèchefrite d'eau chaude. Recouvrir les rondelles de pain d'une tranche de tomate sautée au beurre et démouler une timbale sur le dessus. Servir chaud. Ces timbales peuvent se servir aussi comme entrée.

SORBET AU CITRON

- 3/4 de tasse de sucre
- Le jus de 2 citrons
- 1 tasse de lait
- 1 pincée de sel
- 1/2 tasse de crème à fouetter

Mettre dans une casserole le lait et le sucre. Faire chauffer juste assez pour faire fondre le sucre. Ajouter le jus de citron et laisser refroidir. Incorporer la crème fouettée. Verser dans un tiroir du congélateur, brassant 2 ou 3 fois durant la congélation. Servir dans des coupes à sorbet.

BISCUITS A L'AVOINE ET AUX BANANES

- 3/4 de tasse de graisse
- 1 1/2 tasse de farine tout usage
- 1 tasse de sucre
- 1/2 c. à thé de soda à pâte
- 1 oeuf battu
- 1/4 de c. à thé de muscade
- 1 tasse de bananes écrasées
- 3/4 de c. à thé de cannelle
- 1 3/4 tasse d'avoine roulée
- 1 c. à thé de sel
- 1/2 tasse de noix hachées

Défaire la graisse en crème, incorporer graduellement le sucre. Ajouter l'oeuf battu, les bananes écrasées et l'avoine roulée. Incorporer la farine tamisée, mesurée et tamisée avec le soda, le sel et les épices. Déposer par cuillerées sur une tôle graissée et cuire à four chaud, 400° F. durant environ 15 minutes.

LE COEUR S'EGARE

[Suite de la page 23]

— Je ne sais plus. Il est certain que si Jacques avait vécu... s'il n'y avait pas eu la guerre...

— Qui t'affirme que Jacques est mort ?

— Oh ! deux ans sans nouvelles !

— Aucune certitude. Il peut être en Angleterre, en Norvège, en Afrique du Nord... Prisonnier...

— Tous les prisonniers ont écrit.

— Amnésique.

— Oh ! Monsieur le curé... A quoi bon se leurrer ! J'ai pleuré Jacques doublement. Je l'ai pleuré parce que je l'admirais et je l'ai pleuré parce que, lui parti, plus rien ne pouvait me sauver de ma hantise. Lui vivant, j'aurais pu oublier l'autre. Il était un écran entre une flamme et moi. Lui disparu, la flamme me brûle encore. Excusez-moi, Monsieur le curé, je sais que c'est fou ! Si François était resté ce que nous croyions en dernier lieu : un espion, je serais morte plutôt que de vous avouer la persistance de ce sentiment, mais Jacques lui-même a écrit que François était officier français... Isa a reçu une carte...

— Un officier français qui vole des documents à un collègue !...

— Il y a là un terrible malentendu, qui serait dissipé s'il n'y avait pas eu la guerre. Jacques est mort... François est mort...

Le curé Gerlys a un geste désolé qui se perd dans la nuit. Pour couper court à l'émotion que suscite en lui cette Joselyne calme et résignée à l'inéluctable et au pire, cette Joselyne que hante encore une image néfaste, il demande :

— Et Isabelle ? Croit-elle à la mort de son frère ?

— Non. Elle espère encore.

— Et à la mort de l'autre ?

— Non plus. Et elle aussi l'aime encore...

— Comment l'aime encore ? Elle l'aime ! Elle te l'a dit ?

Joselyne, qu'un rayon de la lune brusquement découverte nimbe d'un rêve argenté, pose sur son vieux maître un regard sage et profond.

— Non, elle ne me l'a jamais dit, mais il n'y a pas besoin d'être grand psychologue pour le comprendre.

Et le vieux curé soupire :

— Vous êtes vraiment déroutantes, mes pauvres petites !

Et après un soupir :

— Je ne comprendrai jamais les réactions humaines de cette noire époque ! Mais n'importe !... Dieu y voit clair... Je te confie à Lui...

Trois jours plus tard : 11 Novembre 1942. Naguère, Fête de la Victoire.

Isabelle dans son manteau de petit-gris d'avant-guerre un peu râpé, Joselyne dans son « veau de Salers », rêvent devant le modeste monument aux morts de Blauzac.

Bien modeste ! Sur une stèle, une palme de bronze souligne une plaque de marbre noir où douze noms de héros obscurs, en un or qui s'efface, tentent de lutter contre l'oubli...

— Vingt-quatre ans, dit Isabelle. Trois ans avant ma naissance... et maintenant...

— Maintenant, à ces noms des héros de la Victoire, il faudrait ajouter les héros de la défaite...

— Le dernier mot n'est pas dit !

— Oh ! fait Joselyne, je me sens si lasse que je n'ai plus la force d'espérer. Je prie cependant ! Ma foi n'est pas morte ! Mais sans espérance, que vaut-elle ?

— Mie-Jo, faut-il que l'Orchidée remonte l'Eglantine ?

— Orchidée... Eglantine... Quelles plantes la guerre a-t-elle greffées sur

elles ? Où est ton luxe, Isa ? Où sont ma candeur et mon frais espoir ?

— Et où les neiges d'antan ? Après la tourmente, nous reflurirons, Mie-Jo !

— Le crois-tu vraiment ?

— Aussi fort que je crois en la France éternelle !

Un silence tombe, où sourdent tant de pensées imprécises qu'un vertige saisit Joselyne.

— Tu es plus forte que moi, dit-elle.

— Plus orgueilleuse, surtout ! Je n'avoue pas ma faiblesse... et comme si elle n'était pas.

Cette fois, le silence se prolonge.

Depuis trois ans, il en est ainsi. La vie en commun, en pleine tourmente, a cimenté entre elles une affection profonde. Elles sont vraiment sœurs d'âmes, mais il est un sujet qu'elles n'abordent jamais. Un sujet triple. Une trinité. Leur secret à toutes deux à trois visages.

Trois visages d'hommes jeunes. Pour chacune, un fraternel et amical, et deux autres attirants comme l'amour.

Jean-Claude est à Joselyne ce que Jacques est à Isabelle : un frère, mais Jean-Claude est à Isa ce que Jacques est à Joselyne : un songe d'avenir possible, un port calme et tranquille où attacher l'ancre de l'avenir.

Il reste le troisième, ce François inavoué, inavouable, dont on ne sait s'il est odieux ou exquis, tour à tour démon ou tentant adonis qu'il faut adorer ou haïr, mais auquel nulle force humaine ou divine ne peut empêcher de rêver... François, énigme vivante, image chimérique à deux faces, Janus tour à tour souriant ou grimaçant que son mystère même auréole.

Et c'est à lui, surtout, qu'elles songent en remontant lentement l'allée aux arbres dépouillés.

Oncle Oli et le curé Gerlys les attendent dans le hall, aussi émus l'un que l'autre.

— L'armistice est rompu, dit M. Le Heurloup. Les troupes allemandes avancent un peu partout. Demain, nous en aurons à Aurillac, peut-être à Blauzac.

— Et je me demande ce que nous allons devenir ! dit Mme d'Arteuse, surgissant du sous-sol, car, sûrement, le Maréchal démissionnera ! Où ira-t-il ? Qui aurons-nous ? Laval ou un Gauleiter ? Vous verrez que ce sera un Gauleiter... Nous sommes beaux !

— Bah ! en zone occupée, ils connaissent cela depuis deux ans !

— Oui, mais avec Pétain !

— Oh ! si peu ! Et puis, ce sera probablement avec Pétain chère Madame !

— Oh ! fait-elle indignée, mais il ne peut pas rester, voyons ! La rupture de l'armistice, pensez donc !

— Nous verrons. A chaque jour suffit sa peine. Confions-nous à Dieu, dit le prêtre.

— Mais si le Maréchal reste, il donne raison à ses ennemis !

— Double jeu, ma chère ! Double jeu ! ironise Olivier, qui s'amuse en dépit de la gravité de l'heure.

— Tiens ! Voilà Anne ! s'écrie Mme d'Arteuse, que dites-vous de tous ces événements, ma chère Anne ?

— Je dis : « Enfin ! »... Enfin ! une lueur dans ce tunnel étouffant !

— Une lueur ? Une lueur ! Les bottes allemandes dans le Cantal ! Le Maréchal parti...

— Parti ?... Parti pour où ?

Anne de Saint-Géran lâche de stupefaction le cabas plein qu'elle tient à la main. Il s'en échappe deux paquets de succédané de café et un demi-kilo de sucre en poudre qui tombent en pluie blanche et noire devant le portrait de Nanon d'Arteuse dite Cydalysse (1780-1845).

RECEVEZ GRATUITEMENT UN de ces OPÉRAS sur microsillon haute fidélité

GRATIS

LA TRAVIATA

Violetta Valery..... Margit Opawsky
Alfred Germont..... Leo Larsen
Georges Germon..... Henk Driessen
Annina..... Catharina Hessels
et d'autres artistes célèbres.

LES NOCES DE FIGARO

Figaro..... Siemen Jongmsa
Susanna..... Anneke van der Graaf
Il Conte Almaviva..... Henk Driessen
Lo Contessa..... Margit Opawsky
et d'autres artistes célèbres.

CARMEN

Carmen..... Cora Canne Meyer
Don José..... Leo Larsen
Escamillo..... Gerard Holthaus
Micaëla..... Corry van Beckum
et d'autres artistes célèbres.



Jamais vous ne retrouverez une occasion pareille !

Comme preuve de la valeur exceptionnelle et de la remarquable fidélité de nos disques, nous vous offrons à titre de CADEAU de bienvenue, et sans aucune obligation pour vous d'acheter d'autres disques, un enregistrement de CARMEN, de LA TRAVIATA ou des NOCES DE FIGARO. En plus de ce cadeau, nous vous offrons la possibilité d'écouter chez vous, sans le moindre engagement de votre part, n'importe lesquels ou même tous les magnifiques disques d'opéras mentionnés ci-dessous.

Les enregistrements que vous choisirez vous seront expédiés gratuitement à raison de un

disque par mois. Vous pourrez ainsi entendre ces superbes microsillons. — arias, duos, choeurs et ouvertures — qui ont été enregistrés par des artistes et orchestres de renommée mondiale. Disques de haute fidélité, gravés sur vinyle. Vous ne paierez que ceux que vous déciderez de garder et vous bénéficierez du prix spécial d'adhérents — économisant plus de 50% du prix normal. Aucune obligation d'achat : vous n'aurez qu'à renvoyer ceux que vous ne voulez pas conserver. Dans tous les cas, le disque que vous aurez reçu comme CADEAU vous restera acquis. Envoyez-nous dès maintenant — sans déboursier un cent — le coupon ci-dessous.

THE OPERA SOCIETY, Dept. 3-L.S.
105 Bond Street, Toronto 2, Ontario.

Envoyez-moi GRATUITEMENT le microsillon haute fidélité marqué X ci-après.

CARMEN LA TRAVIATA LES NOCES DE FIGARO

J'ai barré à droite les opéras que je possède déjà. Les autres me seront envoyés gratuitement à raison de un par mois.

Je ne paierez que les disques que je désire garder après essai, aux prix spéciaux ci-dessous. Je peux me retirer de votre association n'importe quand. Dans tous les cas, l'opéra que vous m'enverrez gratuitement me sera acquis.

NOTE. Les disques ne sont pas énumérés dans l'ordre de parution.

Nom.....

Adresse.....

Ville..... Zone..... Province.....

U.S.A.: 43 W. 61st Street, New York 23, N.Y.

1. ★ LA TRAVIATA (Verdi)
2. ★ LES NOCES DE FIGARO (Mozart)
3. ★ LA CHAUVE-SOURIS (Strauss)
4. ★ CARMEN (Bizet)
5. ★ LE COURONNEMENT DE POPPEE (Monteverdi)
6. ★ LE BARBIER DE SEVILLE (Rossini)
7. ★ LA DAME DE PIQUE (Tchaikovsky)
8. ★★★ DON JUAN (Mozart)
9. ★★ RIGOLETTO (Verdi)
10. ★★ OBERON (Weber)
11. ★★ FAUST (Gounod)
12. ★★ LE BARON TZIGANE (Strauss)
13. ★★ BORIS GODOUNOV (Moussorgsky)
14. ★★★ LE MESSIE (Haendel)
15. ★★ LES PECHEURS DE PERLES (Bizet)
16. ★ LE TROUVERE (Verdi)
17. ★★ L'ENLEVEMENT AU SERAIL (Mozart)
18. ★ ORPHEE ET EURYDICE (Haydn)
19. ★★ LA BELLE HELENE (Offenbach)
20. ★★★ LOHENGRIN (Wagner)

Au nombre des orchestres : Philharmonique des Pays-Bas, orchestre du théâtre Bolshoi, orchestre symphonique de Vienne, philharmonique de Paris, etc. Chanteurs : Tyler, soprano ; Duval, mezzo-soprano ; Fery, ténor ; Gorin, baryton ; Smith et basse, etc. Chefs d'orchestre : Goehr, Leibowitz, Ackermann, Sworowsky, Krannhal, etc.

Prix spéciaux réservés aux membres
★ Un disque 12" (environ 1 heure) 2.95
★ Album de deux disques 10" (environ 1 heure et demie) 3.95
★★ Album de deux disques 12" (environ 2 heures) 5.75
Plus quelques cents pour frais d'envoi.

— Oh ! ciel, le sucre pour la recette de Joselyne... et le café ! Les papiers ont crevé !

Mme d'Arteuse, prestement, arrête la catastrophe qui se limite à un petit tas grisâtre.

— Au moins cent ammes ! gémit-elle.

Anne de Saint-Géran s'excuse de sa maladresse :

— Mais aussi, dit-elle, on n'a pas idée d'apprendre de cette façon les nouvelles sensationnelles. Où est parti le Maréchal ? C'est excellent cela ! Et je n'en attendais pas autant de sa part. « Ils » nous en feront voir, certes, mais cela indique une entente sérieuse entre les Français de l'extérieur et ceux de l'intérieur.

— Le malheur est que la nouvelle est apocryphe, explique Olivier Le Heurloup. Vous savez bien, Anne, que ma soeur a l'habitude de prendre ses désirs pour des réalités ! Le plus beau, c'est que, lorsqu'elle a répété deux ou trois fois les choses, elle y croit dur comme fer !

— Mais voyons, dit Mme d'Arteuse, que voulez-vous qu'il fasse en l'occurrence ! Il n'y a pas trente-six solutions : Ou il collabore et peut rester, ou il est Français et part. N'oubliez pas que l'armistice est rompu.

— Ah ! je ne l'oublie pas ! s'écrie Mme de Saint-Géran. Les premiers

tanks boches arrivaient à Aurillac quand nous partions.

— Il sera prudent de rayer le mot « boche » de notre vocabulaire, constate l'abbé Gerlys. Pour le reste... attendons ! A brebis tondue, Dieu mesure le vent. Et pour tondu !... nous le sommes !...

— Enfin ! entrez, Anne, nous n'allons pas rester éternellement dans ce hall où il ne fait pas précisément chaud.

— Mais je ne reste pas ! Je suis venue avec le docteur Toussaint chercher Joselyne et Isabelle. On a besoin d'elles à la Croix-Rouge à quinze heures. Il y a des mesures à prendre à cause de l'arrivée des troupes allemandes à propos de denrées entreposées qu'on ne veut pas laisser dans le local où elles sont réquisitionnées par téléphone avec d'autres... Bref, on a besoin des petites. Vous entendez, mes enfants ?

— Nous entendons, Madame, le temps de donner un coup de pompe à nos vélos et nous partons.

— Mais il y a des places dans l'auto.

— Et pour le retour ?

— Ah ! c'est vrai ! Alors, je file ! Au revoir, Monsieur le curé. Au revoir, Olivier. Au revoir, Régine ! Quelle vie ! Et qu'est-ce qui nous attend encore !

— A la grâce de Dieu, Madame ! dit le vieux curé. Avez-vous des nouvelles de Jean-Claude ?

Vous n'en viendrez pas À BOUT si vous êtes À BOUT

De nos jours, la plupart des gens travaillent sous tension, se tourmentent davantage, dorment moins. Cet effort physique et mental fait qu'il est plus facile de perdre ses forces—plus difficile de les retrouver. La vie fatigante d'aujourd'hui, la résistance amoindrie, le surmenage, les ennuis—l'un ou l'autre peut affecter le fonctionnement normal des reins. Quand les reins ne fonctionnent pas, l'excès d'acidité et les déchets restent dans l'organisme. Il s'ensuit souvent un mal de dos, un repos brisé, une sensation d'épuisement et de tête lourde. C'est le moment de prendre des Pilules Dodd's pour les Reins. Les Dodd's stimulent les reins. Vous vous sentez mieux—dormez mieux—travaillez mieux. Demandez les Pilules Dodd's pour les Reins à tout comptoir de produits pharmaceutiques. 53P

—Oui... Mais j'ai peur de comprendre. Il cherche à s'évader. Je tremble! Mais comme vous le dites, Monsieur le curé, à la grâce de Dieu! Que nous le voulions ou non, il en est toujours ainsi.

II

DA haben Sie es, Herr Kommandant. Die beide zimmer sing im «Hôtel du Commerce» in Beschlag genommen.

—Abstellen Hermann! Ich möchte in der Umgebung von Blauzac einquartieren. Und von jetzt ab, nur französisch. Das ist die Hauptsache. Verstanden! Français! toujours français!

—Ja, Commandant!

Le sous-officier, brusquement au garde à vous comme un automate, prend congé.

—Nein: Ja! Oui! En français!

—Oui, Commandant.

—Va chercher l'auto.

Nouveau salut raide, comme d'un pantin dont on tire la ficelle.

Cinq minutes plus tard, Hermann revient avec l'auto. Le commandant Gotburg attend devant le square dépouillé.

Le carrefour est désert, une patrouille en arme disparaît vers le Gravier où Sylvestre II, pacifique, continue à bénir les «Goudots» angoissés comme il les bénissait dans la paix sereine.

Personne dans les rues, personne dans les magasins. On a l'impression d'une ville momentanément morte, mais l'on sent, derrière les rideaux, aux aguets, des yeux anxieux, des oreilles attentives et des cœurs oppressés.

Dans l'auto, l'officier allemand, d'un geste indique au chauffeur la rue des Carmes.

—Blauzac, dit-il... Dix kilomètres.

—Ja!

—Oui, animal!... En français! C'est essentiel. J'ai besoin de donner l'impression d'une sympathie très grande pour la France en général et l'Auvergne en particulier... Service commandé... Compris? Cela doit t'être facile, tu parles aussi bien que moi le français!

—J'ai vécu dix-huit ans à Paname, répond l'autre, flegmatique.

—Où tu fus mon meilleur ami.

Un sourire d'entente rapproche, le temps d'un éclair, les deux hommes.

La puissante voiture glisse sur la route grise. Au loin, apparaissent les cimes bleues des monts que des nuages en franges allongent dans le ciel clair.

—Comment trouves-tu le pays? demande l'officier.

—Beau, calme, reposant. Après Stalingrad, c'est appréciable. Je ne connaissais pas.

—Moi, j'y ai vécu.

Quelque chose comme un attendrissement passe dans la voix, brève tout à l'heure, rauque dans les syllabes gutturales, maintenant presque douce, en tous les cas singulièrement prenante dans son français impeccable.

—Souvenirs? questionne le chauffeur, l'oeil au volant.

—Si tu veux.

En dépit de l'intimité qui les liait dans le civil, Hermann, comme tout Allemand, a trop le sens de la hiérarchie pour oser interroger plus longtemps. Tout de même, après un silence, il risque:

—C'est... un souvenir que nous allons chercher?

—Nein!

L'unique syllabe s'accompagne d'un regard coupant de chef. L'heure de détente est passée. Hermann, l'oeil attentif, redresse le volant. Les premières maisons de Blauzac paraissent. Brièvement, le commandant, indiquant d'un geste une route à droite:

—Au château, dit-il.

Sur la terrasse, Olivier Le Heurloup caresse Stop et Boule de soie. Par la fenêtre entrouverte de la salle à manger, on entend Mme d'Arteuse donner quelques ordres à Nanon. Il fait presque tiède. C'est l'été de la Saint-Martin.

Un bruit de moteur dans l'allée fait se précipiter Régine d'Arteuse à la fenêtre:

—Qui nous arrive, Olivier? Dieu me pardonne, c'est un moteur à essence et ce n'est pas l'auto du docteur! Des Allemands! Seigneur!...

Machinalement, elle referme la fenêtre et, tournée vers la vieille bonne:

—Cette fois ça y est!

Nanon pâlit. Toutes les deux sont figées.

Depuis 1940, chacun a imaginé cent fois qu'il se trouvait face à face avec l'occupant et l'a redouté. Aucune des réactions prévues ne se produit. En réalité, Mme d'Arteuse constate avec stupeur qu'elle est sans réaction. Après la première minute de désarroi, elle se trouve sans peine à la hauteur des circonstances. Elle est naturelle, comme si l'heure elle-même était naturelle, normale. Elle sait qu'elle sera impassible et digne.

Pourtant, elle n'a pas prévu le genre de surprise qui l'attend.

Elle est venue dans le hall, absolument maîtresse d'elle-même. L'officier allemand tourne le dos, M. Le Heurloup lève vers elle des yeux étranges dont elle n'arrive pas à comprendre l'expression.

—Régine, dit-il, fais préparer le Pavillon; aussi bien, Monsieur ne s'y trouvera pas dépayisé...

Et très homme du monde:

—Commandant von Gotburg...

D'un mouvement vif, mais beaucoup moins raide que ne le laissait présager l'uniforme allemand, l'officier s'est retourné. Mme d'Arteuse, qu'une stupeur paralyse, reconnaît François Casteldieu, le «presque fiancé» d'Isabelle.

Un désarroi indéfinissable la saisit. La pensée est quelque chose d'infiniment subtil et compressible. Il en tient un monde en une seconde. Celle de Régine d'Arteuse, confuse et trouble, se traduit en elle par des bribes de phrases qu'elle entend:

—Allemand! C'était un espion! Mon Dieu! Isa l'a échappé belle! Joselyne...

Cependant, von Gotburg, alias Casteldieu, alias Godcastle... et peut-être d'autres noms encore, très à l'aise, très «homme du monde», retrouvant inopinément des amis, s'incline, et dans son impeccable français:

—Excusez-moi, Madame, d'arriver ainsi impromptu... Ce sont les exigences de l'heure. Bien que ce soit un peu loin de mes bureaux, j'ai demandé à loger au château de Blauzac, attiré par de chers souvenirs, et n'ayant pu, en ces années mouvementées, oublier

votre délicieuse hospitalité. Et puis, j'ai pensé que peut-être un autre officier séduit par ce coin pourrait demander... et je suis convaincu que vous me préférerez à un autre. Avec moi, vous n'aurez à craindre aucune des rigueurs inhérentes aux événements... Il me serait commode de retrouver ma chambre du Pavillon. Je vous dérangerais moins.

Olivier Le Heurloup, pâle, impassible, les yeux étincelants, les lèvres serrées, écoute les invraisemblables paroles. Plus tard, il se souviendra nettement d'avoir entendu bourdonner dans sa pensée à la fois lucide et trouble ces mots ironiques:

—Oh! qu'en termes choisis, ces choses-là sont dites!

Oui, même la substitution de choisis à galants dans le classique alexandrin s'est faite naturellement en son esprit:

—Oh! qu'en termes choisis...

Olivier note, en même temps, le calme extraordinaire de sa soeur. Qui l'eût cru!

Von Gotburg continue, paisiblement souriant:

—Quelle joie pour moi, de pouvoir enfin renouer avec un passé dont j'ai revê chaque jour en les durs mois de lutte.

Cynisme? Inconscience?

Quel cerveau français soudera jamais les arcanes d'une pensée allemande?

Mme d'Arteuse coupe froidement:

—Excusez-moi, Monsieur, j'ai quelques ordres à donner, et vous savez, l'électricité du Pavillon est défectueuse. J'espère qu'elle fonctionnera tout de même.

Après une inclination de tête, elle sort très vite.

Une lueur aiguë passe dans les yeux glauques de l'officier, mais le sourire ne s'efface pas de ses belles lèvres sensuelles. Tourné vers M. Le Heurloup, il continue, très satisfait de lui-même et des autres:

—Je pense que vous pourrez sans inconvénient loger mon chauffeur: Hermann Forbach (il attend dans la cuisine), et pourvoir à notre déjeuner du matin, et par exception à quelques autres repas. Mon service me retiendra presque toujours à Aurillac. Prenez tout cela, cher Monsieur, non comme des ordres, mais comme une prière.

Olivier rêve avec volupté d'un «direct» sur le beau visage où il ne parvient même pas à entrevoir une lueur d'ironie. Insondable profondeur de l'inconscience teutonne, von Gotburg parle réellement en «ami»!

Le dernier mot stupéfié plus encore «Oncle Oli».

—Puis-je vous demander des nouvelles d'Isabelle? dit fort simplement le commandant.

—Elle va... comme toutes les Françaises depuis deux ans...

—Elle n'a pas encore compris? Oh! l'amour aidant, elle comprendra.

Un silence assez long suit. La rentrée de Mme d'Arteuse, digne et pleine de grandeur, y met fin.

—Veuillez me suivre, Monsieur.

Quelque chose de l'assurance allemande s'effrite. Mais imperturbable, von Gotburg suit, après un salut à M. Le Heurloup.

Le Pavillon du château de Blauzac, assez vaste, n'a cependant que deux chambres logeables.

Celle attribuée à von Gotburg est dénommée «La chambre des Muses» à cause de deux tapisseries d'Apollon très anciennes représentant Apollon et les neuf soeurs. Elles est orientée au Nord-Est. Deux larges fenêtres donnent sur le parc.

Le mobilier semble sortir d'un manoir anglais. D'un Chippendale très



pur, il a été offert par lady Etonshire à Elisabeth Le Heurloup, comtesse de Braville, grand-mère d'Isabelle. Régine d'Arteuse s'étant un jour extasiée sur les fauteuils et la coiffeuse, sa soeur les lui offrit avec le lit, l'armoire, la psyché et le petit secrétaire. Cadeau princier, mais Elisabeth a toujours été ainsi faite qu'on ne peut, devant elle, exprimer aucune admiration, sans qu'elle vous offre l'objet qui la motive.

Ces meubles de style sévère et de dimensions imposantes exigeant de l'espace, seule la chambre d'apparat du Pavillon avait pu les contenir et les mettre en valeur, depuis que l'intérieur du château avait été refait de fond en comble en des pièces plus nombreuses, moins vastes et plus intimes.

Frantz von Gotburg la connaît bien pour y avoir séjourné à deux ou trois reprises quand il se « prénommait » François!

Que cette chambre soit une des plus belles, il n'en doute pas. Ne l'eût-il pas réclamée, on la lui eût sûrement offerte. Avec la fatuité qui le caractérise, il ne peut croire qu'on ne soit pas honoré d'héberger un officier du Grand Reich! Que cet officier soit, par surcroît, un espion, ne change rien à rien. En fait, Jacques Kervillys est bien du deuxième bureau!

A Hermann qui a monté sa cantine, il demande :

— On t'a bien reçu à la cuisine ?
— Correctement... C'est « frisquet », comme on dit à Paname!

— Pour commencer, ils ne peuvent être autrement... Mets-toi à leur place. Mais ça se réchauffera!

— ...M'est égal... La cuisine est bonne.

— Tu y as goûté ?
— Je l'ai sentie.

— Nous ne mangerons pas très souvent ici. Enfin! Sois correct, toi! Plus que correct! Aimable...

— Il y a des demoiselles ?
— Oui, mais... chasse réservée... La correction absolue!

— Oh!... ça m'est indifférent.

— Bien! Pour moi, ce sera très délicat... Enfin! Des histoires de femmes, ça n'est pas ce qui arrêtera la marche en avant de la Grande Allemagne! Le Führer...

— Heil Hitler!
— Tais-toi donc, imbécile! Ce n'est pas de bonne politique d'afficher nos vrais sentiments pour le moment. Il faut temporiser, bêler même, s'il le faut, jusqu'à la victoire définitive. Tant que l'Angleterre est debout... Et voilà qu'ils ont pris pied en Afrique...

— Oh! avec Rommel...
— Oui!

Un rire silencieux secoue von Gotburg et Hermann.

— Allez! Range vite mes vêtements... Sapristsi, il ne fait pas chaud, autrefois ils avaient le chauffage, même ici. Un calorifère dans les sous-sols. Mais... plus de charbon...

— Il part pour l'Allemagne.

— Oui. En attendant, sonne pour qu'on allume une flambée. Ou plutôt, va la réclamer. C'est commode pour l'indépendance, ce Pavillon, mais pour le service, ce sera à toi de te débrouiller. Où t'a-t-on logé ?

— A côté.

— Ah! bien... C'est parfait!

Le soir ramène Isabelle et Joselyne. Attristées par le tableau de l'occupation, elles se forcent néanmoins à une attitude crâne, presque joyeuse.

Sur la route, en pédalant côte à côte, elles ne peuvent échanger aucune impression. Les arbres fuient lentement, silhouettes dépouillées qui semblent chargées de l'invisible fardeau qui pèse sur les choses et les âmes en ces tristes années.

L'automne est plus sombre que jamais. L'obsession de la défaite, brusquement plus tangible en zone libre depuis que les vagues vertes y déferlent, devient lancinante.

— Il faudra tout de même bien qu'on en sorte, gémit Isabelle en sautant de vélo dans la cour d'honneur.

— Ne crains rien, on en sortira. J'y crois! Emploie la méthode Coué: J'y crois, j'y crois! Et tout naturellement tu agiras dans le sens nécessaire pour en sortir, dit Joselyne, sans se douter qu'elle fait ainsi figure de précurseur. O, Ded Rysel, ô Saint-Granier! Moi, les verdâtres m'excitent. Je me sens poindre une âme d'héroïne.

S'ébrouant comme deux poulains, elles entrent dans le hall, presque gaies. Ainsi, la vie alterne les heures fortes et les heures lasses.

A l'entrée de la salle à manger, elles trouvent M. Le Heurloup immobile et sombre comme la statue du Commandeur.

— Des idées noires, Oncle Oli? dit Joselyne en lui posant un baiser sur la joue. Pourquoi? On les aura quand même, allez! Ils ont beau faire des déploiements de tanks et de bottes, ce débarquement en Afrique, c'est tout de même du plomb dans l'aile...

— Où est tante Régine? demande Isa. Est-ce qu'elle attend encore le départ du Maréchal? Il vient tout bonnement de recommander de se mettre à la disposition de ces « Messieurs »... qui sont très courtois.

— Isa, répond très grave Oncle Oli, modère tes paroles. Nous en avons deux dans la maison.

— Pas possible! Ils sont venus loger jusqu'à Blauzac! Si je m'attendais, par exemple! Et pourquoi?

— Je ne sais que te dire... Je voudrais... Il faut que vous sachiez...

Olivier Le Heurloup est si visiblement au supplice que ses nièces se regardent étonnées, presque angoissées.

— Il faut pourtant que je me résolve à parler, soupire-t-il, il peut entrer d'une minute à l'autre... Isabelle... François Casteldieu... C'est François Casteldieu...

— Qui? L'Allemand ?
— Oui!

Les jeunes filles égarées se regardent. Joselyne est pâle jusqu'aux lèvres...

Isabelle très simplement, constate :
— C'est la fin qui était la plus belle comédie! Lieutenant au Ne Régiment d'Infanterie française...

— Un homonyme, peut-être, risque Joselyne... Celui de ce soir est peut-être un homonyme...

M. Le Heurloup a un rire qui est presque un ricanement :

— Celui de ce soir se nomme Frantz von Gotburg et c'est bien notre François Casteldieu... Pour l'instant, il est dans la chambre du Pavillon, la chambre des Muses, qu'il appelle sa chambre... Ayez l'air naturel, je vous prie, il peut rentrer d'une minute à l'autre. Il te considère encore comme sa fiancée...

— Ça, alors!... Et vous ne l'avez pas mis à la porte ?

— A la porte! Un officier de l'armée d'occupation!... Et les repréailles, alors! Sur toute la population, peut-être... Il faut attendre et... Le voilà!

On entend des pas sur la terrasse, et presque aussitôt, la porte du hall s'ouvre. L'Allemand entre souriant. Joselyne a son manteau sur le bras, Isabelle interrompt le geste ébauché pour poser le sien.

Von Gotburg se courbe en un salut courtois; quand il se redresse, il a devant les yeux, deux jeunes Françaises très pâles, mâchoires serrées, fières, qui le regardent sans excès d'émoi, dignes et froides.

Si l'Eglantine, troublée jusqu'au fond de l'âme, semble flotter comme au

L'ORGUEIL DE NOS COURS D'EAU

9 nouveaux **Johnson** Sea-horses
MOTEURS HORS BORD

voici le prodigieux nouveau
javelin 30
A DÉMARRAGE ÉLECTRIQUE

LE PLUS BEAU DE TOUS LES PROPULSEURS

C'est le hors-bord qui émerveillera même ceux qui sont habitués à tout ce qu'il y a de mieux! Sa silhouette éblouissante, son superbe fini bronze "Holiday" et blanc de mer garni de chrome étincelant, et ses performances magnifiques placent l'exclusif nouveau Javelin dans une catégorie à part. Le Javelin "a hâte" de démarrer et il suffit de presser un bouton pour libérer instantanément la vigueur foudroyante de ses 30 chevaux pour vous lancer dans de sensationnelles aventures sur l'eau. Vous serez d'accord pour dire qu'en fait de moteurs hors bord, c'est le meilleur.

Demandez nos dépliants gratuits et la brochure "Le guide du sportsman".



FABRIQUÉS AU CANADA

Votre dépositaire sera fier de vous montrer les neuf nouveaux Sea-horse. Vous trouverez son nom dans les pages jaunes de l'annuaire téléphonique sous la rubrique "Moteurs hors bord".

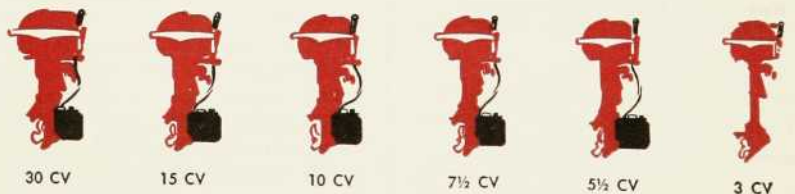
Demandez-lui aussi de vous expliquer son plan de paiement facile.



JOHNSON MOTORS
PETERBOROUGH CANADA

Division of Outboard, Marine & Manufacturing Co. of Canada, Ltd., fabricants des tondeuses à moteur Lawn-Boy et Lawn-Cruiser, des déneigeuses Snow-Boy et Snow-Cruiser et des moteurs à essence Iron-Horse.

9 nouveaux Sea-horse, de 3 à 30 cv. Superbe fini bronze "Holiday"



Trois 30 cv: le Javelin, le 30 à démarrage électrique et le 30 à démarrage manuel; deux 15 cv: électrique et manuel. Tous les modèles, sauf le 3 cv, ont le changement de vitesse et sont agencés pour la commande à distance. Toutes puissances au frein SAE, certifiées par l'O.B.C.

TOUS les Johnson Sea-horse sont SILENCIEUX

Service de vente et d'entretien d'un océan à l'autre, depuis plus d'un quart de siècle



Toutes les richesses de la nature semblent avoir été emprisonnées dans chacune des liqueurs MARIE BRIZARD dont la saveur et le bouquet traditionnels représentent un triomphe incomparable.

COCKTAIL ALEXANDRE

1/3 de Dry Gin 1/3 de crème fraîche
1/3 de Crème de Cacao Marie Brizard

CRÈME GLACÉE AU CACAO

Dessert absolument exquis: servir de la crème glacée abondamment arrosée de Crème de Cacao Marie Brizard.

Deux Siècles de Prestige

REMPLEZ CE COUPON D'ABONNEMENT

LE SAMEDI LA REVUE POPULAIRE LE FILM

(Pour 12 mois)

Canada Etats-Unis

LES 3 MAGAZINES \$5.50 \$8.00

OU A VOTRE CHOIX.....

Le Samedi \$3.50 \$5.00

La Revue Populaire 1.50 2.00

Le Film 1.00 1.00

Veuillez trouver ci-incluse la somme de \$.....
pour l'abonnement indiqué d'un (X).

Nom.....
Indiquez d'un X s'il s'agit d'un renouvellement.

Adresse.....

Localité..... Prov.....

POIRIER, BESETTE & CIE, LIMITEE
975 - 985, rue de Bullion, Montréal 18

souffle d'un vent déchainé, l'Orchidée, hiératique, hautaine, se redresse. L'orage ne peut l'atteindre. Et c'est elle qui rompt la glace.

Toisant l'officier de la tête aux pieds, elle a le courage de parler la première :

— Pour une surprise, c'est une surprise, car je ne suis pas assez naïve pour croire à un sosie!... Vous osez!...

— Comme s'il ne remarquait ni la hauteur, ni le mépris, l'Allemand s'incline :

— Commandant von Gotburg, ma chère Isabelle, est à vos pieds comme François Casteldieu. Il a demandé la faveur d'être en occupation en Auvergne à seule fin de vous retrouver.

— Oh!...

Isabelle, splendide d'indignation, semble grandir encore. D'un geste vif, elle enlève son manteau, et, toujours élégante dans une robe du temps de sa splendeur, une robe en lainage, mordoré qui se drape impeccablement autour d'elle, elle apparaît sculpturale et si digne qu'oncle Oli, seul spectateur de cette scène rapide qu'il redoute violente, ne peut se défendre de l'admirer visiblement.

Violente... la scène le serait inéluctablement si Mme d'Arteuse n'apparaissait soudain à la porte de la salle à manger, une Mme d'Arteuse nouvelle, angoissée et... silencieuse!

Elle jette à Isa un tel regard que celle-ci prend brusquement conscience de ce que doit être, désormais, son vrai devoir. Un coup d'oeil sur sa cousine qui s'efforce de « tenir », si pâle, achève de la convaincre, et, légèrement détendue, elle a un sourire vers l'Allemand et répond désormais, sûre d'elle :

— Oh!... Excusez-moi... L'effet de surprise, n'est-ce pas? On ne peut être plus aimable. Croyez que, moi-même, j'ai un plaisir... particulier à vous revoir.

Oncle Oli, qui n'a pas aperçu sa soeur, stupéfait, ouvre des yeux effarés, un flot de sang brusque ranime Joselyne indignée. Elle va bondir, Joselyne, mais sous les longs cils toujours soigneusement « ricinés » un regard d'Isabelle filtre, tellement expressif, que le coeur de Mie-Jo, rasséréné brusquement, consent à battre plus régulièrement. Et, d'un commun accord, oncle Oli et Joselyne laissent Isa diriger la difficile conversation.

Celle-ci, d'un geste, montre un siège au commandant.

— Alors, dit-elle, s'asseyant elle-même, vous étiez Allemand? Figurez-vous que je m'en étais doutée... Et puis, vous m'avez envoyé un mot d'un régiment français... sans me donner votre adresse, il est vrai. Pas l'ombre d'un secteur postal.

— Un oubli... J'y ai commandé une compagnie pendant six mois...

— Vous!... Vous avez commandé une compagnie dans un régiment français!

— Mais oui. Nous étions quelques-uns, ainsi... Je ne vous ai pas donné mon adresse parce que je ne savais pas quand je serais appelé à servir ouvertement le Grand Reich sous le glorieux uniforme...

Un vertige a saisi les spectateurs de cette étrange scène, à ouïr de si monstrueuses choses...

Des officiers allemands camouflés commandaient dans l'armée française!...

Isabelle suffoque... Héroïquement, ayant retrouvé le souffle qui la quitte, elle risque un peu dangereusement :

— Alors, nous n'avons pas été vaincus, nous avons été trahis...

— J'excuse ce sursaut de votre patriotisme inconsciemment faussé, réplique von Gotburg. En réalité, vous avez été sauvés de vous-mêmes, malgré vous... Vous comprendrez lors de la victoire définitive. Votre éducation

est à faire... Mais comme vous êtes intelligente, l'amour aidant...

— L'amour!...

Elle a dit cela d'un tel ton indéfinissable qu'il reste tout de même interloqué. Elle ne lui laisse pas le temps de s'appesantir et souriante :

— Oui, à un certain moment, j'avais cru sentir le « Vergiss mein nicht »...

— Et cette idée ne vous était pas trop désagréable?

— Oh! vous savez, j'ai l'esprit large... et j'ai vécu un peu partout. J'ai connu des Allemands charmants. Cependant, à vrai dire, depuis la déclaration de guerre, je m'efforçais de ne plus penser à vous... Je vous croyais mort...

— Oh!... Et cela ne vous était pas... pénible?

Isabelle a, au bord des lèvres, une réponse féroce. L'idée terrible qu'elle a un rôle à jouer l'arrête à temps. Et, coquette, flirteuse, elle affirme en Célimène consommée :

— Oh!... si, tout de même! Vous êtes si beau! Mais... comprenez, vous aussi... Fiancée à un ennemi, c'est plutôt gênant... Alors, j'essayais de vous oublier.

— Fadaises! Quand l'ennemi est un sujet du Grand Reich victorieux, c'est plutôt un honneur. Vous devez commencer à le sentir.

Tout en parlant, il s'est penché vers elle, souriant.

Devant la porte qu'elle a refermée sans bruit, Mme d'Arteuse, marmoreenne, dresse sa fine silhouette et son clair visage qu'une ombre voile. Olivier Le Heurloup, qui s'est éloigné du grand lampadaire, attend dans l'ombre, impassible. Joselyne, lointaine, regarde en elle, yeux mi-clos, sans un geste.

Isabelle, maintenant très à l'aise, joue avec ses doigts fins où les ongles rouges semblent des joujoux. Elle a des gestes très naturels et pourtant voulus. Il ne faut pas que Frantz von Gotburg puisse, dans un excès de transport, saisir ses mains. Geste après tout naturel chez un « fiancé » épris.

Isabelle ne sait vraiment pas quelle résolution irrésistible pourrait poindre en elle au contact d'une main allemande.

Elle rit. Elle rit d'un rire cristallin, un rire frivole.

« Un vrai rire français! » songe incompréhensif l'Allemand qui ne croit pas si bien dire.

— Attendons la victoire finale, s'exclame Isa, avant d'en venir aux vraies accardailles...

— Vous n'y croyez pas à la victoire finale?

La voix se nuance d'une menace imprévisible.

M. Le Heurloup, inquiet, fait un pas hors de l'ombre.

— Oh! si absolument! J'y ai toujours cru!

— A la bonne heure! Vous n'avez pas eu de fausses illusions?

— Pas une! Depuis le 18 juin 1940, je crois à la Victoire!

— Pourquoi le 18? Fin mai, nous étions dans Paris et l'armistice est du 16.

— Oui! L'armistice dans « Honneur et la Dignité »!... Vous ne pouvez pas m'accorder deux jours de douleur patriotique? Je suis Française, après tout.

— Oui, évidemment, consent-il sans saisir; mais main-allemande. C'est le bonheur de la France... et de l'Europe entière?

— Certes! Il faudrait que je sois aveugle pour ne pas le voir!

— Et nous ne sommes plus des ennemis, nous sommes des collaborateurs...

Cette fois, il est arrivé à saisir la petite main qui s'est oubliée sur la robe mordorée.

Isabelle, brusquement, se lève.

— Mais il est tard, dit-elle. Je m'attarde... L'émotion du revoir... Excusez-moi, je vais me changer. Tu viens,

José? Oncle Oli, voulez-vous tenir compagnie quelques instants à François?

Et, tournée vers l'Allemand :

— Excusez-moi... l'habitude!

Très vite, riieuse et très femme du monde, comme toujours, elle entraîne sa cousine et sa tante restée devant la porte. Avant de refermer, elle insiste :

— Oncle Oli, dites bien surtout quelle sensation d'apaisement et de... sérénité nous avons eue à Montoire!...

M. Olivier Le Heurloup qu'une ire interne soulève, une ire particulière, houleuse d'un rire grinçant et sauvage, se demande avec anxiété comment il va tenir le difficile rôle dicté par Isa.

L'Allemand lui-même le tire d'embaras :

— Excusez-moi, dit-il... J'ai quelques ordres à donner à Hermann pour notre installation. Je dois partir pour une mission ce soir à 21 heures. Je serai absent deux ou trois jours. Je reviendrai dans une petite heure pour revoir Isabelle avant le départ.

— A vos ordres, Monsieur le commandant, répond très simplement Olivier Le Heurloup.

Dans la chambre de Marie-José, devant un feu clair que Boule de soie accapare, Isabelle oblige sa cousine à s'étendre un peu :

— Ma pauvre chérie! J'ai si bien cru que tu allais t'évanouir.

— Quel cran tu as!

— Il le faut! N'est-ce pas, tante Régine, il le faut!

— Il le faut doublement! J'avais une peur! Voilà ce qu'on vient de m'apporter. Nous ne pouvons absolument pas indisposer les occupants.

Mme d'Arteuse tend à Isa une lettre toute chiffonnée qu'elle tire de son corsage.

— Lis tout haut, dit-elle, après être allée donner un tour de clef. Je préfère fermer. On ne sait jamais avec eux! Mon Dieu! Quand je pense que le Maréchal...

— Laissez le Maréchal tranquille, tante chérie! Ah! c'est de Mme de Saint-Géran.

Ma chère Régine,

Deux mots en hâte. Jean-Claude vient d'arriver après le départ des petites. Evadé, en assez bon état, mais plein de résolutions à faire frémir! Enfin! nous verrons plus tard. Avant qu'il soit en règle avec de faux papiers, nous vous l'enversons à Blauzac; dans les bois, à votre petite ferme du Gal, tu sais, la petite chaumière; nul n'ira l'y chercher, je pense! Je suis folle! Qu'allons-nous vivre! Dire qu'il arrive en même temps que les boches. Nous serons à Blauzac tous les trois après minuit. Heureusement qu'il a pu arriver sans encombre! Il est venu par la Margeride et Saint-Flour, à pied après mille et une péripéties. C'est fou. Je ne sais plus ce que j'écris. A bientôt. Je donne ce mot à l'abbé, il l'avalera s'il rencontre une patrouille, mais on dit que jusqu'à présent « ils » n'ont encore rien demandé à personne.

Que Dieu nous protège.

ANNE.

— Bon! dit tranquillement Isa. Ça se corse. Jusqu'à présent, nous ne savions pas ce que c'était. J'ai idée qu'on va le savoir! Toi, ne bouge pas.

Ceci s'adresse à Joselyne qui, d'un bond, s'est levée.

— Je te demande bien pardon, mais j'agirai, moi aussi! Il le faut! Ce soir, c'est l'effet de surprise! Non! Si je m'attendais! Quelle audace! Non! Quelle audace! Quel cynisme! Et moi... Oh! quelle horreur! Quelle horreur!

Secouée de sanglots, Joselyne tombe dans les bras que lui tend sa cousine.

Mme d'Arteuse, qui ne peut comprendre le genre d'émoi qui torture sa petite fille, supplie :

— Ne te rends pas malade, voyons, moi aussi je croyais à leur courtoisie, à... je ne sais quoi... Nous réparerons, oh! je te jure que nous réparerons!

— Mais oui, mais oui, tante! En attendant, venez, il faut nous tenir au courant des allées et venues du Gotburg. Vous comprenez qu'il ne faut pas que Jean-Claude arrive pendant qu'il est là. Les faux papiers ne signifieraient rien avec lui... Peut-être fermerait-il les yeux par amour... Mais il vaut mieux ne pas compter là-dessus avec un sujet du Grand Reich victorieux! Toi, ma José, un nuage de poudre! Rends sa fraîcheur à l'Eglantine... Ris, ma Jo! Ris un peu, je t'en supplie. C'est le rire qui donne le plus de courage!

Après un baiser fougueux à Joselyne, Isa disparaît avec Mme d'Arteuse.

— Ah! quel cran elle a, soupire la pauvre «églantine». Jamais je ne saurais dissimuler comme elle! Ce soir, j'ai cru mourir... Mon Dieu! L'avoir vu dans cet uniforme! J'ai pu aimer ça, moi?... Mon Dieu! Inspirez à Marie-Josèfe d'Arteuse le geste à faire pour expier un si coupable égarement!

Après une minute de silence où sa pensée perdue s'est muée en prière, Joselyne conclut, farouche :

— Si c'est mal, que le Ciel me pardonne. Mais je ne vois qu'une solution : il faut qu'il meure ou que je meure!... Car, lui vivant, il me hanterait toujours, comme une honte. Oh! ce regard sous la casquette allemande. Quelle horreur! Si je lui survivis, donnez-moi, ô mon Dieu, le courage de

me libérer moi-même. Après, j'entre-rais au couvent.

Et, doucement, tandis que des pleurs apaisants jaillissent enfin de ses yeux exaltés :

— Ah! Eglantines ou Orchidées, il faudra bien nous forger nous-mêmes des épines pour nous défendre de ces dangereux «Vergiss mein nicht» empoisonnés!

III

*Galant, si j'avais su
Avoir mon temps perdu
Je ne t'aurais pas cru...
Avec un autre amant
Et bien fidèlement
J'aurais le coeur content!*

— Isa! Je t'en supplie, ne chante pas ce couplet! Je ne réalise qu'aujourd'hui ce qu'il signifie!

— Ne sois pas si nerveuse, ma petite Jo. C'est moi que la chanson devrait émouvoir! Fiancée! Je continue à être fiancée... Comme m'a dit Nanon : «Démouille, je sais pas comment vous osez lui faire des mines à ce Boche de malheur!». Je lui ai expliqué que c'était pour mieux le berner, elle m'a répondu : «Ce serait pour Satan lui-même que c'est pas joli, joli, les tromperies, Démouille, mais faut reconnaître qu'avec cette engeance, on fait comme on peut!»

— Il est des cas où la tromperie se sanctifie... mais, évidemment, c'est dommage, soupire Oncle Oli. Avec des maîtres en fourberie, comment agir autrement? Nous mettons en pratique cet adage, — le leur, que j'ai en horreur — : «La fin justifie les moyens». Quelle époque, mon Dieu! quelle époque! (La fin au prochain numéro.)

LE PLUS MERVEILLEUX... [Suite de la page 3]

est en moyenne de 45 onces ou environ un trente-cinquième du poids total du corps. Il est divisé en deux hémisphères parfaitement symétriques réunis entre eux par des fibres transversales. La faiblesse première du cerveau humain, c'est l'impuissance où il est de régénérer ses cellules atrophiées. Les maladies qui le menacent sont souvent cause de son dépérissement.

Pour le cerveau électronique, point de problème. Une pièce usée est aussitôt remplacée par une pièce neuve et la machine retrouve son allure de bonne santé.

En une seconde, il peut reproduire huit rubans magnétiques ultra-rapides sur chacun desquels sont enregistrés des textes équivalant à 70,000 caractères d'imprimerie.

Pour effectuer ce même travail dans le même temps, il faudrait 14,000 dactylos travaillant d'une manière impeccable, sans utiliser la gomme à effacer. Est-ce la fin de cette profession?

Est-ce la fin de toutes les professions? Non, nous disent les grands dirigeants d'entreprises de même que les chefs des grandes centrales ouvrières, «pour peu que la transformation de l'industrie soit rationnelle. Car il est certain que la nouvelle industrie électronique, accompagnée d'une législation qui réduira la durée de la semaine de travail et abaissera l'âge de la mise à la retraite, réussira à détourner la menace de chômage que beaucoup craignent».

RICHARD WILSON.

LA METROPOLE DU... [Suite de la page 7]

On transporta alors toutes ces pièces à Halifax d'abord, puis dans la province nouvellement constituée du Nouveau-Brunswick, à Saint-Jean. En 1791, on installa les Armoiries dans l'église de la Trinité, au-dessus du prie-Dieu du Gouverneur. Lors de l'incendie de l'église en 1877, on sauva les Armoiries qu'on exposa dans la nouvelle église, construite en 1880. Il est probable que ces Armoiries datent du règne de George Ier qui accéda au trône d'Angleterre en 1714.

Sports au choix.

A Saint-Jean, on peut pratiquer à peu près tous les sports : pêche, chasse, natation, canotage. On peut voyager dans le passé ou simplement flâner dans la campagne environnante. Toute la ville est entourée d'endroits charmants. A votre porte, les eaux salées de la Baie de Fundy et les eaux douces des rivières Saint-Jean et Kennebecasis.

La ville elle-même semble prendre naissance au King Square Park puis

s'épanouir en un beau quartier de théâtres, restaurants, hôtels, magasins, édifices publics et monuments historiques.

Un port ouvert l'année longue.

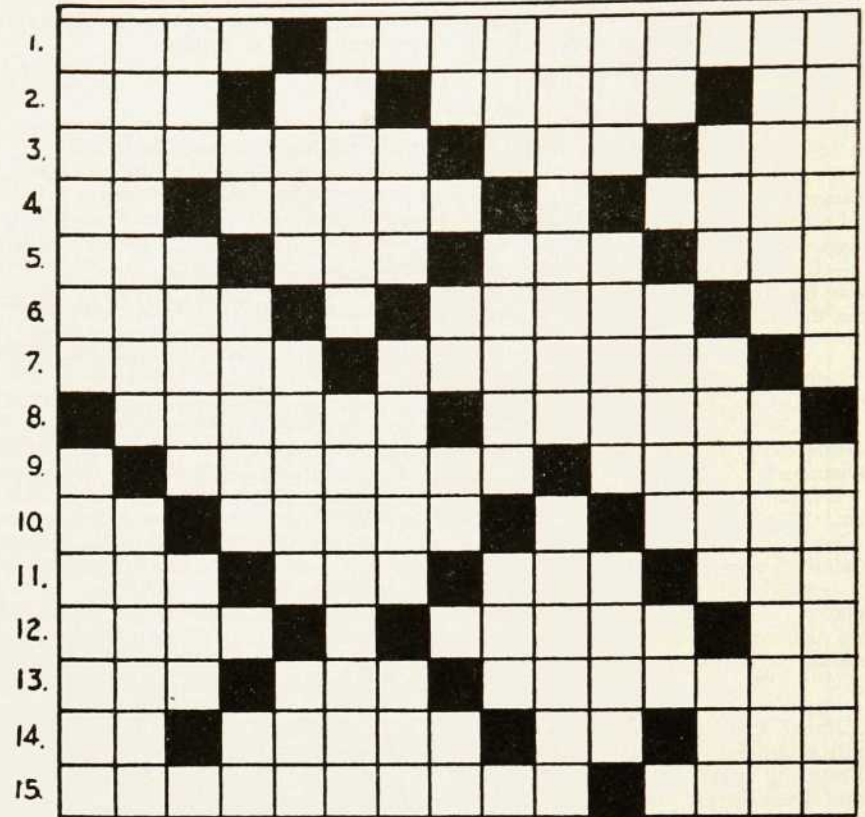
Saint-Jean est la métropole du Nouveau-Brunswick et le centre commercial de la Province. Elle n'est située qu'à 80 milles de la frontière internationale et qu'à 400 milles de la métropole de la Nouvelle-Angleterre, Boston.

Le port de Saint-Jean est ouvert l'année durant, et les plus gros bateaux y accostent. Vers l'ouest, Saint-Jean n'est qu'à 485 milles de Montréal et de son immense marché. Les deux compagnies de chemins de fer la desservent, de même qu'Air-Canada. On y trouve deux postes de radio, un poste de télévision, deux quotidiens et un hebdomadaire. Dans le rayon d'influence de tous ces services se trouvent la ville de Lancaster, toute proche, ainsi que tout le Nouveau-Brunswick du sud.

Les Mots Croisés du Samedi

VINGT-CINQ (25) JEUX DE CARTES PAR SEMAINE

1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15,



Les réponses doivent nous parvenir avant le 31 mars 1956. Problème No 1266

Nom

Adresse

Ville

Province

Adresser : LES MOTS CROISES, LE SAMEDI, 975, DE BULLION, MONTREAL, 18, P.Q.

~~~~~ DECOUPEZ ICI ~~~~~

**HORIZONTALEMENT**

- 1—Nouriture en général. — Talent du virtuose.
- 2—Eux. — De l'alphabet grec. — Différent. — Premier mot de l'hymne de saint Jean-Baptiste.
- 3—Un des noms de la giroflée. — Du verbe faire. — Animal contractile.
- 4—En évidence chez les maigres. — Passage étroit. — Signal fixe vers lequel on dirige un instrument pour prendre une direction.
- 5—Trois, en chiffres romains. — Roi d'Israël. — Genre d'oiseaux grimpeurs. — Extrémité.
- 6—Genre d'insectes hémiptères. — Mise en ordre. — Dans.
- 7—Nom donné à la région ténébreuse qui s'étend sous la terre au-dessus de l'enfer. — Commission, diplôme.
- 8—Chevelure que les Peaux-Rouges conservaient comme trophée de guerre. — Produit de remplacement, succédané.
- 9—Lieu où travaillent des artistes. — Dense, serré.
- 10—Première conjugaison. — Qui sont à lui. — Commune des Pyrénées-Orientales, non loin du Tech.
- 11—Pour la troisième fois. — Romancier, auteur des *Mystères de Paris*. — Partie saillante qui termine la tête des oiseaux. — Se suivent dans *legato*.
- 12—Emotion. — Puiné. — Unité.
- 13—Souverain. — Pieu aiguisé par un bout. — Capuchon de femme.
- 14—Altesse Royale. — Partie d'or fin. — Chemin de halage. — Possédée.
- 15—Mare établie pour des canards. — Enceinte d'une ville.

**VERTICALEMENT**

- 1—Nom vulgaire du bouvreuil. — Genre de fougères abondantes sur les murs.
- 2—Arbres de la famille des rosacées, à fleurs blanches ou roses. — Nom vulgaire d'un poisson téléostéen, dit aussi *échénéide*.
- 3—Préfixe signifiant *égalité*. — Racine vomitive d'une rubiacée de l'Amérique du Sud. — Chef d'Etat.
- 4—En cet endroit. — Divertissements. — Cela.
- 5—Amas de choses placées les unes sur les autres. — Genre de palmiers. — A travers.
- 6—Instrument de musique que l'on fait agir au moyen d'une manivelle. — Qui pleure souvent et sans sujet.
- 7—Roue à gorge d'une poulie. — Punition, châtiment. — Petit poème du moyen âge.
- 8—Nom du soleil chez les Egyptiens. — Symbole chimique du *calcium*. — En les. — Equerre.
- 9—Formation géologique de consistance généralement poreuse. — Oraison dominicale. — Bateau long et plat.
- 10—Tirer parti de. — Organe de transmission fonctionnant au pied.
- 11—Brut. — Considéré comme. — Bolet comestible.
- 12—Pronom. — Lieu où s'arrêtent des troupes en marche. — S'emploie dans l'intimité.
- 13—Qui est en vie. — Se dit d'une mer qui ne monte ni ne baisse. — Unité monétaire roumaine.
- 14—Carnage. — Ouvrier qui travaille le zinc.
- 15—Cadeau en général. — Décentes, convenables.

# RIEN DE SÉRIEUX

Jean dîne chez une amie de sa mère, il en est à la viande. La dame: Es-tu capable de couper ta viande tout seul, mon garçon?

— Oui, nous en avons souvent de la plus dure que cela à la maison.

Mme R..., qui s'occupe beaucoup de spiritisme, constate qu'il manque une cuiller à une douzaine de couverts d'argent.

La bonne à qui est fait observer cette disparition lui répond:

— C'est tous ces esprits qui viennent voir Madame. Y en a des fois que c'est pas du beau monde.

Une bonne, fraîchement arrivée de la Gascogne, son pays, se présente dans une maison.

Elle commence aussitôt à chanter ses louanges:

Travailleuse... propre... active... etc.

Enfin elle ajoute, pour convaincre définitivement:

— Ainsi, madame, dans ma dernière place, j'avais épousseté le salon, fait les chambres et les lits avant que personne ne fût encore levé!

Henri VIII, le roi d'Angleterre, s'était brouillé avec François Ier, roi de France. Il résolut d'envoyer au monarque français un ambassadeur portant un message fier et menaçant.

Le prélat chargé de l'ambassade, craignant pour sa vie s'il traitait François Ier avec la fierté que son maître exigeait, présenta à Henri VIII le danger d'une telle mission.

— Ne craignez point, lui dit Henri VIII; si le roi de France vous faisait mourir, je ferais couper la tête à tous les Français qui seraient dans mes Etats.

— Je vous crois, Sire, repartit l'évêque, mais permettez-moi de vous le dire: de toutes les têtes que vous feriez couper, il n'y en aurait point qui convint si bien à mon corps que la mienne.

— Pourquoi donc Mme X... gémit-elle sans cesse? Elle est riche et elle se plaint de l'impôt sur le revenu.

— C'est pour que l'on sache mieux l'importance de sa fortune.

Le Baron de Laporte de Namur — vieille noblesse du haut de la ville... — ayant constaté qu'il n'était pas seul à fumer ses havanes, en est arrivé à la pénible conclusion que Firmin, son dévoué valet de chambre, partage ses goûts...

Aussi, un beau matin, voulant discrètement signifier au valet, que, désormais, le cours des choses devait changer, déclare-t-il, en présence de Firmin:

— Cette vieille bête de médecin m'interdit de fumer!... Je vais donc épargner mes cigares...

Mais quatre jours plus tard, le Baron constate l'absence de quatre havanes! Déjà, il se tourne vers Firmin, bien décidé cette fois à mettre les choses au point, mais le valet, tout souriant, remarque:

— Monsieur le Baron n'a pu résister à la tentation!

René Peter, dans son étude «L'Académie devant l'amour» nous rapporte, entre autres histoires, ce trait piquant d'une inaltérable philosophie:

«Le secrétaire perpétuel Svard aimait tendrement sa femme et s'en croyait aimé. Mais celle-ci lui dit un jour:

— Je suis lasse de votre amour. — Cela vous reviendra, dit Svard tranquillement.

— Mais j'en aime un autre, répond l'épouse.

— Mon bien-aimé, je vous dois un aveu: je ne vous aime plus.

— Cela vous passera, conclut enfin le mari sans broncher.

...Et sans doute, n'avait-il pas tort, car, comme le chantait ce bon François Ier: «Souvent femme varie, bien fol est qui s'y fie».

## LES VINGT-CINQ (25) GAGNANTS DES MOTS CROISÉS

«Le Samedi» du 10 mars 1956 (Problème No 1263)

Mlle Patricia Bédard, 25, Côte Bédard, Du Berger, Québec, P.Q.

Mlle Thérèse Bergeron, 990 Cherrier, Montréal, P.Q.

M. Yvon Besner, 8284 Chateaubriand, Montréal, P.Q.

Mme Gilles E. Boudreault, C. P. 94, Sept-Îles, Côte-Nord, P.Q.

M. Paul-Emile Charlebois, Wendover, Ontario.

M. Simon Collette, 1201 Boulevard Alexandre, Sherbrooke, P.Q.

Mlle Zelia Desgagné, 5e Avenue, Port-Alfred, Co. Chicoutimi, P.Q.

Mme A. Deslauriers, 3474 Workman, Montréal 30, P.Q.

M. André Desroches, 141 Ste-Elisabeth, Trois-Rivières, P.Q.

M. Emile Girard, 355 St. Patrick, Ville La Salle, P.Q.

Mme Antoine Girard, Oka, R. R. No. 1, Co. Deux-Montagnes, P.Q.

Mlle Marie-Anna Lamontagne, 260 Blvd Langelier, Québec, P.Q.

Mme Emile Leblanc, Cap St-Ignace, Co. Montmagny, P.Q.

Mme Eve Leduc, 6639 Beaulieu, Ville-Emard, Montréal, P.Q.

Mme Cécile Legault, 217 St-Pierre, Chambly, P.Q.

Mlle Marguerite D. Lemieux, 3 rue Notre-Dame, Lévis, P.Q.

Mlle Rose Hélène, 27 St-Narcisse-Letourneau, Lauzon, Co. Lévis, P.Q.

M. Fernand Levasseur, 2675 Sicotte, St-Hyacinthe, P.Q.

Mlle Gervaise Marcl, 5175 St-Hubert, Apt. 7, Montréal, P.Q.

Mlle Gisèle Mathieu, 323 Ave Royale, Ange-Gardien, Co. Montmorency, P.Q.

Mlle Laurence Neveu, Amos, C. P. 1054, P.Q.

Mlle Jacqueline Proulx, 221 Avenue Proulx, Québec Ouest, P.Q.

Mlle Jacqueline Ricard, 299 de Villemure, Saint-Jérôme, P.Q.

Mlle Yolande Rivard, Golden Star, R. R. No. 2, Hawkesbury, Ontario.

Mme C. Verreault, 27, Scott, Québec 4, P.Q.

Voyez, au verso, le problème de cette semaine.

### Solution du problème No 1263

|   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| P | I | E | D | E | S | T | A | L | A | M | O | N | T |
| A | M | B | I | T | I | O | N | A | R | A | S | E |   |
| P | A | R | T | R | U | A | N | G | L | E | C |   |   |
| A | G | E | B | T | A | N | T | E | T | A | H |   |   |
| L | E | M | A | S | A | G | E | N | E | V | A |   |   |
| E | G | A | L | O | P | E | T | A | T | O |   |   |   |
| R | L | A | S | K | E | P | L | A | I | D |   |   |   |
| D | A | M | I | R | E | A | R | S | U | N | E |   |   |
| E | P | O | I | E | B | R | O | U | T | E |   |   |   |
| S | I | M | L | A | E | A | N | C | H | E | D |   |   |
| E | D | E | M | A | T | E | E | R | E | F | A |   |   |
| R | E | B | A | N | A | N | E | E | S | I | L |   |   |
| T | A | I | N | S | I | C | A | M | I | E | L |   |   |
| L | A | N | D | E | S | O | R | C | I | E | R | E |   |
| B | A | R | G | E | C | A | T | A | L | A | N | E | S |

## DANS LE MONDE SPORTIF

[ Suite de la page 10 ]

■ Nous lisons dans le périodique *Ma Paroisse* l'article suivant: «Quoi qu'on en puisse dire ou penser, les sports offrent aux athlètes, personnages écoutés par le peuple, l'occasion de rencontres qui deviennent facilement amicales, et qui font plus de bien que beaucoup de rencontres diplomatiques. On n'empêchera pas une guerre par les Jeux Olympiques, pas plus que les conférences de paix n'arrêteront les hommes de se détruire, quand ceux-ci en auront décidé ainsi. Mais, si les épreuves sportives internationales étaient multipliées, l'esprit sportif finirait par triompher et les ennemis d'hier deviendraient des adversaires qui ne s'aiment pas, mais qui se respectent.

Maurice Richard et Gordie Howe ne sont-ils pas deux exemples parfaits de cette affirmation? D'origines ethniques différentes, ils sont tous les deux respectés et admirés, et pas un amateur de hockey ne refuserait de les applaudir s'ils portaient le même chandail. En connaissant mieux les athlètes des autres pays, on en viendrait à s'intéresser à leur mode de vie, à leurs habitudes; on comprendrait mieux leurs attitudes. Les peuples résistent difficilement à cette excellente propagande qu'est le sport, et une campagne systématique de dénigrement produit généralement un effet contraire à celui visé, surtout quand on peut voir les athlètes à l'oeuvre et se rendre compte de visu de la véracité de certaines affirmations gratuites.

Mais les politiciens de certains pays préfèrent de beaucoup ces courtes épreuves, où personne ne se connaît et

où on peut facilement chauffer à blanc un nationalisme qui n'a rien de commun avec l'esprit sportif».

■ Une vengeance? Un parieur sur les courses de chevaux sous harnais demande à une serveuse d'un restaurant de Longueuil: «Mademoiselle, apportez-moi un énorme bifteck de cheval! J'ai une faim de loup! Poisson que je suis, je vais me figurer boulotter les carcans du coursier «Poor Kid», qui m'a fait perdre \$999 aux courses du Parc Richelieu, l'été dernier!... La majorité des 2,000 personnes de couleur de Montréal mènent une existence paisible. Nous croyons que, toute proportion gardée, nos Noirs sont les plus enragés parieurs sur les courses sous harnais. Ils sont assidus au travail, durant toute l'année. Toutefois, lorsque le mois de mai se montre le nez, lorsque la saison des courses apparaît, pimpante, ils se laissent facilement emporter par la frénésie du sport du turf. Ils invitent leurs parents ou amis de passage à Montréal à pousser une pointe vers les pistes de Blue Bonnets et du Parc Richelieu, où ils gaspillent tous leurs écus, péniblement gagnés... C'est le comble! Il prend envie aux proprios du Parc Richelieu d'organiser des courses de chevaux sous harnais, au cours de l'hiver prochain! Croient-ils que les parieurs enragés délaisseront le hockey majeur, comme la chose se passe, en été, pour le baseball, depuis trois ans? Notre petit doigt croche de la main droite nous indique le contraire!

OSCAR MAJOR.

## LA VIE COURANTE...



— M-a-m-a-n!!!

# GUY BENOIT

par Guy Lajouane

EXCUSEZ-MOI!!



OH! OH!

MON GARDIEN ET PROTECTEUR



VOUS DESIREZ MONSIEUR?

CETTE DAME EST SOUS MA PROTECTION, ET J'AIMERAI QU'ON LA LAISSE TRANQUILLE!



IMBECILE, NE POURRAIS-TU PAS ME LAISSER LA PAIX AU MOINS DURANT CE DERNIER VOYAGE.



CURIEUX DE PERSONNAGES, MAIS ENFIN, J'AI D'AUTRES CHATS A FOUETTER.



DANS LA ZONE RUSSE...

(ENCORE QUELQUES MINUTES ET JE REVERRAI MA BELLE ZILDA.)



DANS TROIS JOURS NOUS SERONS A MOSCOU!



ET C'EST LA QU'ENFIN, NOUS POURRONS NOUS SERVIR DE CES FAMEUX MICRO FILMS DE NOS AMIS AMERICAINS!!

U.S.A. BERL



ALORS QUE L'AVON S'APPRETE A ATTERRIR ????

ATTENTION, CE SOIR AU CIRQUE KRAMER; LA FAMEUSE ZILDA...

# L'INTRÉPIDE JOS PRICE

CONTE ILLUSTRE DU "SAMEDI" — TRENTIEME EPISODE



1. Jos, sous le déguisement de Seth Kilden, avait conduit la bande à l'intérieur du ranch sous le prétexte de faire le partage de l'argent volé. Mais le contremaître, soupçonneux, l'épiait de dehors. Jos s'appropriait à compter l'argent quand il reçut sur la tête un coup de crosse de revolver qui le fit culbuter.



2. Les cowboys s'approprièrent à défendre celui qu'ils croyaient être Seth Kilden mais le contremaître leur fit comprendre qu'ils étaient sur le point d'être roulés et que sous le déguisement se cachait... Jos Price. On eut tôt fait de ligoter notre ami et de l'envoyer au pays des rêves...



3. La rage s'était emparée des bandits quand ils comprirent qu'ils allaient être roulés par Jos Price. "Conduisons-le dehors et pendons-le au premier arbre qu'on trouvera", disaient-ils dans leur colère. "Pas si vite, les amis, pas si vite. Haut les mains tout le monde". C'était Bob qui venait de faire irruption dans le ranch.



4. Les bandits ne se le firent pas dire deux fois. Bob les tenait en joue avec ses deux revolvers. Il les colla au mur bien sagement. Jos étant revenu à lui, il s'occupait de désarmer les hommes et de les ficeler bien solidement. La capture était belle. C'est la bande au complet qu'ils tenaient : Seth Kilden et ses hommes. C'est-à-dire la bande entière qui avait cambriolé la banque.



5. "Qu'allons-nous en faire ?" demande Bob. "Nous allons les conduire au shérif", répondit Jos. "Je pense qu'il sera particulièrement heureux de retrouver ces six saucissons". Le groupe sortit du ranch. Bob et Jos monterent les chevaux tandis que leurs prisonniers, attachés les uns aux autres, marchaient entre eux deux. La procession avait un aspect à la fois comique et tragique.



6. L'on arriva enfin au village, devant le bureau du shérif. Celui-ci n'en croyait pas ses yeux. "Ce sont bien là les cambrioleurs de la banque !" dit-il. Sa figure était toute réjouie. "Vous avez fait là un bon coup", leur dit-il, et il les félicitait. Mais une surprise attendait Jos et Bob...



7. Du bureau du shérif, ils virent sortir la petite Elsa. Elle était toute heureuse de retrouver ses deux amis mais soudain elle lâcha un cri de surprise. Elle venait de reconnaître son oncle Seth parmi les prisonniers. "Mais c'est l'oncle Seth !" dit-elle en regardant Jos et Bob.



8. "C'est bien lui !" répondirent-ils. "Il a tout tenté pour vous ravir votre ranch". Elsa, le shérif, Jos et Bob chevauchèrent au ranch et le shérif ne tarda pas à retrouver les papiers qui établissaient sans conteste que le ranch appartenait à Elsa. "C'est à vous deux que je le dois", dit-elle en embrassant Jos et Bob.



9. Enfin délivrés de tout souci, Jos et Bob reprirent leurs randonnées dans la plaine, errant à l'aventure. C'était dans leur nature de ne pouvoir jamais rester longtemps au même endroit. Bientôt, des événements allaient survenir qui allaient mettre leur esprit combatif à l'épreuve.



10. En effet, ils chevauchèrent dans un col étroit quand ils virent, au bout du passage, un poney qui galopait à toute allure monté par une jeune fille qui semblait fort effrayée. Les deux hommes partirent à la rescousse et ils allaient si vite qu'ils ne s'aperçurent pas, en sortant du col...



11. ... Qu'il s'agissait tout simplement d'une prise de vues pour un film dans lequel jouait la petite Anne Dame. Pourtant, la petite actrice était vraiment en grand danger, car, un peu plus loin, une auto de gangsters se trouvait cachée pour l'enlever et exiger de ses parents une forte rançon. (à suivre dans le prochain numéro)

# LES ENFANTS DU CAPITAINE GRANT

par JULES VERNE

CONTE ILLUSTRE DU "SAMEDI" — TRENTE-HUITIEME EPISODE



Tandis qu'Ayrton se met en route pour aller quérir un maréchal-ferrant à la station de Black Point, l'expédition s'organise pour camper sur les bords de la Wimerra jusqu'à son retour. Les tentes sont dressées, et les cavaliers partent en chasse pour ramener de la viande fraîche. Paganel se contente de cueillir quelques fruits exotiques qu'il prétend succulents. — Finalement, après un dîner savoureux, composé par Olbinett, les voyageurs s'endorment, bercés par le clapotement de la rivière, et non sans que lord Glenarvan ait assigné à chacun un tour de garde pour veiller à la sécurité du campement. Seul, entre tous, le major

MacNabbs n'a pas aboli toute méfiance vis-à-vis d'Ayrton, et même ce voyage à Black Point lui donne à réfléchir. — D'ailleurs, le lendemain matin, dès le lever du jour, Ayrton prouve encore une fois qu'il n'a perdu, ni son temps, ni ses démarches. Il est accompagné d'un homme portant un sac d'outils, et qui se dit maréchal-ferrant. C'est un gaillard vigoureux, de haute stature, mais d'une physionomie basse et bestiale, qui ne prévient pas en sa faveur. On aurait pourtant mauvaise grâce à tenir Ayrton pour responsable du physique de cet homme...



Malgré son aspect physique peu engageant, le maréchal-ferrant, ramené par Ayrton de Black Point, se montre habile ouvrier. S'attaquant à l'avant-train du chariot, il ne met pas plus de deux heures à en réparer les avaries. Tout en le regardant travailler, le major observe que la chair de ses poignets, fortement érodée, présente un collier noirâtre de sang extravasé, indice d'une blessure récente. — Le chariot réparé, le maréchal-ferrant s'occupe de réparer le dommage causé au cheval de lord Edward. Comme il a eu soin d'apporter des fers tout préparés, la chose est vite expédiée. Toutefois, le major ne peut s'empêcher

de faire remarquer à Ayrton la forme curieuse de ces fers figurant un trèfle, grossièrement découpé à leur partie antérieure. — Sans aucune réticence, le quartier-maître explique que chaque station possède sa forme distinctive de fers, car cela permet de suivre à la trace les chevaux qui s'écartent de la station. En lui-même, le major réfléchit que cette particularité permettra également désormais de suivre pas à pas la marche de l'expédition... Mais, qui pourrait y avoir intérêt ?



Pour gagner du temps, l'ex-quartier-maître du Britannia suggère d'éviter les villes qui se trouvent sur la route de la caravane, ce qui n'empêche pas Paganel, toujours avide de s'instruire, de pousser des pointes pour reconnaître ces cités qu'il n'aura sans doute plus jamais l'occasion de visiter à nouveau. Bien entendu, Robert Grant l'accompagne. — Quarante-huit heures après avoir quitté la rivière Wimerra, la caravane parvient à la limite d'un territoire, dont l'aspect désertique contraste avec les contrées riantes, traversées jusqu'à ce jour. Paganel apprend à ses compagnons qu'il s'agit des plaines du Murray connues sous le

nom de « pays de l'or », car il s'y trouve de nombreux gisements aurifères. — C'est là, précise le savant géographe, que s'abattit en 1852 la nuée de mineurs, attirés par la découverte du précieux métal. Pourtant cette région n'est pas aussi désertique qu'on pourrait le croire, puisqu'une rivière, la Murray, la traverse, et qu'un chemin de fer la relie avec la capitale de Victoria. L'expédition devrait d'ailleurs normalement couper la voie du chemin de fer dans une heure ou deux.

(à suivre dans le prochain numéro)

## LES VOLEURS DE VISAGES [ Suite de la page 17 ]

de celui qu'ils croyaient leur complice. Maintenant, Farnèse, revolver au poing, tenait sous la menace de son arme toute l'infamale bande. D'un geste farouche, il arrachait le masque couvrant ses traits. Son visage apparut plein dans la lumière de la salle d'opération :

— Guy Farnèse !

— Oui... Guy Farnèse, gronda le policier. Les mains en l'air, tous !

Ils obéirent, subjugués, même Reyna. L'autorité de l'inspecteur leur en imposait. Maintenant Farnèse interrogeait la voix rauque :

— Ma femme... Que vouliez-vous lui faire ? Allons !... Répondez !...

Ni le docteur, ni ses acolytes n'osèrent élever la voix.

— Dort-elle ? demanda-t-il encore.

Le docteur inclina la tête, de haut en bas.

— Chloroforme ?

— Non, une simple piqûre... Elle se réveillera dans quelques minutes...

Farnèse continuait à les courber sous son regard terrible. Sa main étreignait nerveusement l'arme. Qu'allait-il faire ? Seul, il eût risqué le tout pour le tout. Mais il fallait prendre un maximum de précautions, pour Ginette, et éviter la moindre trahison. Déjà se coulaient des regards louches, d'un masque à l'autre.

— Eloignez ce casque d'elle ! ordonna le policier. Allez !

Ils obéirent, machinalement, comme des automates. Farnèse les guettait. Il vit l'un des hommes qui, adroitement, s'empara d'un instrument brillant, sans doute un scalpel :

— Lâchez votre arme ! Allons ! les mains en l'air !

Et comme l'autre levait des mains libres :

— Le scalpel qui est dans votre manche !

Sous le masque, il vit les yeux luire sinistrement. Comme à regret, l'homme baissa les mains. Le scalpel glissa. Prompt comme l'éclair, il le saisit, le leva sur Ginette toujours endormie. Il n'eut pas le temps de frapper.

Le revolver aboyait. L'homme roulait à terre. Une étoile de sang naissait au sommet du loup noir, à la place du front. Le scalpel dégringola avec un bruit sinistre. Mais ce drame ultrarapide avait rompu le charme. Tous ensemble, les voleurs de visages se jetaient sur le policier. Deux fois encore il fit feu, atteignait le docteur au bras, Reyna à l'épaule. Elle jeta un cri, plus de rage que de douleur, en se sentant touchée. Le sang ruisselait sur sa belle épaule, mais la criminelle, debout malgré tout, dirigeait l'attaque.

L'homme masqué encore valide bondissait à la gorge de Farnèse tandis que le troisième complice s'empara d'un revolver à son tour. Farnèse bondit derrière une table et, de là, ouvrit le feu. Les balles se croisèrent dans la salle d'opération. Des cornues, des éprouvettes, volèrent en éclats, libérant les liquides acides et nauséabonds, qui se répandaient, giclaient parmi les éclats de verre. Une balle frappa la lampe qui s'éteignit. Ils se trouvèrent plongés dans les ténèbres.

Il y eut un instant de flottement. Les complices se cherchaient dans l'ombre. Une lampe électrique jeta son halo tremblotant. Reyna poussa un cri terrible.

Les voleurs de visages affolés, se bousculaient, cherchant Farnèse. La voix de l'inspecteur éclata :

— Je vous préviens que je tiens Reyna. Si vous touchez à un cheveu de la tête de ma femme, je tue votre complice sans pitié. Et ensuite, je vous jure qu'il y aura du sport...

Habilement il s'était emparé de la femme au masque, la paralysant de sa poigne de fer. Maintenant, il l'entraînait vers la porte communiquant avec le cabinet aux figures de cire :

— Reyna, dit-il en poussant la porte, le téléphone ?

Elle grinça :

— Lâche ! Lâche ! Je suis une femme. Vous abusez...

— Assez ! coupa-t-il, vous n'êtes pas une femme mais un monstre...

Elle éclata de rire :

— C'est vrai, Farnèse, et vous ne croyez pas si bien dire...

Brusquement elle se dégagea, fit jouer le commutateur. Le cabinet aux figures de cire se découvrit, angoissant, avec ces physionomies figées, exposées sur la table tendue de noir. Face au policier, très droite malgré sa blessure qui la faisait cruellement souffrir, Reyna se dressait, arrachait son masque :

— Regarde !

Il recula. La belle Reyna n'avait plus figure humaine. Un mal horrible avait rongé toute sa face. Le nez, disparu, était remplacé par deux trous. La plaie gagnait le front, les joues, s'arrêtait au-dessus de la lèvre supérieure.

— Tue-moi si tu veux... Que m'importe de vivre, puisque désormais je n'ai plus d'espoir de retrouver un visage...

Il se reprit, songeant à Ginette, bravant la vision de cauchemar :

— Le téléphone ! Vite !

Il aperçut enfin l'appareil, le décrocha, composa rapidement le numéro de la P. J. tout en tenant Reyna en respect. Mais, sans crainte, elle appela ses complices. Bassetti et ses deux acolytes firent leur apparition. Ils n'osaient approcher, cependant, sachant que l'inspecteur les abattrait sans pitié. Eux-mêmes n'étaient plus armés, l'unique revolver leur ayant échappé dans la bagarre.

Reyna riait, d'un rire de démente :

— Tu veux les voir, eux aussi. Regarde comme ils sont heureux !

Les deux masques tombaient. Farnèse ferma les yeux un instant, frissonnant de dégoût. L'un et l'autre, soit à la suite d'accident, soit atteint, comme Reyna, d'une lèpre incurable, semblaient de hideuses créatures, impossibles à regarder.

— Allô ?... La P. J. ? Ici Farnèse !

Tout en les tenant sous la menace de l'arme, il donnait tous renseignements utiles. Dans moins d'un quart d'heure, la maison serait cernée, envahie. La bande des voleurs de visages serait aux mains de la police. Farnèse raccrocha.

— Transportez ma femme ici... Allez !

Sous le revolver braqué, ils obéirent. Reyna, écroulée, ne faisait plus un mouvement. Ginette, inerte, fut amenée près de Farnèse, déposée dans un fauteuil, nue sous le drap blanc, semblable à une morte. La douleur du policier était telle, en la voyant ainsi, qu'il eût exécuté tous ces monstres sans la moindre pitié.

— Et maintenant, amenez le casque !

Les bandits se regardèrent. Bassetti haussa les épaules, tendit le bras vers le laboratoire :

— Trop tard, inspecteur Farnèse. Le secret de mon invention disparaîtra avec moi...

Guy Farnèse aperçut alors les débris de l'invention merveilleuse et terrible. Tandis qu'il passait dans le cabinet aux figures, entraînant Reyna, Bassetti avait détruit son oeuvre. Des papiers brûlés traînaient sur le dallage de la salle d'opération :

— J'ai brûlé mes formules... Nul ne saura...

Au-dehors, il y eut un bruit de moteur. Un car de police stoppait devant la maison infernale.

Ainsi s'acheva la plus terrible enquête de l'inspecteur Guy Farnèse. Ginette revint à la vie, heureusement indemne, après avoir frôlé la plus atroce des morts.

Reyna et ses complices rescapés, monstres qui, pour se refaire des visages, n'avaient pas hésité à sacrifier la vie d'autrui, quittèrent la France sans espoir de retour, pour finir leurs jours dans une léproserie. Et le docteur réussit à s'empoisonner dans sa prison, emportant dans la mort son génial et redoutable secret.

### PSYCHOLOGIE

## QUE NOUS DISENT NOS REVES ?

par LUC ALBAN

### III — Comment se forment nos rêves

#### Exagérations.

Les rêves ont leurs verres, des verres grossissants. Ils agrandissent, embellissent les objets, exagèrent et amplifient les sentiments.

Un botaniste en excursion avait rencontré un meunier qu'il connaissait et qui lui avait offert une rose sauvage. La nuit suivante, il rêva qu'il refaisait la même excursion ; mais le meunier était devenu un ange, et il offrait au rêveur une rose mousseuse.

Le rêve peut aussi bien exagérer des sentiments de peur, de colère, de terreur.

Une dame se mettait en songe en fureur pour des choses qui, au réveil, lui paraissaient insignifiantes.

Delboeuf rapporte le cas d'un rêveur qui, après un rêve terrible, constata le lendemain que ses cheveux noirs étaient devenus blancs.

#### Contradictions.

Puisque, dit-on, songe est mensonge, la contradiction y est fréquente.

Un rêveur, connu d'Hildebrandt, qui rapporte le fait, se voit en songe faisant la traversée de Sainte-Hélène pour offrir de l'excellent vin de Moselle à Napoléon. Il est très bien reçu par l'ex-empereur, et il se réveille avec le regret que tout cela n'ait été qu'un songe. Or le sujet n'était pas négociant en vins, n'avait jamais fait de traversées, n'éprouvait aucune sympathie pour Napoléon (au contraire) et n'était pas au monde à cette époque.

#### Images interchangeables.

Voici quelques exemples de ce que donne, dans les songes, la fusion, courante, d'images diverses.

Une dame, après avoir découpé un canard au dîner, rêve qu'elle est en train d'essayer de couper une patte de canard, et que c'est, en même temps, le cou de son mari qu'elle est en train de trancher.

Une autre, qui dans la journée précédente, a admiré un beau bébé, et acheté un poisson pour le dîner, rêve qu'elle trouve un bébé vivant, bien enveloppé, cousu dans le ventre d'une grosse morue.

Une autre, qui a été occupée toute la journée, en partie dans sa basse-cour et en partie au potager, rêve qu'elle fait venir des petits poulets en repiquant en terre des têtes de volailles. Ne dirait-on pas une histoire marseillaise ? Et pourtant ce rêve est conté par Havelock Hellis.

#### Les rêves flatteurs.

Nous réalisons parfois dans le rêve des choses que nous serions incapables de faire à l'état de veille.

Un monsieur, qui n'a rien d'un athlète, rêve que, pour se rendre intéressant, il pose un genou sur la table à ouvrage de sa femme, tient le pied de l'autre jambe dans sa main, et prenant le genou pour pivot, se met à tourner aussi rapidement qu'un derivateur et sans effort.

Une dame, incapable de nager, rêve qu'elle saute d'un bateau-maison dans une rivière, se met à nager sur le côté avec une grande facilité, et sans que cela la réveille.

#### Combien de temps ?

Bien que tout le monde ne soit pas d'accord, il semble que chaque rêve dure fort peu de temps : juste quelques secondes, ce qu'il faut pour que nous passions du sommeil au réveil. S'il se prolonge, c'est que notre organisme résiste avant de se réveiller. Lorsqu'une dernière image enfin est assez forte, elle réveille le dormeur.

Cependant, malgré sa brièveté, le songe peut donner l'impression de durer très longtemps.

Un mangeur de haschisch, cité par Hervey de Saint-Denis, rêvant, crut, dans une nuit, avoir vécu cent années.

Il est fort possible, en effet, que pendant douze heures de rêves successifs il ait vu défiler plus d'événements qu'il ne saurait en tenir en cent ans.

# NOTES ENCYCLOPÉDIQUES

A Caracas, la cité universitaire toute neuve possède deux stades, une bibliothèque de douze étages, un vaste amphithéâtre, des laboratoires, un hôpital de 1,200 lits. Deux tours gratte-ciel de Caracas, destinées à loger les services officiels sont parmi les constructions les plus récentes. Dans le sous-sol ont été aménagés une station d'autobus et des parcs de stationnement. En prévision des tremblements de terre on utilise la construction sur pilotis avec joints souples qui donne une certaine élasticité aux bâtiments.

Un pasteur américain le révérend Hansen, a entrepris de dresser des oiseaux et la petite ville de Lone-Tree peut se vanter de posséder le plus étrange cirque du monde entier. Les vedettes en sont 45 artistes «à plumes», dont la science est extrêmement variée: il y a des acrobates, un danseur à la corde, un aaleur d'épées et des perroquets chansonniers.

L'éléphant d'Afrique est l'animal le plus délicat qui soit au monde. S'il est capturé trop jeune, entre cinq et dix ans, il meurt d'être séparé de sa mère. Sa nourriture doit être saine, abondante et variée et se composer de bananes, patates douces, ananas et cannes à sucre. Deux ou trois cents kilos par jour! D'un naturel très émotif, voire timide, il demande à être traité avec une grande douceur.

Alfred Guex est le maître de cérémonies le plus connu aux Etats-Unis. Il connaît de vue tous les ambassadeurs à Washington et les membres importants du Gouvernement. A une réception, de 1,400 personnes, donnée par le trésorier Humphrey, Guex a présenté sans hésitation chaque invité et a tenu avec succès le même rôle aux réceptions soviétiques, espagnoles et libanaises.

Depuis 1880, où la firme allemande des Thorer, de Leipzig, découvrit un procédé utilisant les extraits de bois pour teindre et lustrer les peaux en noir brillant, les teintures ont fait d'immenses progrès. Nous assistons à l'offensive de la couleur: bleu marine, vert olive, beige, rouge, bleu graphite, brun, l'astrakan se présente à nous transformé et se prêtant à des effets de garniture des plus surprenants.

Sur deux millions de Basques, 500,000 à peine parlent encore leur langue maternelle, l'euskara. Dans 70 ou 80 ans, cet idiome, le plus ancien de l'Europe, aura pratiquement disparu. La raison, c'est que l'industrialisation du Pays basque suscite un afflux de travailleurs et de cadres espagnols qui imposent progressivement leur langue.

Le monde civilisé fut conscient très vite de l'importance énorme de l'isthme de Panama. Lors de son quatrième voyage, en aboutissant à l'embouchure du Rio Chagre, Christophe Colomb avait découvert le secret de cette langue de terre étroite, séparant deux mondes, ce passage vers l'Inde et la Chine. Mais le premier Européen à contempler les flots sinistres du Pacifique de l'autre côté de l'isthme fut un soldat de fortune, Nunez de Balboa qui prit possession du pays pour l'Espagne en 1513.

Chaque année, au Canada, sur une immigration considérable de nouveaux arrivants, on ne compte guère que 2,500 Français. Les chances d'être accepté varient évidemment avec la profession; les activités les plus demandées sont celles qui se rattachent à la terre ou à la mécanique.

Le Prix Fémina qui battit le record du tirage est les *Croix de Bois* de Roland Dorgelès (790,000). Celui qui fut le moins lu est le *Roman d'un Malade*, de Louis de Robert (8,000).

Nouveauté pour les femmes au Salon des Inventeurs de Bruxelles: «le bas de nylon vitaminisé» qui favoriserait, grâce à sa composition, la circulation du sang. Le fil nylon a été trempé dans un bain de vitamine P.P. Ces bas japonais ont un succès fou sur le marché allemand.

Le Dr. Frank Wiedemann a célébré ses 81 ans et son jubilé de diamant comme médecin, en remettant les dettes de tous ses patients. Il voulait prouver ainsi que si, trop de médecins sont mercenaires, il en est un bon nombre dont la carrière est une vocation humanitaire.

Madagascar, le pays de l'ancienne reine Ranavalona-Manjaka III est opulent en gisements d'uranium que les indigènes connaissent depuis des temps immémoriaux. Ils ont baptisé certains des sols qui recèlent ce métal: Vinankarena, ce qui peut se traduire approximativement par: source de richesse.

Les éleveurs de pigeons ont constaté que durant une course à Karlsruhe, 3,500 oiseaux, sur 6,000 se sont perdus en route. Les ornithologues prétendent que les radars, qui augmentent en Europe en nombre et en intensité, interviennent d'une façon inexplicable avec le sens de direction qui guide généralement les pigeons. Un spécialiste du radar a été chargé d'étudier ce problème.

Des vestiges curieux d'un passé presque oublié ne manquent pas en Sardaigne. Le petit port d'Alghero est bardé de remparts et de tours qui datent de l'occupation arragonaise, et les habitants parlent encore catalan. Alghero est aujourd'hui un des centres de villégiature les plus agréables et les mieux équipés de toute l'île. Témoins d'un passé plus ancien, les *muraghi* abondent dans chacune des trois provinces de la Sardaigne. Ce sont d'énormes et étranges forteresses préhistoriques faites de gros blocs de pierre assemblés sans ciment. Dans les villages de l'intérieur, comme Oliena, la vie est demeurée étonnamment primitive. Les rues sont des sentiers rocailleux, les maisons des masures. Il n'y a pas d'auberges. Mais Oliena est un rendez-vous de chasse. Mouflons, daims, sangliers, renards abondent dans les forêts environnantes.

Il y a dans le monde, à l'heure actuelle, 70,300,000 téléphones dont 40,000,000 pour l'Amérique du Nord. Tel est le résultat d'une statistique établie par l'American Telegraph Company.



ANDRÉ DASSARY

## Un joueur de Football devenu chanteur

**B**ASQUE de naissance, André Dassary (de son vrai nom Deyherassary) vint à Paris en 1937 avec l'équipe de rugby qu'il représentait alors. Comme il chantait, depuis toujours, (tout le monde lui avait conseillé de travailler sa voix, aussi était-il entré au Conservatoire de Bordeaux), l'idée lui vint de profiter de son passage dans la Ville Lumière pour se présenter à un concours d'amateurs à la radio. Il y fit un *boum*, et un dénommé Pasquali le fit auditionner devant M. Bravard, qui dirigeait alors le Gaietés-Lyriques un théâtre d'opérette, (où il fit depuis une si triomphale carrière). Fatigué des jeux, André Dassary qui s'occupait à l'époque bien plus du sport dans lequel il était engagé que du chant, fit piètre figure à son audition. Mais Pasquali, qui trouvait du talent à Dassary, fit du jeune homme son protégé. Comme il n'était pas mûr pour l'opérette, il le «cacha» comme chanteur d'orchestre avec le groupe de Ray Ventura. Ce dernier fut le second parrain d'André Dassary. Chanteur attiré de l'orchestre Ray Ventura, André ne délaissa pas pour tout ça le rugby et il continua à s'intéresser au sport jusqu'à ce que son métier de chanteur devienne une préoccupation primordiale suscitée par l'immense popularité dont le ténor basque jouissait auprès des foules. Alors sa vraie carrière de chanteur commença. Avec Ray Ventura, qui était dans le temps le roi incontesté des chefs d'orchestre, il tourna quelques films dont «Tourbillon» et «Feux de Joie». Mais la guerre surprit le joyeux groupe qui dut se dissoudre. Chacun rejoignit l'armée française. La guerre terminée, tout fut à recommencer pour André Dassary, et il alla sonner chez tous les impresarios. Ce fut à ce moment le début d'une carrière au cabaret pour le jeune chanteur. Pasquali était redevenu le protecteur de celui qu'il avait confié à son ami Ray Ventura. De cabaret en cabaret, André Dassary passa ensuite au music-hall.

Pour une fois, il pouvait faire entendre sa voix à sa pleine capacité. André Dassary n'était pas fait pour chanter exclusivement de la chansonnette. Cela, un impresario le remarqua et offrit à l'artiste basque un rôle dans l'opérette «L'Auberge qui chante». Ce fut le début de la vraie carrière de Dassary. Ce dernier venait de prendre place dans le monde des vedettes. On le surnomma, «le ténor à la voix d'or». La consécration totale vint avec une seconde opérette qu'André Dassary joua et chanta. Son titre: «Valse de France», qui garda l'affiche treize mois. D'autres opérettes succédèrent, entre lesquelles André Dassary donnait son tour de chant dans les endroits les plus chics de Paris.

André Dassary vint au Canada en 1947 pour jouer aux Variétés Lyriques de Montréal l'opérette «Chanson Gitane» qui certes est le plus beau fleuron à la couronne des succès du chanteur basque, ex-joueur de football devenu chanteur populaire.

JAC DUVAL.

### LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Magazines du Canada

#### LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

975-985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q., Can. — Tél.: PL. 9637\*

GEORGES POIRIER

Président

ODILON RIENDEAU

Chef du tirage

GEORGES POIRIER, fils

Vice-président

CHARLES SAURIOL

Chef de la publicité

ABONNEMENTS—Canada: 1 an \$3.50; 6 mois \$2.00—Etats-Unis: 1 an \$5.00; 6 mois \$2.50. AU NUMERO: 10 CENTS

Entered March 23rd 1908, at the Post Office of St-Albans, Vt., U.S.A. as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.



# Comme l'Hirondelle

## LE SAMEDI LA REVUE POPULAIRE LE FILM

### LE SAMEDI

intéresse toute la famille. Vous y trouverez des portraits de vedettes, de l'actualité mondiale, du sport, des articles illustrés. Il vous distraira par ses romans d'amour et d'aventures.

### LA REVUE POPULAIRE

le magazine de la femme chic. Riche en chroniques de mode, il vous tiendra au courant des toutes dernières nouveautés de la Haute Couture et facilitera par ses nombreux conseils la tenue de votre maison. Vous vous délecterez de son roman d'amour complet.

### LE FILM

Vous y lirez des articles sur vos vedettes préférées... Vous pénétrerez dans les secrets des grands studios... Vous apprécierez un roman complet... Vous y trouverez des mots croisés.

Remplissez votre coupon d'abonnement à l'intérieur

**POIRIER BESSETTE & CIE LTEE**  
975 - 985, RUE DE BULLION, MONTREAL, P.Q.

REVIENNENT RÉGULIÈREMENT  
À LA MAISON POUR  
VOUS ÉGAYER

